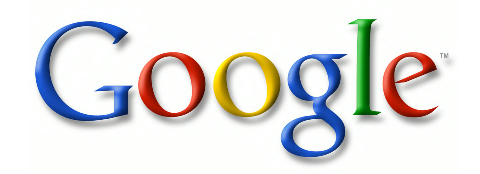
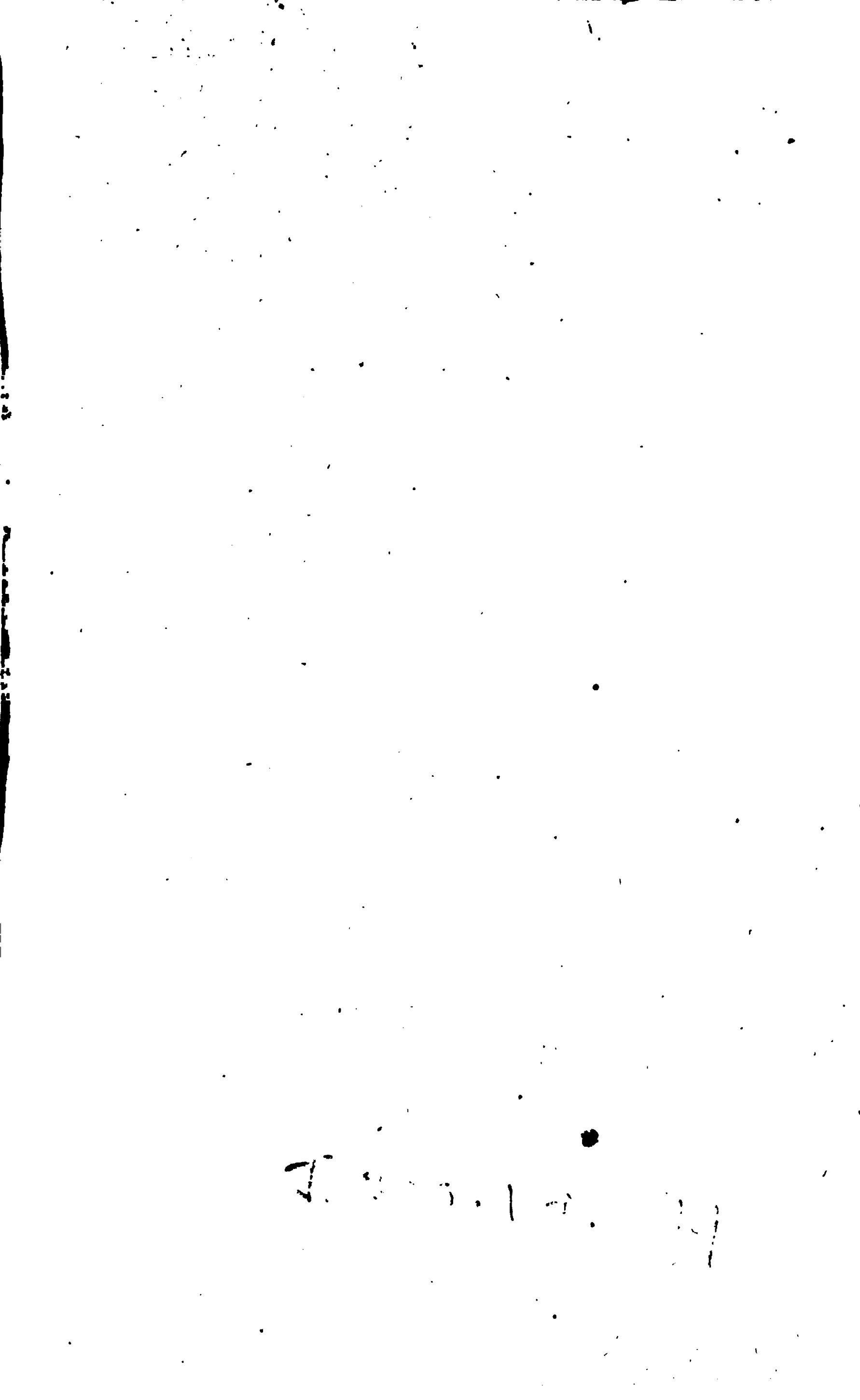










HISTOIRE
DES TROUBLES
DE
L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

HISTOIRE
DES TROUBLES
DE
L'AMÉRIQUE ANGLAISE,

Écrite sur les Mémoires les plus authentiques;

DÉDIÉE

A SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE;

Par FRANÇOIS SOULÉS.

TOME SECOND.

Avec des Cartes.

Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur.

VIRG. Æneid. Lib. I.



A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny;
rue des Poitevins, N°. 13.

1787.

HISTOIRE
DES TROUBLES
DE
L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

CHAPITRE VIII.

RETOURNONS à présent au Canada, où nous avons laissé le Général Carleton travaillant à équiper des vaisseaux pour passer le lac Champlain. Cette entreprise étoit des plus difficiles, & devoit être exécutée par les Officiers de ce département. Le zèle, l'activité & la constance qu'ils firent paroître en cette occasion, est incroyable. Il falloit, pour ainsi dire, créer une force de trente vaisseaux. Il est vrai qu'ils avoient des matériaux en abondance de la Grande-Bretagne, ce qui manquoit aux Américains; mais il ne falloit pas moins de tems & de travail pour la construction des bâtimens. Quand on considère, outre cela, qu'on fût obligé de transporter par terre, & ensuite de traîner, contre les torrens de Sainte-Thérèse & de Saint-Jean; 1776.

1776. trente longs vaisseaux, un nombre considérable de bateaux plats, une gondole de trente tonneaux, avec plus de quatre cens chaloupes, on avouera que le tout offroit une multitude de difficultés & de travaux, capable de décourager les hommes les plus intrépides. Les matelots & les soldats ne purent suffire à tous ces travaux ; on força les Canadiens de quitter leurs charrues, afin de les aider.

Quoique ces vaisseaux fussent équipés en trois mois, la nature du service demandoit encore plus de diligence, parce que l'hiver approchoit ; il y avoit deux lacs considérables à traverser, & les forces de l'ennemi à combattre. Outre cela, il falloit se rendre maître des deux forts de *Crown-Point* & de Ticonderoga, qui étoient défendus par une armée formidable. La communication entre le lac Champlain & le lac George, n'admettoit point le passage de ces vaisseaux de force, qui, après avoir réduit le premier, étoient également nécessaires à la réduction du second. En supposant même que ces deux lacs eussent été passés, il restoit encore une marche longue & dangereuse à travers des forêts presque impraticables, des marais immenses & des pays qui n'étoient point défrichés, pour se rendre à Albany, qui étoit le seul poste vers le midi où ils pouvoient commodément cantonner.

Le nombre des difficultés ne fit qu'augmenter le courage des Commandans. L'objet qu'ils avoient

en vûe étoit grand, & la gloire qu'il y avoit à acquérir devoit les tenter. S'ils pouvoient s'emparer des lacs, & se rendre maîtres d'Albany avant les rigueurs de l'hiver, l'armée septentrionale auroit l'honneur de terminer la guerre; car il étoit alors en son pouvoir de porter le fer & le feu dans les Colonies septentrionales, & dans celles qui leur sont contiguës. 1776.

La possession de la rivière d'Hudson rendoit la jonction sûre avec le Général Howe, & coupoit la communication entre les provinces méridionales & les septentrionales; ces dernières étant, par ce moyen, obligées de succomber sous le poids des deux armées, & d'accepter les conditions qui leur seroient proposées, sans que les premières pussent leur être d'aucun secours. Il étoit même impossible que le Général Washington pût tenir aucun poste dans la Nouvelle York, ou dans les Jersseys, ayant une force supérieure devant lui, & l'armée du Canada par derrière.

Le succès de leurs compagnons à la Nouvelle York augmentoit leur impatience, & excitoit la jalousie de cette armée, chacun ayant peur que la guerre ne fût terminée avant qu'il eût le tems de contribuer à cet heureux évènement.

Malgré cette ardeur & l'industrie avec laquelle les travaux furent continués, la flotte ne fut pas en état de paroître sur le lac avant le mois d'Octobre.

1776. Si l'on considère la place où elle étoit, & le peu de tems que l'on avoit employé à la former, on sera forcé d'avouer qu'elle étoit considérable. Le vaisseau de l'Amiral, appelé l'Inflexible, portoit dix-huit canons de douze livres de balles, un autre en portoit quatorze aussi de douze livres, & un troisième douze de six. Il y avoit sur un radeau six pièces de vingt-quatre, & six de douze, outre les pierriers, & une gondole de sept pièces de neuf. Outre cela, vingt vaisseaux plus petits étoient remplis de canons de fonte, depuis neuf livres jusqu'à vingt-quatre, & armés de pierriers. Plusieurs bateaux longs étoient équipés de la même manière, & un nombre égal de grandes chaloupes servoient d'allèges. Je ne fais ici mention que des navires de guerre; car, outre cela, il y avoit une multitude de transports pour les soldats, les vivres, l'artillerie, le bagage, & les autres provisions.

Le Capitaine Pringle étoit à la tête de cet armement, & avoit sous son commandement sept cens bons matelots, dont deux cens étoient volontaires. Ces derniers quittèrent les bateaux de transport, auxquels ils appartenoient; & après avoir essuyé toutes les fatigues de l'équipement, s'offrirent aussi à participer au danger de l'entreprise. Les canons étoient bien servis par des détachemens d'artillerie; en un mot, tout sembloit annoncer le succès de l'entreprise.

Les forces des Américains étoient beaucoup inférieures par rapport à la bonté des vaisseaux, au nombre de canons, aux provisions de guerre & à bien d'autres choses. Quoiqu'ils n'ignorassent pas la nécessité de conserver la domination des lacs, qu'ils eussent plusieurs vaisseaux de prêts avant les Anglais & qu'ils eussent eu plus de tems que ces derniers pour augmenter leur flotte, cependant, ils étoient retardés dans leurs opérations par le défaut de plusieurs articles essentiels. Ils n'avoient point de bois de charpente, ni d'artillerie; en un mot, ils manquoient de tous les matériaux nécessaires à un tel armement. Les constructeurs de vaisseaux étoient d'ailleurs assez occupés dans leurs ports de mer à équiper des corsaires, & quand même ils auroient été oisifs, la difficulté de faire passer des matériaux dans ces déserts, étoit grande, à cause des mauvais chemins, des bois, & des marais fangeux. 1776.

Si l'on considère donc les difficultés que les Américains avoient à surmonter, on sera contraint d'admirer leur industrie & leur constance, puisqu'ils équipèrent une flotte formidable. Elle étoit composée de quinze vaisseaux de différentes sortes, dont le plus grand portoit douze pièces de canons de six & de quatre. Ces vaisseaux étoient commandés par M. Benedict Arnold, qui, après s'être acquis tant de réputation dans l'expédition du Canada,

1776. devoit alors combattre sur un nouvel élément, & remplir la place d'Amiral.

Le Général Carleton s'embarqua aussi à bord de la flotte anglaise, & s'avança dans le lac Champlain. Le 11 Octobre, il découvrit la flotte américaine très-avantageusement postée, & formant une forte ligne pour défendre le passage entre l'île de Valicour, & le continent à l'Ouest. Arnold avoit placé ses vaisseaux avec tant d'art & de jugement derrière l'île, qu'il n'y eut qu'un accident qui découvrit leur position. L'escadre du Général Carleton, sans cette découverte, les auroit laissés derrière : évènement qui auroit eu sans doute des suites funestes pour lui.

Il y eut pour lors un combat furieux, qui continua pendant plusieurs heures, & fut également bien soutenu des deux côtés. Le vent, en cette occasion, étoit en faveur des Américains; car le navire l'Inflexible, & plusieurs autres bâtimens de force, ne purent être d'aucun service; mais, malgré cela, les Anglais eurent toujours la supériorité, ce qui prouve que les Républicains firent des prodiges de valeur pour pouvoir résister à une force si considérable. Ils perdirent néanmoins dans cette action le plus grand de leurs vaisseaux, qui fut brûlé, & une gondole de trois ou quatre canons fut coulée à fond, d'où on peut juger du dommage que reçut le reste de la flotte.

Le Brigadier-Général Arnold voyant qu'il étoit impossible de faire face à une force si formidable, résolut de profiter de l'obscurité de la nuit, & de sauver le reste de son armée sous le canon de *Crown-Point*. Il exécuta ce dessein avec beaucoup d'habileté, & la fortune sembla d'abord le favoriser ; car, le lendemain matin, les Anglais l'avoient perdu de vue : mais ces derniers ayant continué la poursuite pendant deux jours, & le vent se déclarant ensuite en leur faveur, atteignirent les fuyards à quelques lieues de *Crown-Point*, le 13, à midi. 1776.

Le combat fut alors renouvellé avec beaucoup de fureur, & continua deux heures. Pendant ce tems-là, les vaisseaux, qui étoient les plus avancés, passèrent *Crown - Point* avec la plus grande diligence, & se sauvèrent à Ticonderoga ; mais deux galères, & cinq gondoles, qui restèrent avec Arnold, firent une résistance désespérée. Dans cette action, la galère le Washington, où étoit le Brigadier-Général Waterbourg, qui tenoit le second rang dans cette armée, mit pavillon bas, & se rendit. M. Arnold s'appercevant enfin qu'il étoit impossible de résister à une flotte si supérieure à la sienne, dont les canons étoient beaucoup plus forts que ceux qu'il avoit à bord, qui étoit commandée par des Officiers très-expérimentés ; & étant d'ailleurs mal secondé de la plupart de ses Capitaines, résolut néanmoins, dans cette extrémité, de ne point

1776. souffrir que ses gens fussent faits prisonniers, ni que ses vaisseaux tombassent entre les mains des ennemis. Il exécuta ce dessein avec beaucoup de fermeté & d'adresse, & échoua la galère qu'il montoit, & les cinq gondoles, de manière à pouvoir débarquer ses troupes en sûreté. Il fit ensuite sauter les bâtimens en dépit des Anglais, qui firent tous leurs efforts pour l'empêcher d'exécuter sa résolution.

Cette défaite, loin de nuire au Brigadier-Général dans l'esprit de ses compatriotes, augmenta, au contraire, sa réputation. Ils dirent qu'il s'étoit non-seulement comporté en brave soldat, mais même en habile marin; que les Amiraux les plus expérimentés n'auroient pu trouver plus de ressources que lui, par la dextérité de ses manœuvres, de ses évolutions, & du choix de ses postes, pour compenser le défaut de force; que, lorsque ses vaisseaux étoient, pour ainsi dire, en pièces, il ordonna la retraite avec la même fermeté qu'il avoit combattu, &, avec autant de jugement que d'habileté, empêcha que ses troupes ne tombassent entre les mains des ennemis. Ils se glorifièrent surtout de l'attention dangereuse qu'il donna à un point d'honneur, en gardant son pavillon haut, & restant à bord de sa galère, jusqu'à ce qu'elle fût en flammes, de peur que l'ennemi ne l'eût abordée & mis bas.

C'est ainsi que les Anglais recouvrèrent la pos-

session du lac Champlain, & détruisirent presque 1776.
toute la flotte américaine. Les Colons, après cette défaite, mirent le feu aux maisons, & aux provisions qu'ils ne purent emporter de *Crown - Point*, évacuèrent la place, & se retirèrent vers leur grande armée à Ticonderoga.

Le Général Carleton prit possession des ruines, où il fut, peu de tems après, joint par l'armée. Comme il resta dans ce poste jusqu'à la fin du mois, & qu'il envoya de forts détachemens des deux côtés du lac pour faire des reconnoissances; que plusieurs vaisseaux vinrent jusqu'à la portée du canon de Ticonderoga pour examiner le canal, & en sonder la profondeur; il n'y a point de doute qu'il n'eût dessein d'attaquer cette dernière place; mais la force des ouvrages, la difficulté des approches, & le maintien des Américains, dont il ignoroit le nombre, l'empêchèrent d'exécuter ce projet.

Il étoit évident que cette place ne pouvoit être forcée dans son état présent, sans une perte considérable de la part des assiégeans, tandis que l'avantage qu'ils en retireroient auroit été de peu de conséquence. La saison étoit alors trop avancée pour passer le lac George, & il auroit été fort imprudent d'exposer l'armée aux dangers d'une campagne d'hiver dans des pays marécageux, & des déserts affreux. Comme il étoit impossible de garder le fort de Ticonderoga durant l'hiver, tout ce que l'on

1776. pouvoit espérer du plus grand succès ; c'étoit de réduire des ouvrages que la nature autant que l'art avoit rendus inaccessibles, & de prendre quelques pièces de canon. Cela n'auroit été d'aucune utilité ; car les Américains pouvoient les rétablir, & remplacer une nouvelle artillerie avant que l'armée anglaise eût été en état de les interrompre, la campagne suivante. Si, au contraire, la défense de la place étoit obstinée, quand même M. Carleton eût réussi à la fin, son armée auroit été tellement affoiblie, que tout espoir de succès auroit été perdu pour le printems prochain. D'ailleurs il paroissoit impossible de garder une communication ouverte avec le Canada : chose absolument nécessaire pour la subsistance des troupes. Le Général Anglais jugea donc à propos de s'en retourner vers le Canada, où il mit ses soldats en quartiers d'hiver.

Vers le midi, on a vu que l'armée du Général Howe avoit parcouru les Jerseys, & qu'il n'y avoit que la rivière Delaware qui eût retardé ses progrès, & empêché la prise de Philadelphie.

Le Général Washington n'avoit plus avec lui qu'environ trois mille hommes. C'étoit tout ce qui restoit d'une armée qui, à l'ouverture de la campagne, étoit forte de vingt - cinq mille hommes. Le tems de leur engagement étant expiré, il ne fut pas possible de retenir des troupes découragées, peu accoutumées à la subordination & à

une longue absence de leurs familles & de leur pays. Ces forces étoient trop peu considérables pour inspirer aux Américains un esprit de confiance. Le secours qu'ils pouvoient espérer de nouvelles levées étoit trop éloigné, & trop précaire, pour leur donner beaucoup de consolation. 1776.

Dans cet état de découragement la prise du Général Lee sembla ruiner toutes leurs espérances. Cet Officier, à la tête des troupes qu'il put assembler, étant en marche pour joindre M. Washington, qui étoit alors occuppé, avec la milice de la Pensylvanie, à protéger les rives de la Délaware, se crut tellement en sûreté à cause de la distance des cantonnemens des ennemis, qu'il fixa son quartier loin de son armée, & ne garda avec lui que fort peu de gardes. Un des habitans ayant communiqué cette situation au Colonel Harcourt, qui commandoit les chevaux légers, & étoit alors à la tête d'un petit détachement, pour observer les mouvemens de ce corps, ce Colonel se conduisit avec tant d'adresse & d'activité qu'il passa les gardes des ennemis, saisit sans bruit les sentinelles, força les quartiers du Général, & l'enleva, quoique cette partie du pays fût en sa faveur, & qu'il y eût plusieurs patrouilles & plusieurs postes sur son passage.

La prise d'un Officier, dans d'autres circonstances, auroit été assez indifférente; mais dans un tems où les Américains manquoient de discipline

1776. & de bons Officiers, la perte d'un Général si entreprenant & si expérimenté, étoit de la dernière importance, & d'autant plus fâcheuse, qu'il n'y avoit point lieu d'espérer qu'elle fût bientôt réparée.

Les courtisans firent paroître autant de joie à cette occasion, que les Républains de découragement. Il est vrai que l'animosité & l'inimitié personnelles entre les premiers & M. Lee, étoient plutôt la cause de leur allégresse que le bien public, comme on le verra dans la suite.

L'esprit tyrannique des *Tories* leur fait traiter avec la dernière rigueur tous ceux qui s'opposent à leurs desseins, quand ils ont le malheur d'être en leur pouvoir. Lee, qui s'étoit opposé aux mesures des Ministres, ne tarda point à éprouver leur ressentiment. Il fut mis en prison, & gardé avec toute la rigueur & la jalousie d'un prisonnier d'Etat, coupable des plus grands crimes. Le Général Howe reçut ordre de ne point l'échanger, & le cartel, qui étoit alors établi entre lui & le Général Washington pour l'échange des prisonniers, fut rompu. Ce dernier, qui n'avoit point en son pouvoir d'Officier d'un rang égal à M. Lee, offrit, en sa place, six Officiers de l'état major, ayant dessein de compenser l'inégalité du rang par le nombre. En cas que cette offre fût refusée, il insista que le prisonnier fût traité avec tous les égards dûs à sa qualité, suivant

les coutumes établies chez les nations civilisées : 1776.
coutumes que les Américains avoient exactement suivies par rapport au traitement des Officiers Anglais, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de faire un échange égal.

Le Général Howe fit réponse, que, comme M. Lee étoit déserteur du service de sa Majesté Britannique, il ne devoit pas être considéré comme prisonnier de guerre, & qu'il ne pouvoit point être compris dans les conditions du cartel, ni en recevoir aucun bénéfice. J'ai déjà dit, que M. Lee étoit Anglais. Au commencement des troubles de l'Amérique, il avoit résigné sa demi-solde, & s'étoit retiré au-delà des mers. Je laisse au Lecteur à juger s'il étoit déserteur ou non. Quoi qu'il en soit, M. Washington traita ces raisonnemens avec beaucoup d'indignation, & le Congrès résolut d'user de représailles envers les prisonniers anglais.

Le Colonel Campbell, qui avoit jusqu'ici joui de toute la liberté possible dans la ville de Boston, fut mis au cachot, & traité avec une rigueur égale au bon traitement qu'il avoit jusqu'alors éprouvé. Les Officiers, qui étoient dans les Provinces méridionales, furent aussi remis en captivité, & privés de plusieurs privilèges qui auparavant avoient rendu leur condition moins désagréable. Le Congrès déclara, outre cela, que par la suite, leur traitement seroit réglé par celui du Général Lee, & que

1776. durante. Malgré tous ces encouragemens, les nouvelles levées ne se faisoient que lentement. Il semble que le terme indéterminé, de servir durant la guerre, ne plaisoit pas à un peuple peu accoutumé à la subordination & à la contrainte. C'est pourquoi ils furent obligés de choisir une autre forme d'engagement pour trois ans. Ceux qui s'enrôloient pour ce tems-là recevoient autant que ceux qui devoient servir pendant la guerre, avec cette différence, qu'ils n'avoient point de terres. Malgré tout cela, leur armée ne se recruta que très-lentement, & elle ne fut jamais complète; c'est-à-dire, qu'ils ne purent lever le nombre d'hommes qu'ils avoient *voté*.

Les impôts levés tous les ans par les différentes Assemblées Provinciales, ne se trouvant pas suffisans pour fournir aux frais d'une si grande armée, & aux autres dépenses inévitables de la guerre, le Congrès emprunta sur la foi des Colonies-Unies cinq millions de *dollars* à quatre pour cent.

Comme la prise de Philadelphie paroissoit alors inévitable, puisque Milord Cornwalis avoit parcouru les Jerseys, & que les Anglais étoient maîtres de tous les postes sur la Delaware, cette Assemblée publia une requête au peuple, & particulièrement aux habitans de la Pensylvanie, & à leurs voisins. Le but de cette requête étoit de les faire sortir de leur léthargie; de ranimer leur courage abattu, & de les persuader à continuer la guerre, puisqu'ils n'avoient

n'avoient point d'autres moyens de préserver ces 1776.
droits & cette liberté, qui avoient été dans le principe la cause de leurs querelles. C'étoit aussi d'exciter les jeunes gens au service, & d'attirer les Peuples voisins au secours de Philadelphie.

Le Congrès fit donc l'énumération des causes de la guerre, des griefs que les Colons avoient soufferts, des loix cruelles passées contr'eux, représenta le mépris qu'on avoit montré pour leurs requêtes; &, pour convaincre les Américains qu'ils n'avoient point d'autre alternative que de continuer la guerre, ou de renoncer à tout ce que les hommes ont de plus cher, il assura que ces Commissaires si vantés pour rétablir la paix dans les Colonies, n'avoient jusqu'ici offert que d'accorder des pardons à ceux qui se soumettroient sans condition.

De ces prémisses, il concluoit que l'acte d'indépendance étoit absolument nécessaire; autrement, il auroit été impossible de résister à un ennemi si puissant, assisté d'un grand nombre d'auxiliaires étrangers, & d'obtenir des autres Puissances les secours dont les Colonies avoient tant de besoin pour leur conservation. Il faisoit voir que les efforts des Américains avoient été couronnés de succès; que l'état de foiblesse où ils se trouvoient à présent, n'étoit point occasionné par aucune défaite, ou perte extraordinaire; qu'il ne provenoit pas non plus du manque de courage dans les soldats, mais unique-

1776. ment de ce que le tems de leur engagement, qui étoit de si courte durée, étoit alors expiré. Il les assuroit que les Puissances étrangères lui avoient déjà rendu des services essentiels, & qu'il avoit tout lieu d'espérer qu'elles feroient beaucoup plus en faveur des Colonies.

Il excitoit ensuite l'indignation du peuple, en représentant la manière cruelle & inhumaine avec laquelle non-seulement les troupes étrangères, mais même les Anglais faisoient la guerre. Il y avoit dans toutes les publications du Congrès des plaintes de cette nature. Quelques-unes même ne contenoient que des détails de ravissemens, de rapine, de cruauté, & de meurtres. Il y a tout lieu de croire que ces plaintes n'étoient pas tout-à-fait sans fondement. Les Hessois étoient, à la vérité, traités avec plus d'amertume que les Bretons, & il est probable qu'ils étoient plus coupables; car ces gens-là, naturellement cruels, ne connoissant d'autres droits que ceux du despotisme, ni d'autres coutumes que celles qui sont établies dans leur petit Gouvernement, étoient incapables de former aucune distinction entre ravager & détruire un pays ennemi, où il n'y a rien à espérer que le pillage, & affoiblir un peuple mécontent qui, quoique révolté contre son Souverain, est encore dans le cas d'être ramené dans le devoir. On leur avoit dit en Allemagne, pour les engager à ce service, qu'ils auroient de grandes

portions des terres qu'ils conquerroient en Amérique; & cette idée, quelqu'absurde qu'elle fût, leur fit d'abord considérer les anciens propriétaires comme leurs ennemis naturels; mais quand ils reconnurent leur erreur, ils regardèrent le butin qu'ils pouvoient faire, non-seulement comme leur appartenant de droit, mais comme une récompense peu proportionnée aux dangers qu'ils avoient courus en entreprenant un tel voyage, & en s'engageant dans cette guerre. 1776.

Il est aisé de concevoir le dégât qu'une armée est capable de faire avec de semblables principes. On a pu voir d'ailleurs, dans le commencement de cette Histoire, que la plus grande antipathie subsistoit entre les Américains & les Hessois; les premiers, combattant pour la liberté, & ayant les plus grandes idées des droits du genre humain, regardoient avec le dernier mépris, & la plus grande horreur, des hommes qu'ils considéroient comme les plus vils esclaves, en résignant ainsi toutes leurs facultés à la volonté d'un petit despote, & en devenant les instrumens de sa cruauté & de sa tyrannie.

Ils accusoient les Hessois de la plus grande bassesse, leur reprochoient dans les termes les plus injurieux, d'avoir pris parti dans une guerre civile, où ils n'avoient aucun intérêt. Pourquoi, disoient-ils, abandonnez-vous vos habitations dans l'ancien monde, pour venir massacrer, dans le nouveau,

1776. des hommes qui ne vous ont jamais fait aucune injure? Au contraire, depuis plus d'un siècle, nous avons offert à vos compatriotes opprimés un asyle sûr contre la tyrannie, & nous leur avons permis de jouir avec nous des douceurs d'une vie libre & tranquille, quand il leur a plu de quitter l'esclavage où ils gémissent dans leur propre pays.

De tels sentimens & de tels reproches ne manquoient pas d'augmenter la haine & la rapacité des autres; & l'on dit qu'ils firent tant de butin par le pillage, qu'à la fin il étoit difficile de les faire agir de concert avec les Anglais, tant ils prenoient de soin de conserver ce qu'ils avoient gagné.

Quelque aversion que les Généraux Anglais eussent pour de pareils procédés, il leur étoit impossible de les empêcher. Il auroit été fort imprudent de différer avec des Alliés presque aussi nombreux que leurs propres troupes, dans des circonstances si critiques. Ils étoient donc obligés d'accorder quelque chose à la différence de mœurs, d'opinions, & d'idées du service militaire. Le Général Howe avoit même besoin de toute la prudence possible pour prévenir les effets de ces animosités, & de ces jalousies, qui existoient entre les deux nations.

Le dégat commis par les Allemands avoit quelque influence sur la conduite des soldats Anglais. Ces derniers s'imaginoient avoir autant de droit au butin que les premiers, &, voyant qu'ils pilloient

impunément, suivoient aussi leur exemple. Il n'étoit pas possible de punir les Bretons pour des énormités que les Hessois commettoient sans crainte & sans remord. Quand la discipline n'est pas exactement observée dans une armée, la licence s'y introduit rapidement. Le moindre relâchement a des suites funestes. Le soldat qui, dans le commencement, n'ose commettre une petite faute, passera bientôt aux plus grandes extrémités, si elles demeurent impunies. 1776.

Les ravages commis dans les Jerseys furent donc considérables, & excitèrent avec raison les plaintes du Congrès. Ils furent aussi très-nuisibles aux Anglais ; car les troupes ayant pillé sans distinction ceux qui étoient attachés à la cause du Roi, & ceux qui étoient du parti contraire, les premiers crurent qu'ils ne pouvoient trouver de sûreté que dans les armes & se réunirent aux derniers pour défendre leurs biens & leurs familles.

Les détails de ces cruautés s'étant ensuite répandus dans tout le pays, excitèrent la plus grande indignation, & augmentèrent les partisans du Congrès. Les Européens même ne purent s'empêcher de blâmer la barbarie, & la férocité avec laquelle cette guerre étoit conduite : & l'on doit avouer que ce n'étoit pas sans fondement ; car il sembloit que l'armée Anglaise fît la guerre aux Arts & aux Sciences, la bibliothèque publique de Trenton fut détruite, celle de *Prince-Town*, & du Collège,

1776. eurent le même ſort, ainſi qu'un célèbre inſtrument ſolaire fait par Rittenhouſe, que l'on regardoit comme le plus beau, & le meilleur de l'univers.

Ce qui fut encore fatal à la cauſe du Roi d'Angleterre, c'eſt que ſes Miniſtres n'exécutoient aucune des promeſſes qu'ils faiſoient aux Américains. Environ un mois après la priſe de la Nouvelle York, les habitans de cette province préſentèrent une requête à Milord Howe, & à ſon frère le Général, Commiſſaires envoyés pour rétablir la paix. Cette requête étoit ſignée de MM. Daniel Horſemanden, Olivier de Lancy, & de neuf cens quarante-ſix perſonnes, qui déclaroient par-là leur loyauté, & reconnoiſſoient la ſuprématie de la Grande-Bretagne ſur les Colonies. En conſéquence, les ſupplians demandoient que cette Colonie fût remiſe dans la paix du Roi, & ſous ſa protection, ſuivant les déclarations faites par les Commiſſaires.

Les habitans de *Queen's-County* préſentèrent auſſi une requête à ce ſujet; mais on n'y fit point du tout attention; & ces provinces ne furent point rétablies dans leurs anciens droits, quoiqu'elles euſſent levé un corps de troupes pour le ſervice du Roi, établi une forte milice pour la défenſe commune, & donné pluſieurs autres marques de leur attachement aux Royaliſtes.

La situation critique où se trouvoit alors Philadelphie, qu'une gelée de deux ou trois jours auroit rendu accessible aux forces des ennemis, obligea le Congrès à quitter cette place, pour se retirer à Baltimore dans la province de Maryland. Les dissentions qui regnoient entre les Membres de cette Assemblée n'étoient point d'une nature moins alarmante que les dangers du dehors. Nous avons déjà dit que la déclaration d'indépendance avoit été fortement opposée à Philadelphie, non-seulement par les *Tories*, mais même par un grand nombre de ceux qui avoient montré le plus de violence contre les prétentions de la Grande-Bretagne. 1776.

Quoique la majorité en faveur de cette résolution fût considérable dans toutes les Colonies, cependant cela ne diminuoit en rien l'aigreur de ceux qui s'y étoient opposés; entre lesquels il y avoit un grand nombre de *Quakers*, ou Trembleurs. Cette secte est nombreuse dans la province de Pensylvanie; & les mécontens, oubliant pour le présent leur ancienne animosité, & la cause de leurs querelles, se réunirent aux Royalistes, & formèrent, par ce moyen, un parti formidable.

En conséquence de ces dissentions, & du mauvais succès des Républicains dans la dernière campagne, M. Galloway, la famille des Allens, & d'autres personnes de distinction des provinces de Pensylvanie & des Jerseys, dont quelques-uns

1776. avoient été Membres du Congrès, vinrent à la Nouvelle York, & se présentèrent aux Commissaires pour profiter du pardon général qui étoit offert. Ils s'imaginoient, sans doute, suivant l'état des affaires, retourner dans peu en triomphe. Ces fugitifs ne furent néanmoins pas si incommodes aux Républicains, après leur départ, que les Royalistes qui restèrent sur les lieux, dont le nombre étoit si grand, qu'ils empêchèrent d'abord que l'ordre pour fortifier la ville de Philadelphie ne fût mis en exécution

Cette faction au Siège de l'Empire obligea le Général Washington, tout foible qu'il étoit, à détacher trois régimens, sous le commandement de Milord Stirling, pour rendre éfficace la résolution de fortifier la ville. Cette conduite décisive eut tout l'effet désiré; l'opposition cessa, quoiqu'ensuite le dessein de fortifier Philadelphie fût abandonné, comme étant impraticable.

C'étoit alors que le Chevalier Howe auroit dû passer la Delaware, sa présence auroit permis aux amis du Gouvernement d'agir avec vigueur, & empêché les nouvelles levées des Républicains. Les Membres du Congrès étoient divisés; M. Washington n'avoit pas plus de trois ou quatre mille hommes de troupes réglées; &, cette petite armée une fois dispersée, il n'auroit guère été possible d'en former une autre capable de s'opposer aux

Anglais la campagne suivante. D'ailleurs il auroit, 1776.
par ce moyen, coupé la communication entre les Colonies Méridionales & les Septentrionales; & il y avoit tout lieu de croire que, dans l'état de découragement où étoient les Américains, plusieurs Colonies se seroient soumises au pouvoir Britannique. L'on dira peut-être que le Général Anglais n'avoit point de bateaux; mais, en remontant vers la source de la Delaware, on trouve plusieurs endroits où on peut la passer sans beaucoup de difficulté. Il y avoit, outre cela, sur ses rives assez de bois pour faire des radeaux; & nous avons des exemples où une armée a passé des rivières beaucoup plus difficiles, quoiqu'il y eût eu des troupes formidables pour s'opposer à son passage. La négligence de cette occasion doit être regardée comme la première cause de tous les malheurs qui arrivèrent ensuite aux Royalistes, & conséquemment de la perte des Colonies.

Le Général Howe s'imagina, sans doute, qu'il seroit assez tems de passer la Delaware, lorsqu'elle seroit couverte de glace, c'est pourquoi, en attendant la gelée, il mit ses troupes en quartier d'hiver. Il forma une chaîne de postes depuis la ville de Brunswick, sur le Rariton, jusqu'à la Delaware; de sorte qu'il occupoit toutes les villes, postes, & villages, qui s'étendoient le long de cette ligne, & avoit, outre cela, possession des rives de la De-

1776. laware l'espace de plusieurs milles : par ce moyen le front de son armée avoit la perspective de la Pensylvanie.

Les affaires étoient dans une telle situation qu'il paroissoit presque impossible d'empêcher les progrès des Anglais, ou de relever le courage abattu, & de réparer la foiblesse des Américains. Dans cet état de désespoir, un coup hardi qui, dans le principe, promettoit plus d'éclat que d'effet, fut, par la suite, capable de changer toute la fortune de la guerre. Telle est l'incertitude des affaires du genre humain, dans lesquelles les plus petits évènemens sont quelquefois suffisans pour produire les effets les plus extraordinaires.

Le Colonel Rall étoit posté avec une brigade d'Hessois, un parti de chevaux légers anglais, & cinquante chasseurs, le tout montant à quatorze ou quinze cens hommes, à Trenton, ville située sur les rives de la Delaware. Le Colonel Donop étoit avec une autre brigade à *Borden-Town*, quelques milles plus bas, le long de cette rivière, & à environ sept lieues de Philadelphie il y en avoit un autre corps. Ces troupes, en partie par la connoissance qu'elles avoient de la faiblesse des ennemis, & en partie par le mépris qu'elles entretenoient des Américains, se croyoient aussi en sûreté que si elles avoient été en garnison en tems de paix. Il est probable que cette sécurité contribuoit

à ce relâchement de discipline dont j'ai parlé plus haut. Il est certain toutefois que les Officiers Allemands ne s'attendoient nullement à une surprise, & c'est cette confiance, qui n'est jamais excusable dans le voisinage d'un ennemi, quelque forte que soit la situation, qui produit les effets suivans. 1776.

Le Général Washington, avec sa vigilance ordinaire, profita de ces circonstances. Il voyoit le danger auquel Philadelphie & toute la province alloient être exposées aussi-tôt que la rivière Delaware seroit couverte de glace, si les ennemis restoient maîtres de la rive opposée, tandis qu'il étoit incapable de leur résister en pleine campagne. Pour éloigner ce danger, il résolut de battre leurs quartiers; &, pour remédier au manque de force, il réunit ses troupes, dans le dessein d'attaquer séparément ces différens corps, auxquels il n'étoit pas capable de faire face, lorsqu'ils étoient rassemblés. Si son dessein ne réussissoit qu'à demi, c'étoit au moins suffisant pour obliger les ennemis à resserrer leurs cantonnemens & à quitter le voisinage de Philadelphie, lorsqu'ils s'appercevroient que la rivière n'étoit pas une barrière suffisante pour couvrir leurs quartiers; &, par ce moyen, cette capitale, qui étoit alors l'objet de son attention, seroit en sûreté.

Pour exécuter ce projet M. Washington prit les mesures nécessaires pour assembler ses forces, qui

1776. étoient principalement composées de détachemens de milice de la Virginie, & de la Pensylvanie. Elles étoient en trois divisions, & devoient arriver à leur rendez-vous sur le bord de la rivière Delaware la nuit du 24 au 25 Décembre, avec autant de silence & de diligence qu'il seroit possible.

Deux de ces divisions étoient aux ordres des Généraux Erwing & Cadwallader; le premier devoit passer la rivière à environ un mille de Trenton, & l'autre un peu plus bas vers *Borden-Town*. La plus grande division d'environ deux mille cinq cens hommes, pourvus d'un train d'artillerie de vingt petits canons de fonte, étoit commandée par le Général Washington en personne, accompagné des Généraux Sullivan & Green.

Avec ce corps, il arriva au passage de M'kenky's, environ neuf milles au-dessus de Trenton, au tems marqué, espérant de pouvoir passer ses troupes & son artillerie avant minuit. Par ce moyen, il auroit été fort facile de gagner cette place avant le jour, & de surprendre la brigade de Rall; mais la rivière étoit si remplie de pièces de glace que ce ne fût qu'avec la plus grande difficulté que les bateaux purent arriver à l'autre bord, & cela, joint au froid excessif qu'il faisoit alors, retarda tellement les opérations des Républicains, qu'il étoit près de quatre heures quand ils arrivèrent de l'autre côté. Ils ne furent pas moins incommodés dans leur marche

par un orage de neige & de grêle ; ce qui rendit le chemin si glissant, qu'ils eurent peine à parvenir à la place de leur destination sur les huit heures. 1776.

Les troupes, après avoir traversé la rivière, se formèrent aussi-tôt en deux divisions, dont l'une, tournant à droite, prit la basse route vers Trenton, tandis que l'autre, commandée par M. Washington, marcha par la haute. Quoique le jour fût déjà fort avancé, les Hessois n'eurent aucune connaissance de leur approche, que lorsque la division du Général attaqua un de leurs postes à quelque distance de la ville, tandis que l'autre chassoit de son côté les piquets de l'ennemi.

Le régiment de Rall, ayant été déraché pour secourir le parti qui avoit été le premier attaqué, fut mis en désordre par la retraite de ce parti, & obligé de rejoindre le corps d'armée. Le Colonel Rall chargea alors les Américains avec impétuosité ; mais étant mortellement blessé au commencement de l'action, ses troupes furent mises en déroute, & abandonnerent leur artillerie, qui consistoit en six pièces de campagne. Se trouvant entourées, elles essayèrent de gagner *Prince-Town* ; mais cette mesure étant impraticable, les régimens de Rall, de Losberg & de Knyphausen, se rendirent prisonniers de guerre. Comme la route de Trenton à *Borden-Town* le long de la rivière étoit la plus éloignée des ennemis, les chevaux légers, les chaſ-

1776. seurs, & un grand nombre de fantassins, s'échappèrent par là. La perte des Hessois, tués ou blessés, ne fut que de trente ou quarante, & le nombre de prisonniers étoit de neuf cens dix-huit. Celle des Américains étoit si petite, qu'elle ne vaut pas la peine d'être rapportée.

C'est ainsi que le projet du Général Washington fut, en partie, couronné de succès; car les deux autres divisions, sous Erwing & Cadwallader, trouvèrent la rivière si remplie de glace à l'endroit où elles devoient la passer, qu'elles ne purent exécuter leur dessein. Sans cela, si le premier, suivant les instructions qu'il avoit reçues, avoit pris possession du pont situé à la crique de Trenton, aucun de ceux qui se refugièrent à *Border-Town* n'auroit pu échapper; mais si le projet avoit été exécuté dans toute son étendue, & que les trois divisions se fussent réunies après l'affaire de Trenton, il est probable qu'elles auroient balayé tous les postes des Anglais le long de la rivière Delaware.

Le manque de succès des Généraux Erwing & Cadwallader empêcha M. Washington de continuer ses progrès. Les forces qu'il avoit avec lui n'étoient pas même capables de garder la ville de Trenton : car il y avoit un corps d'Infanterie légère à *Prince-Town* qui n'est qu'à quelques milles de cette ville, & s'il avoit été joint par la brigade de Donop, ou d'autres troupes des cantonnemens les

plus voisins, cette force auroit pu détruire sa petite 1776.
armée. C'est pourquoi il repassa la rivière le même soir avec ses prisonniers, leur artillerie & leurs drapeaux ; & cette vue excita dans Philadelphie, la plus grande joie imaginable, & fut un jour de triomphe pour les Américains.

Ce petit succès releva considérablement le courage de ces derniers. Les hommes ont ordinairement plus peur de ceux qu'ils ne connoissent pas que de ceux qu'ils ont coutume de fréquenter : la différence d'habits, d'armes, de couleur, de barbe, de cheveux, de sourcils, & de coutumes, ont souvent eu des effets extraordinaires sur des armées fort braves & bien disciplinées. Jusqu'ici les Hessois avoient paru terribles aux Américains, & la prise de toute une brigade paroissoit tellement incroyable, que pendant même qu'ils entroient dans Philadelphie ; on disputoit de l'authenticité de cette nouvelle dans plusieurs quartiers de la ville, & on traitoit le tout de fiction. Le charme étoit cependant passé ; & les Hessois n'étoient plus alors formidables. Washington fut aussi-tôt renforcé par plusieurs régimens de la Virginie, de Maryland, & de la Pensylvanie, qui, avec ceux qu'il avoit déjà, se distinguèrent beaucoup dans la campagne d'hiver,

La surprise de Trenton n'excita pas moins d'étonnement dans les quartiers des Anglais, & de leurs

1776. Alliés, que de joie dans ceux des Américains. Le blâme ne fut pas épargné : il paroissoit si extraordinaire que trois vieux régimens d'une nation qui fait de la guerre sa profession, sans, pour ainsi dire, aucune perte, eussent mis bas les armes devant une milice sans discipline, que cet évènement excitoit des soupçons, des conjectures malicieuses, & les exposoit à la censure de toute l'armée.

Le Général fut aussi accusé de manque de conduite, & fortement blâmé en Angleterre d'avoir étendu ses cantonnemens si loin, Rall fut censuré pour être sorti de la ville, & avoir marché à la rencontre de l'ennemi; en un mot, les Hessois perdirent en général la bonne opinion de leurs Alliés.

Quant au premier, il avoit certainement prévu cette objection; mais il se fioit sur la faiblesse des Républicains, la bonne disposition des habitans, les forces considérables de postes avancés, & avoit, outre cela, en vue de couvrir le comté de Monmouth, où il y avoit un grand nombre de sujets bien affectionnés à la cause du Roi. D'ailleurs il n'y a, peut-être, point de ligne de cantonnemens, quelque resserée qu'elle puisse être, qui soit tout-à-fait à l'abri d'une invasion, même par-tout, par une force inférieure.

Quant au Colonel Rall, si la faute dont on l'accuse est bien fondée, il ne fut en cela coupable

que

que d'une erreur commune à toute l'armée anglaise. 1776.
Les succès que les Royalistes avoient eus la dernière campagne, leur avoient inspiré le plus grand mépris pour les Américains; & ils attribuoient à leur bravoure, & à leurs autres qualités personnelles, ces avantages qui provenoient de causes bien différentes. La supériorité qu'ils avoient eue sur les Colons pouvoit plutôt être attribuée à la connoissance de l'art militaire, à l'expérience, & à la discipline, qu'à aucune autre chose. Ils avoient d'ailleurs des armes beaucoup meilleures que ces derniers, & toutes sortes de provisions de guerre en abondance; tandis que les Républicains étoient mal équipés, n'avoient presque point de baïonnettes, & ne savoient pas en faire usage.

L'alarme que cette affaire répandit dans toute l'Armée Royale engagea le Chevalier Howe à rassembler ses troupes. Le Général Grant, qui étoit à Brunswick, s'avança aussi-tôt avec ses forces vers *Prince-Town*; & Mylord Cornwallis, qui étoit alors à *New-York*, dans le dessein de partir pour l'Angleterre, fut obligé de différer son voyage, & de retourner en poste à la défence des Jerseys. M. Washington leur donnoit de l'embarras; car il avoit repassé la Delaware, & étoit posté à Trenton avec toute son armée.

Cette démarche du Général Américain paroît ne pas s'accorder avec sa précaution ordinaire; mais

1776. plusieurs raisons l'engageoient à agir de cette manière. Il falloit éloigner les ennemis du voisinage de Philadelphie, la plus grande partie de son armée étoit obligée de se tenir dans les campagnes & dans les bois, parce qu'il n'y avoit que très-peu de maisons sur le rivage où elle étoit postée; il avoit reçu des renforts, & Trenton dont les Anglais n'avoient point repris possession, offroit avec les villages d'alentour, d'assez bons quartiers d'hiver à ses troupes.

Cette ville est située sur un terrein incliné, à un quart de lieue de la Delaware, du côté des Jerseys. Un petit ruisseau la partage en deux parties, & va ensuite se décharger dans la Delaware. La division la plus élévée, qui est celle du Nord-Est, contient environ quatre-vingt maisons, la plus basse en contient à-peu-près cinquante. Le terrein sur lequel ces maisons sont bâties, s'abaisse des deux côtés, par une pente insensible, qui se termine au ruisseau; & les deux divisions de la ville, élevées comme en amphythéâtre, se présentent, l'une à l'autre, un agréable point de vue: il y a un pont de pierres d'une seule arche sur le ruisseau qui les sépare.

Le Général Washington avoit à peine pris poste, il n'avoit pas même encore rassemblé les différens partis de milice dont les uns étoient en détachemens, & les autres en route pour le joindre, que les Anglais, par une marche rapide, tombèrent

soudainement sur Trenton, & l'attaquèrent par 1776.
le quartier du Nord-Est. Il y eut une escarmouche entre ce corps avancé, & un parti d'Américains, ce qui donna le tems au Général Washington de faire transporter de l'autre côté du ruisseau les équipages & les provisions. Mylord Cornwallis arriva, cependant, peu de tems après, avec le reste de la division, & s'empara d'une partie de la ville; de sorte que les deux armées n'étoient séparées que par le ruisseau. On ne pouvoit imaginer de situation plus critique; la Delaware, chariant des glaces immenses, ne pouvoit plus être traversée. La retraite en Pensylvanie étoit, par conséquent, devenue impossible, & quand même la saison auroit permis le passage, ce n'étoit pas une entreprise qu'on pût tenter sous les yeux de l'ennemi. Les routes détournées étoient rompues, ou rendues impraticables par la gelée, & le grand chemin étoit occupé par les Anglais.

Mylord Cornwallis envoya sur les quatre heures du soir, un détachement pour s'emparer du pont; mais il fut repoussé. Le Général Washington avoit tiré tout l'avantage possible du terrein, & avoit placé son artillerie avec beaucoup de jugement. Une canonnade commença de part & d'autre, & dura jusqu'à la nuit.

Il auroit été possible de passer le ruisseau; mais Mylord Cornwallis avoit bien des raisons de ne point exposer ses troupes qui étoient trop inférieures

1776. en nombre à celles des ennemis, à un combat trop inégal. Il savoit qu'il y avoit de gros détachemens en marche pour le joindre, & il s'imaginoit que, suivant la position des deux armées, il n'étoit pas possible à M. Washington, d'éviter une bataille, ni même de s'échapper. L'armée américaine ne fut jamais, à la vérité, dans une situation aussi critique. Une brigade de troupes anglaises resta cette nuit-là à *Maidenhead*, à six milles de Trenton; & une autre, qui étoit partie de Brunswick sous le commandement du Colonel Mawhood, coucha à *Prince-Town*.

Dans cette situation des deux armées, le Général Washington, qui n'avoit aucune envie de risquer une bataille, ayant pris les précautions de conserver ses feux allumés, laissant aussi des partis pour faire les rondes, garder le pont & les passages, se retira avec le reste de ses forces, au milieu de la nuit, dans le plus grand silence. Il marcha avec tant de diligence vers *Prince-Town*, que, quoiqu'il fît un long circuit, afin d'éviter les criques de Trenton & d'Assumpink, ainsi que la brigade qui étoit à *Maidenhead*, son avant-garde engagea, au lever du soleil, le Colonel Mawhood, qui venoit de commencer sa marche. Cet Officier, n'ayant pas la moindre idée de la force qui l'attaquoit, & le brouillard, ou l'inégalité du terrein, l'empêchant de voir son étendue, s'imagina que c'étoit seulement

un parti détaché qui avoit dessein de le harasser 1776.
dans sa marche : c'est pourquoi, après avoir dispersé ceux qui l'avoient attaqué, il s'avança sans appréhension ; mais en peu de tems il s'apperçut que le régiment qu'il conduisoit étoit entouré par une force supérieure, & que sa communication avec le reste de la brigade étoit coupée. Il découvrit aussi, par la distance des feux, qu'un autre régiment, qui le suivoit, n'étoit pas dans une meilleure situation.

Dans ces circonstances désespérées, il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de passer sur le corps de l'ennemi, pour éviter d'être fait prisonnier : c'est ce que fit le Colonel ; il chargea les Américains, la baïonnette au bout du fusil, & après avoir rompu leurs rangs, il continua sa marche vers *Maidenhead*. L'autre régiment, voyant qu'il étoit impossible de pénétrer, retourna à Brunswick par la route d'*Hillsborough*. Les troupes qui étoient encore à *Prince-Town* quand l'action commença, souffrirent moins, & se retirèrent aussi à Brunswick.

Quoique le nombre des tués & des blessés ne fût pas si grand qu'on auroit dû l'attendre de la chaleur de l'action, néanmoins ces trois régimens souffrirent beaucoup ; ils eurent cent hommes de tués & de blessés, & deux cens de faits prisonniers. Les Républicains eurent plus de soldats tués : ils perdirent plusieurs braves Officiers, & entr'autres

1776. le Général Mercer, de la Virginie, qui étoit fort estimé, & qui fut beaucoup regretté.

Ceux qui ont lu l'histoire de cette guerre avec attention, ont dû s'appercevoir que les pertes des Américains étoient ordinairement plus grandes que celles des Anglais. L'ignorance de l'art militaire, le défaut d'expérience, de jugement, de conduite & d'habitude, seroient des causes suffisantes pour produire de tels effets; mais il y a, outre cela, une autre raison satisfaisante; on peut attribuer le nombre des morts à ce qu'ils ne chargeoient pas bien leurs fusils : circonstance qui est des plus fatales à une armée, & à laquelle il est des plus difficiles de remédier parmi de nouvelles troupes, puisque les vétérans sont eux-mêmes souvent coupables de cette faute dans la chaleur de l'action. On peut ajouter, que les Colons ayant des armes de différentes sortes, & telles qu'ils pouvoient les trouver, il étoit impossible que les balles fussent propres pour tous les calibres.

Ce mouvement rapide & inattendu du Général Américain rappela sur-le-champ Mylord Cornwallis de la rivière Delaware; car il avoit alors de justes craintes pour les magasins de Brunswick. Les Républicains, n'ayant point dessein d'en venir à une action générale, & contens de leurs avantages présens, passèrent la rivière *Millstone* sans rien tenter de plus. Dans peu de jours, cependant, ils par-

couvrirent les deux Jerseys, & s'étendirent le long du Rariton, jusqu'au comté d'Essex, où ayant pris possession des Villes *Newark*, *Élisabeth* & *Woodbridge*, ils étoient, par ce moyen, maîtres de la côte opposée à l'île des Etats. Ils prirent leurs postes avec tant de jugement, & les fortifièrent avec tant d'habileté, qu'il fut impossible de les déloger. L'armée royale ne retint que les deux postes de Brunswick & d'Amboy; le premier situé à quelques milles de la mer, le long du Rariton; & le dernier, sur une langue de terre à son embouchure, ayant communication avec la Nouvelle-York par mer. 1775.

C'est ainsi que, par quelques actions hardies & bien concertées, Philadelphie fut mise en sûreté; la Pensylvanie délivrée du danger qui la menaçoit; les Jerseys, pour ainsi dire, recouvrés; & une armée supérieure, & jusqu'ici victorieuse, réduite à agir sur la défensive, & renfermée même dans des bornes très-étroites. Ce changement soudain de la plus grande foiblesse à un état formidable, releva beaucoup la réputation de M. Washington comme Général, tant en Europe qu'en Amérique. Il est vrai que sa conduite précédente, & ce qu'il a fait depuis, servent à confirmer cette opinion, & à donner sanction au surnom qui lui a été depuis accordé, de *Fabius* Américain.

Les Généraux Anglais avoient, à la vérité, commis des fautes; mais ce changement soudain

1776. doit plutôt être attribué à un concours d'évènemens heureux, dont le Général Américain sut profiter, qu'au défaut de pénétration dans les premiers. Les Membres de l'Opposition avoient prédit, dès le commencement, ce qui arrivoit alors : ils avoient représenté, comme on a pu voir, l'étendue immense de ce continent entremêlé de terres incultes, de pays sauvages, & de nations civilisées ; l'étendue de la côte & les déserts impénétrables, qui étoient sur les derrières, offrant toujours un asyle sûr aux Républicains en cas de malheur. Ajoutez à cela le nombre infini de postes inaccessibles, & de barrières naturelles, formées par les bois, les montagnes, les rivières, les lacs & les marais ; & il faudra avouer que toutes ces circonstances étoient seules capables de protéger les Américains contre une armée beaucoup supérieure, & contre les meilleures troupes.

Durant l'hiver & le printems suivant, les troupes de Mylord Cornwallis furent fort resserrées à Brunswick & à Amboy, & eurent beaucoup à souffrir à cause de la sévérité du service. Il y eut plusieurs escarmouches, qui ne servoient qu'à affaiblir les Anglais, & à enhardir les Américains : en un mot, les premiers furent à la fin obligés d'acheter au prix du sang le fourage & les provisions qu'ils prirent dans les Jerseys.

Ils s'apperçurent alors des suites funestes de la

licence des soldats dans ces deux provinces ; car aussi-tôt que la fortune fut changée, & que ceux qui avoient souffert furent en état de se venger, les *Tories* se réunirent aux *Whigs* contre les Bretons, & devinrent leurs plus cruels ennemis. Ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes, devinrent espions, de sorte qu'il n'étoit point possible à l'armée royale de faire la moindre démarche sans être découverte. C'est ainsi que l'armée anglaise perdit les fruits d'une campagne victorieuse, pour avoir négligé de passer la Delaware en tems & lieux, & pour avoir eu une idée trop désavantageuse de ses ennemis. 1776.

Nous avons déjà parlé du mauvais succès qu'avoient eu les Emissaires des îles Britanniques dans leurs efforts pour exciter à la guerre les Régulateurs & les Sauvages qui habitent les derrières des Colonies ; nous avons aussi fait mention des plaintes des Virginiens, & du mauvais effet qu'avoit eu dans toute l'Amérique le système de Mylord Dunmore, d'armer les nègres contre leurs maîtres : tout cela ne fut pas capable de décourager les Agens Anglais chez les Indiens. Ils ne perdirent point l'espérance de leur persuader d'attaquer les Colonies Méridionales par derrière. Ces Sauvages, toujours avides de présens & de dépouilles, & aussi prêts à oublier qu'à signer un traité, rompirent

1776. enfin l'alliance qu'ils avoient faite avec les Colons ; & devirent tout-d'un-coup leurs ennemis.

On leur fit entendre qu'une armée anglaise débarqueroit dans la Floride Occidentale ; &, après avoir pénétré à travers les pays de Creek, Chickesaw & de Cherokee, où elle seroit renforcée par les guerriers de ces nations, elle devoit envahir la Virginie & les Carolines, tandis qu'une autre armée formidable attaqueroit les côtes par terre & par mer. M. Stuart, qui étoit le principal Agent, envoya aussi une lettre circulaire à tous les *Tories* qui demeuroient sur les derrières, & à tous ceux qui vouloient éviter la fureur des Indiens, par laquelle il leur commandoit de se préparer à joindre les troupes du Roi, d'amener avec eux leurs chevaux & leur bétail, & d'apporter leurs provisions, promettant en même tems qu'ils seroient payés pour tout ce qu'ils apporteroient. Il leur conseilla aussi, pour leur propre sûreté, & afin qu'ils fussent distingués des ennemis de Sa Majesté Britannique, de signer un papier, par lequel ils déclaroient leur fidélité.

Ce plan étoit si plausible, & avoit tant d'apparence de succès, qu'il eut beaucoup d'effet sur les Indiens, & les disposa même à former une alliance contre les Colonies.

Les Six Nations, qui avoient promis de demeurer

neutres, commencèrent les hostilités; mais leurs 1776.
Chefs désavouèrent ensuite ces procédés. Les Creek-Indiens, qui sont les plus violens, attaquèrent les Colonies Méridionales avec leur barbarie accoutumée, mais s'appercevant bientôt après, que le secours prétendu n'arrivoit point, avec une prévoyance fort peu commune à ces Sauvages, ils s'arrêtèrent tout court, & se repentirent de ce qu'ils avoient fait. Dans les circonstances présentes, les Colons les excusèrent volontiers. Lorsque les Cherokees demandèrent ensuite leur assistance, ils firent réponse, qu'ils s'étoient tiré une épine du pied, & qu'ils pouvoient la garder, si bon leur sembloit.

Ces derniers tombèrent, néanmoins, sur les Colonies voisines avec la dernière furie, portant par-tout le fer & le feu, balafrant & tuant les Colons, ou détruisant leurs plantations. Ils furent pourtant bientôt arrêtés, & payèrent cher leur cruauté. Ils éprouvèrent alors qu'ils n'étoient plus aussi formidables qu'autrefois, & que les Colons étoient plus forts. Ils furent défaits par la milice de la Virginie & des Carolines, & poursuivis jusque dans leur pays, où leurs villes furent démolies, leur grain détruit, & plusieurs de leurs guerriers tués, jusqu'à ce qu'enfin ceux qui échappèrent, furent obligés d'accepter les conditions que les vainqueurs voulurent proposer.

1776. Cette guerre Indienne eût un mauvais effet pour la cause royale; car non-seulement ceux qui étoient bien affectionnés désapprouvèrent cette mesure, mais même les *Tories* les plus zélés se joignirent alors aux Républicains, & blâmèrent les cruautés qu'elle avoit causées.

Rien n'étoit capable d'ébranler la fermeté des Membres du Congrès; car c'étoit au milieu des dangers de la guerre, & dans un tems où la fortune sembloit contr'eux, peu après la prise de *Long-Island* & de *New-York*, lorsqu'une armée formidable par terre & par mer portoit par-tout la terreur & l'effroi, qu'ils signèrent le traité remarquable d'une union perpétuelle entre les Treize-Colonies.

Ce traité contient un systême de règles & de lois pour leur Gouvernement dans les affaires publiques, & par rapport à chacune d'elles, soit en tems de paix, soit en tems de guerre, & s'étend même à leur commerce avec les Puissances étrangères. Il fut publié sous le nom d'Articles d'Alliance & d'Union entre les Treize-Provinces, & a depuis reçu la ratification de chaque Colonie. Tel étoit en général l'état des affaires en Amérique à la fin de l'année 1776.

CHAPITRE IX.

LE Peuple Anglais, à cette époque, étoit dans une espèce de létargie. Les mécontens n'offroient que des plaintes, & les *Tories* ne s'en soucioient guère. La distance du siège de la guerre en rendoit les effets moins intéressans; car les meurtres, les cruautés & les malheurs, qui seroient dans le cas de faire la plus grande impression sur le cœur humain lorsqu'ils arrivent près de nous, ne touchent que foiblement quand ils se passent à deux ou trois mille milles. Les dépenses de la guerre n'étoient que peu senties, & la plupart des hommes pensent rarement à des conséquences éloignées. 1776.

Le Ministère, comme nous l'avons déjà dit, avoit une majorité considérable dans les deux Chambres du Parlement; par ce moyen, il se trouvoit capable de continuer la guerre avec vigueur, & de défier le pouvoir de l'Opposition.

Plusieurs des isles Occidentales souffroient cependant beaucoup, & les provisions y furent extrêmement rares. En un mot, on ne craignoit rien moins qu'une famine. Comme une partie de la garnison de la Jamaïque avoit été envoyée en Amérique, les nègres de cette isle crurent que c'étoit une occasion favorable de recouvrer leur liberté. Ils

1776. formèrent donc le dessein d'assassiner tous les blancs, & ils n'attendoient, pour l'exécuter, que le départ d'une flotte de cent vingt vaisseaux marchands, qui étoit alors dans le pays.

Le complot fut découvert, & les vaisseaux furent retenus pendant un mois, afin d'en empêcher les effets. Cette mesure nécessaire à la sûreté de l'isle fut néanmoins fort pernicieuse aux négocians, & donna le tems aux corsaires Américains de se préparer à intercepter la flotte; de sorte que plusieurs riches vaisseaux tombèrent entre les mains de ces derniers. Le commerce des autres isles fut aussi beaucoup interrompu, & la perte des Anglais, dans l'année 1776, montoit à beaucoup plus d'un million sterling.

Les Français & les Espagnols recevoient favorablement les Républicains, & les prises de ces derniers furent pendant quelques tems vendues publiquement dans ces deux royaumes; mais sur des représentations de la Cour de Londres on observa un peu plus de *decorum*, & on les vendit plus secrètement.

La majesté du Peuple Anglais souffrit alors une éclipse, & son orgueil fut bien puni; mais il falloit céder à la nécessité. Dans les Colonies Françaises, les Americains y étoient reçus à bras ouverts, & y trouvoient une protection assurée contre leurs ennemis. On dit même qu'il y avoit plusieurs cor-

faires français à la Martinique, avec des commissions du Congrès. 1778.

Les armemens considérables que l'on faisoit en France & en Espagne donnèrent, cependant, l'alarme aux Ministres anglais, & ils commencèrent le 25 Octobre, à mettre seize gros vaisseaux de guerre en commission, outre ceux qui y étoient déjà. Il y eut aussi un édit du Roi pour rappeler tous les matelots qui étoient dans le service étranger, pour mettre un embargo sur toutes les provisions de la Grande-Bretagne & d'Irlande, & un autre pour ordonner un jeûne général.

Dans ces circonstances désagréables, la Nation Britannique fut alarmée par un danger d'une nouvelle nature. Un enthousiaste, connu communément sous le nom de *John the painter*, ou Jean le peintre, avoit formé la résolution de mettre le feu aux magasins royaux de Plimouth & de Porsmouth, & à tous les principaux ports de l'Angleterre.

Cet homme extraordinaire, dont le vrai nom étoit Jacques Aitken, étoit né à Edinbourg en Ecosse. Il étoit peintre de profession, & avoit voyagé presque par toute la Grande-Bretagne. Le manque d'argent dans ses différens pélerinages l'avoit souvent obligé d'avoir recours à des moyens peu honnêtes. Quand il ne pouvoit point trouver d'ouvrage, il s'adressoit aux Officiers-Recruteurs, voloit sur

1776. le grand-chemin, ou dans les maisons. Enfin, la crainte d'être pris, ou le désir de voir le nouveau-monde, le fit passer en Amérique, où il resta deux ou trois ans. Comme c'étoit dans le commencement des troubles, les discours qu'il entendit contre la Nation Britannique, lui inspirèrent la plus grande horreur pour son Gouvernement, & il forma la résolution de détruire tout seul les forces maritimes de l'Empire.

Dans ce dessein, il visita les différens chantiers, pour examiner de quelle manière ils étoient gardés. Il prit aussi beaucoup de peine à composer des matériaux combustibles, & des machines pour exécuter ses projets; mais il ne réussit guère dans ces essais, & c'est à ce défaut de succès que l'Angleterre doit sa conservation: car on trouva, quelques semaines après, une de ses machines dans le magasin à chanvre à Portsmouth, qui s'étoit éteinte d'elle-même. Il mit pourtant le feu au magasin à cordages, qui fut entièrement consumé. Il alla ensuite à Plimouth; mais il ne put y mettre à exécution aucune partie de son projet, & pensa même être découvert. Il se transporta de-là à Bristol, ville très-commerçante, & qui étoit alors fort divisée. Il y avoit dans cette place un nombre à-peu-près égal de *Whigs* & de *Tories*; & les premiers étoient toujours sûrs de désapprouver ce que faisoient les derniers.

Tandis

Tandis que les habitans se querelloient ensemble, *John the painter* entreprit de mettre le feu aux vaisseaux ; ce qui auroit infailliblement brûlé la ville. La mauvaise qualité de ses matériaux l'empêcha de réussir dans cette entreprise ; &, trouvant ensuite que le port étoit très-bien gardé, il se tourna vers la ville, & mit enfin le feu à plusieurs magasins près du quai ; mais les habitans l'éteignirent avant qu'il eût eu le tems de consumer plus de six ou sept maisons. 1776.

Les deux partis s'accusèrent alors l'un l'autre avec la plus grande violence. Les *Tories* attribuoient cet incendie aux *Whigs*, & ceux-ci disoient que les premiers en étoient les auteurs, afin de trouver des raisons de les calomnier, & de les noircir.

John the painter fut, cependant, pris peu de tems après avoir quitté Bristol, sur plusieurs soupçons, & se comporta avec beaucoup de hardiesse, d'art, & de prudence. Il refusa de donner aucune réponse aux questions qui avoient la moindre apparence de pouvoir lui nuire ; & il ne fut pas du tout déconcerté par la présence de plusieurs Seigneurs de l'Amirauté, mais il répondit sans embarras à ce qu'ils lui demandoient.

La confiance qu'il plaça en un Peintre Américain, fut, cependant, cause de sa ruine. Cet homme, en prétendant d'ailleurs être du même

1776. sentiment que lui, & prendre part à ses peines, s'insinua tellement dans son esprit, qu'il s'ouvrit entièrement à lui, & lui raconta toute sa vie.

Quand il vint devant les Juges, quoiqu'il fut surpris de voir paroître son ami prétendu comme témoin contre lui, il se comporta, cependant, avec la même fermeté, & la même adresse, qu'il avoit montrées jusqu'ici. Il se défendit fort habilement, fit plusieurs remarques sur la nature des dépositions contre lui, & sur la bassesse de ce témoin, & reçut sa sentence de mort avec la dernière indifférence. On dit que, lorsqu'il fut près d'être exécuté, il demanda à parler à un des principaux Officiers de la marine, lui avoua son crime, & lui donna aussi quelques avis pour la conservation des magasins Royaux à l'avenir.

A la rentrée du Parlement, le discours du Roi aux deux Chambres étoit des plus violens contre les Américains. Sa Majesté auroit reçu beaucoup de satisfaction d'apprendre que les troubles des Colonies fussent terminés, & que les Colons, revenus de leur folie, se fussent délivrés de l'oppression de leurs Chefs; mais ces Chefs, disoit-on, étoient si déterminés, & si désespérés, qu'ils avoient ouvertement renoncé à la fidélité due au Roi, & à tout commerce avec la Grande-Bretagne; qu'ils avoient refusé avec indignité & insulte les moyens de récon-

ciliation qu'on leur avoit offerts, & avoient présumé d'appeller leurs factions des *États indépendans.* 1775.

Cette rébellion auroit des conséquences funestes, si on permettoit qu'elle prît racine, non-seulement par rapport aux autres Colonies fidelles, & au commerce de l'Empire; mais aussi par rapport au système général de l'Europe. Il étoit cependant avantageux de connoître à présent l'objet des rebelles, parce que cette connoissance produiroit l'unanimité entre les Anglais, & justifieroit la nécessité des mesures que l'on alloit prises.

Le Roi informa aussi les deux Chambres de la conservation du Canada, & du succès qu'avoient eû ses armes du côté de la Nouvelle York, succès qui étoit de telle importance qu'il y avoit tout lieu d'espérer qu'il produisoit les meilleurs effets. Il ajouta néanmoins que, malgré cela, il falloit se préparer pour une nouvelle campagne.

Il dit, qu'il avoit reçu des assurances d'amitié des autres Cours, & qu'il faisoit tous ses efforts pour la réconciliation de l'Espagne & du Portugal. Malgré cela, continuoit-il, il est convenable d'avoir des forces suffisantes sur pied pour se défendre en cas d'attaque. Il paroissoit fâché de ce que ces mesures coûteroient beaucoup à la Nation; mais il ne doutoit pas que, considérant les objets qu'il

1776. avoit en vue, ses fidèles sujets ne contribuassent volontiers aux dépenses nécessaires.

Sa Majesté déclaroit ensuite qu'elle ne pouvoit avoir d'autre motif dans cette querelle, que le bien de tout son peuple, qu'aucune nation ne vivoit sous un Gouvernement plus doux que les Colonies révoltées; & que leurs progrès dans les arts, leur nombre, leur puissance, leurs forces par terre & par mer étoient des preuves évidentes de ce qu'elle avançoit. Elle finissoit enfin, en disant, que son dessein étoit de rétablir les loix & la liberté dont chaque sujet de l'Empire Britannique jouit, & auxquelles ils avoient follement préféré toutes les calamités de la guerre, & la tyrannie de leurs Chefs.

Les adresses des deux Chambres au Roi produisirent, comme à l'ordinaire, de grands débats, & furent enfin faites suivant la volonté des Ministres.

Mylord Jean Cavendish proposa une clause, qui étoit plus grande que l'adresse même. Dans cette clause, qui offroit une peinture de la conduite des Ministres envers l'Amérique, ce Seigneur, après avoir témoigné beaucoup de zèle pour le service de Sa Majesté, & la gloire de son règne, faisoit paroître sa plus grande affliction, en voyant qu'une grande partie des sujets du Roi avoient renoncé à son Gouvernement. Il concluoit

C

que la révolte de tout un peuple ne pouvoit provenir que de fautes essentielles dans la conduite que l'on avoit tenue envers lui. 1776.

Il attribuoit ces fautes à ce que le Parlement n'avoit pas été suffisamment informé, & à ce que l'on avoit placé trop de confiance en des Ministres, qui, quoiqu'obligés d'être instruits de la disposition des Américains, & de prendre les mesures nécessaires pour concilier les esprits, avoient négligé de s'acquitter de leur devoir. C'étoit à cette confiance mal placée, disoit-il, qu'on devoit attribuer la poursuite d'un plan formé pour soumettre *une bande de prétendus factieux*, & un parti peu considérable, & qui avoit mis au désespoir treize grandes provinces.

Chaque acte du Parlement, pour procurer la paix, étoit devenu une nouvelle cause de révolte, jusqu'à ce qu'enfin la Nation étoit plongée dans une guerre sanglante, qui, outre qu'elle épuisoit les forces de Sa Majesté, exposoit ses Alliés & ses fidèles Sujets, aux desseins de ses ennemis, laissoit le Royaume dans l'état le plus dangereux, menaçoit le peuple Anglais des suites les plus funestes & des plus grands malheurs.

Mylord Cavendish assuroit que le seul moyen qui restoit au Parlement de regagner la confiance de tout le peuple, c'étoit de ne plus placer la sienne en des gens qui en avoient si grossièrement abusé.

1776. Pour cela, ajoutoit-il, il faut examiner les griefs des Colonies, la conduite des Ministres, & les raisons pourquoi le commerce des îles Britanniques fut laissé aux représailles des Américains dans un tems où leurs pêcheurs & leurs matelots étant empêchés de suivre leurs occupations paisibles, n'avoient point d'autre alternative que d'avoir recours au pillage, & de se déchaîner sur le commerce de la Grande-Bretagne.

Il concluoit enfin avec la déclaration suivante : *Nous regarderions avec honte & avec horreur tout évènement qui tendroit à abattre le courage d'une grande partie des Sujets de l'Empire Britannique ; à les soumettre, sans condition, à quelque Puissance quelconque ; à les priver de leur liberté avec l'aide de mercenaires étrangers, & à les rendre bas & serviles. Dans les excès & les abus qui sont arrivés dans le cours de ces disputes, nous sommes, néanmoins, obligés de respecter les principes des Américains.*

Nos intentions ne sont pas de les détruire, mais de les gouverner ; car, quoique leurs principes diffèrent en quelque chose des nôtres, ils ont, cependant, une telle ressemblance avec ceux qui servent de fondement à la meilleure partie de notre Gouvernement, qu'on ne sauroit, sans injustice, former la pensée de les anéantir dans aucune Province, sous la domination de Sa Majesté. D'ailleurs des choses

de cette nature auroient des suites funestes, & établiroient des exemples dangereux à la liberté de ce Royaume. 1776.

Dans la Chambre haute, le Marquis de Rockingham fit une proposition à-peu-près semblable, touchant l'adresse. Les débats furent longs & intéressans. Le discours du Roi, qui est toujours regardé comme celui du Ministre, y fut traité avec la dernière rigueur & le plus grand mépris.

On demanda où les Américains avoient trouvé ces puissans Chefs auxquels ils obéissoient avec tant de soumission, & qui les gouvernoient d'une manière si despotique ? Ils n'avoient point de Seigneurs parmi eux. Il n'y avoit point de Nation dans le monde en possession d'une si vaste étendue de pays & de tant de biens, ou qui avoit un si grand commerce avec le reste de l'univers, où les fortunes fussent plus égales. M. Hancock n'étoit qu'un bon & honnête négociant de Boston. Il n'avoit point de prééminence sur ses confrères ; ni d'autorité sur le peuple, avant les troubles présens. M. Washington avoit une fortune indépendante, & ressembloit à nos Gentilshommes de campagne qui sont capables de pratiquer chez eux l'hospitalité, & de se faire respecter par leurs tenanciers & leurs voisins, mais qui sont inconnus dans le reste du monde. D'autres, qui étoient à présent Membres du Congrès, ou dans le service des Colonies, seroient encore restés

1776. dans une plus grande obscurité. Par quel enchantement, donc, pouvoit-il se faire que ces hommes, que l'on représentoit comme de violens Républicains, qui avoient en horreur les coutumes établies dans les autres parties du monde, qui étoient ennemis de toute autorité & de toute subordination, par quel enchantement, disoit-on, pouvoit-il se faire qu'ils eussent tout d'un coup changé de nature, & ce qui étoit encore plus fort, surmonté leurs préjugés au point de se soumettre entièrement à un petit nombre de despotes inconnus?

La réponse, ajoutoit-on, étoit fort claire. C'est que cette assertion étoit fausse, & en même tems si absurde, qu'elle ne méritoit pas d'être réfutée. Les Américains avoient été forcés, par l'oppression, à maintenir leurs droits, & à la fin, par la persévérance des Ministres dans leurs procédés injustes, à les défendre à main armée. Dans cette situation, réduits à la dernière ressource dont la nature humaine est capable, le danger commun les avoit mis dans la nécessité, où tous les peuples de la terre & même les nations les plus sauvages se trouvent en pareil cas, d'élire des Chefs pour conduire leurs affaires & commander leurs armées.

Ces Chefs, continuoit-on, n'ont point plus de pouvoir qu'il ne plaît au peuple de leur confier. Les Représentans des Assemblées provinciales sont élus tous les ans. Le Congrès Général est de même

dissous au bout d'une année. Le pouvoir retourne 1776.
donc au peuple, qui le redonne, comme bon lui semble, aux personnes qu'il juge les plus propres; de sorte que ces supposés tyrans que l'on représente comme foulant aux pieds toutes les loix, gouvernant les Colons avec une verge de fer, & un despotisme à peine connu dans les plus anciens Gouvernemens de cette nature, ne sont d'autres personnes que les serviteurs du peuple, choisis par lui, & qu'il peut changer à son gré. Comment donc le Ministre a-t-il osé insulter le Parlement & Sa Majesté avec des absurdités & des faussetés de cette espèce?

Dans la même intention, disoient les Membres de l'Opposition, d'en imposer au public, & d'irriter la Nation, les Ministres & leurs Partisans avancent que les Américains ont rejeté avec mépris les termes d'accommodement qu'on leur a offerts. Cela est aussi faux que tout le reste. Les Commissaires n'avoient d'autres pouvoirs que d'offrir des pardons; de sorte que les termes que les Colons n'ont point voulu accepter, ne sont autre chose que des offres de pardon. Les Ministres savoient bien qu'ils n'accepteroient jamais ces conditions; mais leur dessein étoit de les mettre au désespoir, & de les obliger à avoir recours à la force: cependant ils déclaroient au peuple, qu'on avoit offert des conditions équitables aux Américains, & que ceux-ci les

1776. avoient rejetées avec hauteur. Leurs vues étoient d'irriter les Anglais contre leurs concitoyens du Nouveau-Monde, & de forcer ces derniers à une soumission aveugle.

Comme dans le discours du Roi il y avoit : qu'aucun peuple ne jouissoit d'une plus grande félicité, ou ne vivoit sous un Gouvernement plus doux, que les Colonies révoltées, & que leurs progrès dans les arts & les sciences, le nombre de leurs habitans, leur puissance & leurs forces, tant par terre que par mer, étoient des preuves de cette assertion, les Membres de l'Opposition prirent delà occasion de blâmer les Ministres. Pourquoi, dirent-ils, ces Colonies ont-elles été forcées à se révolter? Cette puissance, cette grandeur, qui étoient en partie la nôtre, & dont l'histoire fournit à peine un exemple, devoient être attribuées au systême juste & équitable des lois anglaises, & du Gouvernement Britannique. Pourquoi s'est-on écarté de ce systême sage & admirable dont les effets étoient si surprenans? On nous allègue, continuoient-ils, que le but des mesures présentes est de redonner la paix & la liberté à l'Amérique. Pourquoi en a-t-on interrompu la jouissance? En vaudront-elles davantage, lorsqu'elles seront offertes au bout de la baïonnette? Pourquoi a-t-on détruit cette belle fabrique qui avoit été l'ouvrage de tant de siècles, afin de rétablir, l'épée à la main,

ce que la prudence & un Gouvernement sage sembloient avoir fixé pour toujours ? 1776.

Cette partie du discours où il étoit dit que les autres Puissances de l'Europe avoient les intentions les plus pacifiques, fut aussi blâmée. Comment est-il possible, s'écrioient-ils, que les Ministres osent nous avancer de telles faussetés ? Toute l'Europe arme à présent avec la plus grande diligence. Cela annonce-t-il la paix ? D'ailleurs leurs propres actions contredisent leurs paroles.

Au tems même où ils font ces assurances des bonnes intentions de leurs voisins, la Nation est en confusion, & le commerce ruiné par la levée soudaine des matelots que l'on force de servir sur les vaisseaux de guerre. Leur conduite paroît ici dans tout son jour, & ce voil trompeur qui a jusqu'ici couvert leurs actions, est à la fin levé.

Y a-t-il rien de plus ridicule, continuoient-ils, & même de plus impertinent, que de dire que nous serons tous unanimes à poursuivre les résolutions présentes ? Est-ce donc parce qu'elles ont produit tous les maux que nous avons prévus & prédits ? En nous opposant à ces projets funestes, nous avons donné les raisons de notre conduite ; nous en avons prévu les suites ; & tous les maux que nous avons annoncés, sont arrivés. Il n'y a point de prophétie qui ait été plus exactement accomplie. Maintenant, que l'Empire est divisé,

1776. l'Amérique perdue, la Nation en confusion & menacée des plus grands dangers du dehors, les Ministres, nous disent, avec un air de plaisanterie, qu'ils espèrent que nous serons tous unanimes à suivre ces mesures dangereuses qui sont la cause de nos malheurs. Non, ajoutoient-ils, rien ne peut sauver ce royaume qu'en rappelant sur-le-champ les armées qui sont en Amérique, en révoquant les lois pénales passées contre les Colons, & en leur rendant leurs chartres & leurs privilèges. Cette conduite aura plus d'effet qu'aucune autre chose sur les coutumes & sur l'affection des Américains, & sera peut-être capable de réunir cet empire divisé. Mais si les pertes qu'ils ont soufferées, les cruautés qu'ils ont éprouvées, la connoissance de leur force, & l'expérience des douceurs qu'il y a à commander, ont assez d'influence sur l'esprit des Américains pour leur faire refuser ces moyens d'accomodement; si nous sommes réduits à cette malheureuse situation, nous n'avons plus d'autre alternative que de reconnoître sur-le-champ leur indépendance, & en faisant avec eux un traité d'alliance & de commerce, de conserver la petite partie qu'il est encore possible de retenir de ces avantages glorieux que notre orgueil, notre injustice, & notre folie, nous ont fait perdre.

Il ne sert de rien, disoient-ils, de penser à ce que nous étions autrefois,, ou à ce que nous avons

perdu ; il vaut mieux nous conformer à notre condition présente, de peur qu'elle ne devienne pire. L'imprudence & les mauvais conseils ont ordinairement leurs punitions. Il faut donc que nous nous soumettions à ce châtiment que nous n'avons que trop mérité, quelque désagréable qu'il puisse être. Plus nous persisterons dans notre opiniâtreté, plus notre punition sera grande, & elle sera bientôt sans bornes. 1776.

Les Membres de l'Opposition assuroient aussi que si les Ministres persistoient dans leurs folles résolutions, toute la Maison de Bourbon se joindroit bientôt aux Américains, & ne tarderoit point à déclarer la guerre. Le Roi de Portugal, que la Nation étoit obligée d'assister, se trouvoit déjà menacé ; & si les Anglais étoient assez lâches que de sacrifier leur Allié au danger présent, & de se rendre par-là méprisables à toute l'Europe, cela ne pourroit leur être d'aucun service, parce que la conduite de la France & de l'Espagne, la nature de leurs préparatifs & les secours qu'ils donnoient déjà aux Américains, montroient clairement le parti qu'ils avoient résolu de prendre dans ces malheureuses querelles.

Sommes-nous donc en état, disoient-ils de faire tête aux forces réunies de la Maison de Bourbon, & des Américains, tandis qu'avec le secours des Auxiliaires Allemands nous n'étions pas même

1776. capables de réduire ces derniers? La force de la Nation est à présent en Amérique, & en quelque sorte à la merci de nos ennemis. Est-ce à présent le tems, avec une dette énorme, lorsque le revenu de l'Empire diminue, que nos ressources sont, pour ainsi dire, épuisées, nos conseils divisés, & nos Colons irrités au dernier degré, de nous engager dans une nouvelle guerre? Dans une situation si terrible, ajoutoient-ils, le meilleur parti est de se réconcilier au plutôt avec les Colonies, à quelques conditions que ce soit. Quoique la perte de l'Amérique soit pénible & douloureuse; ce n'est point, cependant, le dernier des malheurs, mais si, au lieu de rechercher son amitié, nous souffrons qu'elle s'allie avec nos ennemis naturels, peut-être que cela anéantira notre existence comme Nation.

Les Membres de l'Opposition blâmèrent les adresses des deux Chambres, en disant que c'étoit souscrire servilement aux panégyriques mal fondés, que les Ministres avoient fait dire au Roi sur leur conduite, & plonger la Nation dans une ruine inévitable. Ils ajoutèrent qu'il étoit indigne de donner sanction en Parlement à un nombre de faussetés, calculées pour amuser, tromper, ou enflammer le peuple. Ils soutinrent, au contraire, que le changement qu'ils offroient de faire à ces adresses donneroit le tems au Parlement de s'informer diligemment de l'état de la Nation,

de remonter à la source des malheurs présens, & 1776.
de chercher les moyens d'éviter les dangers dont ils étoient environnés de tous les côtés.

D'autre part les Partisans du Ministre défendoient le discours de Sa Majesté à tous égards. Ils en vantoient la vérité, la prudence, la justice, & la magnanimité. Ils assuroient qu'il étoit conforme à la sainte politique, & rempli de la plus grande tendresse, & du désir le plus ardent qu'Elle avoit pour le bonheur, la prospérité, & la liberté de tous les sujets de l'Empire, en quelqu'endroit du monde qu'ils fussent situés. Ils rejetèrent le changement à l'adresse, parce qu'il tendoit à engager le Parlement dans des matières qui n'avoient point de rapport aux affaires présentes: « Si les Ministres, disoient-ils, ont négligé leur » devoir; s'ils se sont laissé tromper, ou s'ils ont » trompé le Parlement; il y aura un tems conve» nable pour examiner tout cela: mais mainte» nant, il n'est point question de cette affaire: il » s'agit seulement de savoir si nous voulons aban» donner tous les avantages que nous tirons de » nos Colonies, avantages auxquels les sommes » que nous avons dépensées, & le sang que nous » avons répandu, tant pour leur fondement que » pour leur défense, nous donnent des droits in» contestables, &, en nous soumettant aux in» sultes des Américains, épuiser à la fois les

1776. » sources de notre pouvoir & de notre opulence ;
» & perdre le rang que nous tenons dans le sys-
» tême politique du monde ; ou si nous sommes
» déterminés à faire un usage vigoureux de nos
» forces pour conserver ces avantages, défendre
» notre ancienne gloire, rétablir l'autorité su-
» prême du Corps legislatif, & ramener dans le
» devoir des sujets ingrats & rebelles. Voilà les
» grands objets qui sont soumis à la considération
» du Parlement. Les Américains, en se déclarant
» indépendans, n'ont plus laissé d'autre alternative ;
» il n'est plus question de taxes, de droits, de
» chartres, ni d'acte de navigation ; ces objets sont
» tous devenus étrangers à la cause par le système
» formé & soutenu de l'indépendance. Ce n'est
» que par le secours que cette Nation tire de ses
» Colonies qu'elle est capable de tenir un rang
» distingué entre les Puissances de l'Europe ; si
» nous les abandonnons, nous serons bientôt mé-
» prisables ; peut-être même nous ne demeurerons
» pas long-tems indépendans. Il est donc à présent
» question de savoir si nous sommes résolus à nous
» soumettre avec bassesse, & sans aucun effort, à
» une ruine inévitable, ou à retenir notre première
» grandeur, en la soutenant avec courage.

» Quand même nous n'aurions aucun motif
» d'intérêt pour adopter ce dernier parti, la bas-
» sesse inouie & l'ingratitude des Colons sont assez
» capables

» capables d'exciter le ressentiment des Anglais, 1776.
» & de les engager à les punir comme ils le mé-
» ritent. Il est pourtant à souhaiter, quoiqu'il n'y
» ait point de punition trop sévère pour l'énormité
» de leurs crimes, que, lorsqu'ils reconnoîtront
» leur erreur, ils soient traités avec bonté, loin de
» les réduire à une obéissance aveugle, suivant
» l'insinuation qu'en avoient donnée les Membres
» de l'Opposition dans le changement qu'ils pro-
» posoient ».

Plusieurs jeunes Seigneurs parlèrent sans ménagement de l'esprit de faction qui régnoit en Angleterre, ainsi qu'en Amérique, & attribuèrent les démarches des uns aux discours séditieux des autres. Ils dirent que, comme l'opposition que l'on avoit jusqu'ici faite aux mesures du Gouvernement étoit fondée sur l'idée que les Américains n'avoient aucun dessein de se rendre indépendans, & que ceux qui les avoient défendus avoient rejetté toute insinuation de cette nature, ils ne doutoient pas qu'ils ne se joignissent à eux pour soutenir les mesures nécessaires à les faire rentrer dans le devoir. Voilà, ajoutoient-ils, sur quoi nous fondons cette unanimité, dont le Roi fait mention, & que l'on a traitée avec tant de ridicule, quoiqu'il n'y ait point de raisonnement plus juste. C'est en vous réunissant pour soutenir les mesures du Gouvernement que vous pouvez faire quelque compen-

1776. sation à la Nation pour l'encouragement que vous avez malheureusement donné à ces troubles ; & nous espérons, qu'en avouant généreusement votre erreur, vous convaincrez le monde qu'elle n'étoit point volontaire.

Ces idées de désespoir que les Membres de l'Opposition avoient données, étoient, disoient-ils, aussi chimériques que l'état alarmant des affaires publiques étoit mal fondé ; car le succès qu'on avoit déjà eu en Amérique donnoit lieu de croire que ces querelles domestiques seroient bientôt terminées : il étoit probable qu'elles seroient même avantageuses, puisqu'elles serviroient à rendre fixe & permanent le Gouvernement des Colonies, & à régler toutes les questions qui leur avoient donné lieu.

La campagne prochaine, continuoient-ils, terminera certainement cette guerre ; & il est inconcevable comment il se trouve quelqu'un qui puisse désirer, dans les circonstances présentes, d'affaiblir le pouvoir du Gouvernement, ou hésiter un moment à donner son approbation à l'adresse, puisque les mesures que l'on y approuve sont les seuls moyens qui restent de sauver l'Empire Britannique.

Les apparences de danger des Puissances étrangères furent niées en partie, & palliées en partie. Les Partisans du Ministère dirent que la France

donnoit les plus grandes assurances d'amitié ; que 1776.
les disputes entre l'Espagne & le Portugal étoient presque accommodées, & que les armemens de la nation engageoient les autres Puissances à s'armer aussi par des motifs de prudence & de précaution. Ils eurent ensuite recours à leur ancienne doctrine, & avancèrent, que, comme il étoit contraire à l'intérêt de la France & de l'Espagne, qu'il y eût aucune Puissance indépendante dans le Nouveau-Monde, il n'y avoit point lieu de croire que ces deux Royaumes fussent enclins à se déclarer en faveur des Colonies.

Un pareil évènement seroit nuisible à leur commerce. L'idée d'indépendance pouvoit devenir contagieuse, & se répandre dans leurs propres Colonies; & d'ailleurs elles pouvoient être en danger du pouvoir & de l'ambition d'un nouvel Empire; mais au pis-aller, disoient-ils, s'il y a quelques desseins cachés de favoriser nos Sujets rebelles, ils n'ont point échappé à la pénétration de nos Ministres, qui, par leurs préparatifs vigoureux, n'ont point laissé au pouvoir de nos ennemis, de nous attaquer à l'imprévu, & de nous prendre par surprise : conduite des plus sages, & qui, loin de mériter la censure de l'Opposition, étoit, au contraire, digne des plus grandes louanges.

Tel étoit l'état des affaires dans les deux Chambres du Parlement. Le nombre de voix en faveur des

1776. Ministres, se trouvoit à-peu-près le même; mais on remarqua que leurs discours n'étoient plus si animés. Les adresses n'étoient point défendues avec autant de force qu'auparavant. Les grands succès de la campagne n'ayant point produit les effets que l'on en attendoit, & les Américains ne faisant aucune ouverture pour la paix, les plus zélés partisans des mesures coercitives commençoient eux-mêmes à désespérer.

Les armemens que l'on préparoit dans les ports de la Grande-Bretagne, faisoient plus appréhender des Puissances étrangères, que les argumens des Ministres ne donnoient de sûreté. On prévoyoit une dépense immense, & il étoit reconnu que l'on ne devoit plus regarder la réduction de l'Amérique comme l'ouvrage d'une campage.

D'un autre côté, il paroissoit absurde d'abandonner la poursuite d'un grand objet au milieu de la victoire. Outre cela, la déclaration d'indépendance empêchoit l'accommodement. Cette déclaration avoit beaucoup aliéné les Anglais des Américains, & ils ne pouvoient plus alors aimer leur cause, ni leurs prétentions. Il faut avouer que cela n'augmenta pas peu les forces du Ministère.

Enfin le changement que l'on vouloit faire à l'adresse étant proposé pour être décidé à la pluralité des voix, dans la Chambre des Communes, il fut rejeté par une majorité de presque

trois contr'une, deux cens quarante-deux contre 1777. quatre-vingt-sept. On proposa alors l'adresse originaire, qui fut approuvée par un nombre à-peu-près égal.

La majorité dans la Chambre haute, fut encore plus grande en faveur de l'adresse. Le changement fut cependant mis dans les Journaux, & signé par quatorze Pairs, comme une espèce de protestation.

Les Commissaires qui avoient été envoyés en Amérique, y firent publier une proclamation pour engager les Colons à se soumettre. Comme le Parlement n'avoit pas été informé de cette mesure, les Membres de l'Opposition prirent de-là occasion d'attaquer violemment les Ministres, & les accusèrent de traiter le Grand Conseil de la Nation avec le plus souverain mépris.

Mylord Cavendish offrit alors plusieurs propositions pour engager les deux Chambres à reviser les lois des Colonies. Il y eut à ce sujet des débats considérables; mais, comme ce n'est qu'une répétition des argumens que nous avons déjà insérés dans le cours de cet Ouvrage, nous ne les répéterons pas. Il y eut aussi quarante-cinq mille matelots de votés pour le service de l'année 1777; & les Membres de la minorité n'eurent d'autre satisfaction que de censurer dans les termes les plus sévères, le Ministre pour le département de la marine, qu'ils accusèrent

1777. d'incapacité & de mensonges, premièrement ; parce qu'il n'avoit pas une force maritime suffisante pour faire tête à la Maison de Bourbon, & qu'il avoit assuré le contraire à la Nation.

Ils dirent que les sommes qu'on avoit votées pour l'entretien de la marine, étoient énormes, puisqu'elles montoient à plus de huit cens seize millions tournois, & qu'ils ne savoient pas à quoi on avoit pu employer cet argent, si non à de mauvais usages.

Les dépenses des forces de terre étoient à-peu-près aussi considérables, & furent accordées quelque tems après, sans aucun débat ; ensuite le Parlement ajourna jusqu'au 21 Janvier de l'année suivante.

A la rentrée du Parlement, la première affaire de cette Assemblée, fut d'accorder des lettres de marque & de représailles aux Capitaines des vaisseaux marchands, pour les autoriser à prendre les vaisseaux qui appartenoient aux Colonies-Unies. Le Ministre fit le même jour, dans la Chambre des Communes, une proposition pour donner au Roi le pouvoir de saisir, & de faire emprisonner, les personnes accusées ou soupçonnées de trahison en Amérique, ou d'être pirates sur les hautes mers. Il soutint sa proposition, en disant que, « depuis » le commencement des troubles des Colonies, on » avoit fait plusieurs prisonniers qui étoient cou- » pables des crimes ci-devant mentionnés ; qu'il y

» en avoit d'autres, également coupables, qu'on ne pouvoit prendre, faute de preuves suffisantes; » qu'on avoit toujours eu coutume, dans les tems » de révolte ou de danger, de donner au Souverain » le pouvoir d'arrêter les personnes suspectes. 1777.

» Il ajouta qu'il ne prétendoit pourtant pas dire » qu'il y eût à présent aucune nécessité de confier » aux Ministres un tel pouvoir en général, c'est » pourquoi il ne demandoit pas qu'on le leur ac» cordât dans toute son étendue; mais, suivant les » lois actuelles, continuoit-il, il n'étoit pas permis » de se saisir même de l'homme le plus suspect. » Il y avoit d'ailleurs un autre inconvénient, c'étoit » que le Roi ne pouvoit faire mettre les rebelles, » ou les pirates, que dans les prisons ordinaires: » chose qui devenoit impraticable. Il étoit néces» saire, dans les circonstances présentes, que » Sa Majesté eût le droit de les traiter comme pri» sonniers de guerre, jusqu'à ce qu'on pût procéder » criminellement contr'eux ».

Le bill, que le premier Ministre avoit dessein de faire passer, fut donc lu, pour la première fois, ce jour-là, 6 Février, & on en remit la seconde lecture au 10 du même mois. Il est visible que le Roi acquéroit par-là un pouvoir presqu'absolu, puisqu'il avoit droit de faire arrêter, sur de simples soupçons, ceux qui ne lui plaisoient pas, & de les retenir en

1777. prison sans caution, ou sans examen, jusqu'à ce que bon lui sembleroit. Il est vrai qu'il y avoit dans le bill une clause qui autorisoit un certain nombre du Conseil privé à permettre que les prisonniers donnassent caution, ou fussent examinés; mais on sait fort bien que les gens, qui composent ce Conseil, sont la plupart dévoués au Prince.

M. Dunning, l'un des plus fameux Avocats d'Angleterre, fit paroître le plus grand étonnement de ce qu'une affaire de cette importance, un acte, qui tendoit à sapper les fondemens de la Constitution Britannique, & à détruire la loi de l'*Habeas corpus*, seul rempart du peuple pour sa sûreté, & le maintien de ses droits, fût proposé si soudainement. Il dit qu'il étoit extraordinaire qu'on précipitât tellement les choses, & qu'on en fixât la seconde lecture dans trois ou quatre jours. Il ajouta qu'il étoit choqué, & alarmé en même tems, de voir qu'un bill, qui devoit suspendre toutes les fonctions des anciennes lois, fût offert de cette manière, & qu'on voulût profiter de l'absence d'un grand nombre de Membres, afin de le passer, pour me servir de son expression, comme une marchandise de contrebande. Le peuple, continua-t-il, va abandonner les fondemens de ses droits, sans en être informé, & sans que nous ayons même le tems de le consulter. Voyant ensuite que la Chambre alloit

se diviser au sujet de la seconde lecture, & que le Ministre l'emporteroit, il proposa que le bill fût imprimé, ce qui fut accordé. 1777.

L'alarme que cette proposition avoit excitée, rappella quelques-uns de ceux qui s'étoient depuis quelque tems absentés. Les débats furent longs, intéressans & animés, & fort souvent remplis des sarcasmes les plus piquans.

Les Membres de l'Opposition soutinrent que, de l'aveu même du Ministre, le bill étoit tout-à-fait inutile; car, comme il n'y avoit point de rebellion dans l'intérieur du Royaume, ni de guerre avec l'étranger, il n'étoit point nécessaire de donner au Souverain de tels pouvoirs. Une guerre même avec l'étranger ne pouvoit pas justifier de pareilles mesures, à moins qu'on ne fût menacé d'une invasion, & qu'il n'y eût lieu d'appréhender qu'elle fût encouragée par quelque faction dans le Royaume. C'étoit une résolution qu'on ne devoit prendre qu'à la dernière extrémité, & lorsque la Constitution de l'Empire, & la liberté du peuple, seroit dans le plus grand danger. Le pouvoir de Dictateur étoit un couteau à deux tranchans, dont on ne devoit pas faire un jeu. La Couronne avoit déjà tellement passé les bornes qu'on lui avoit prescrites au tems de la révolution, que les vrais Patriotes avoient lieu d'en être alarmés. Il étoit donc fort

1777. imprudent de la mettre tout à la fois au-dessus des lois & de toute contrainte.

Ce bill, ajoutèrent-ils, ne pourroit produire que de mauvais effets, il ne serviroit qu'à augmenter les animosités entre les Américains & les Anglais ; & ne laisseroit plus aucune espérance de réconciliation ; sous prétexte de représailles, il donneroit lieu aux injures personnelles & aux cruautés les plus horribles de part & d'autre. Il s'étendoit non-seulement aux vaisseaux de guerre, mais même aux navires marchands. Mais, continuèrent-ils, ce n'est point pour l'Amérique que ce bill à été fait, c'est bien plutôt pour notre pauvre patrie. Les Ministres qui ont en vue le despotisme le plus absolu, & qui ne sont pas encore assez hardis pour lever le masque, couvrent ici la peau du lion de celle du renard, & suppléent au manque de courage par la ruse. Ils veulent faire passer sous un faux titre, & introduisent sous un préambule trompeur, compliqué & ambigu, un bill insidieux, qui ne tend à rien moins qu'à sapper les fondemens de notre liberté, tandis qu'ils amusent le peuple par des contes de *haute mer*, d'*Américains*, & de *pirates*.

Dans le même dessein, pour essayer jusqu'où leur influence peut s'étendre, dans une mesure de cette nature, ils fixent la durée de cet acte à une année,

mais qui ne voit pas que ceux qui ont été capables de se faire accorder un pouvoir de Dictateur sans aucune nécessité, sont également en état de le rendre perpétuel, sans même donner de prétexte? Le peuple est cependant amusé par le nom spécieux d'une loi pour punir les rebelles de l'Amérique; circonstance qui lui est si indifférente, que la plus grande partie de ceux qui le composent ne se donnera pas même la peine de la lire; tandis que tout Sujet des îles britanniques, résidant dans les Indes Orientales ou Occidentales, dans les provinces du Nouveau-Monde, qui ne sont point en guerre, sur les côtes d'Afrique, &, en un mot, tous ceux qui sont obligés d'aller sur mer, seront compris dans cette loi extraordinaire. Ceux même que leur santé fait passer de Douvres à Calais, afin de visiter le continent, ceux qui feront des parties de plaisir par eau, ne seront pas plus à l'abri; & il suffira, pour être proscrit, d'avoir passé les bornes que la mer nous prescrit. 1777.

Que les Anglais qui habitent au centre de l'île, & qui n'ont jamais vu la mer, ajoutoient-ils, ne se croient pas plus en sûreté. Ils trouveront bientôt à leurs dépens jusqu'où les Avocats subtils de la Couronne peuvent porter leur génie inventif. Il n'y a rien qui soit plus ingénieux que l'ambition & l'esprit de vengeance. Ces hommes

1777. innocens peuvent se trouver tout-d'un-coup saisis, & arrachés du sein de leurs familles, transportés dans les montagnes d'Ecosse, sur les roches de Gibraltar, sur les côtes brûlantes d'Afrique, dans les cachots les plus empestés des marais du Bengale, ou dans tout autre lieu de ce vaste Empire, où l'on jugera à propos d'établir des prisons. Ils pourront y rester durant la continuation de ce bill, sans aucune possibilité de l'interposition des lois, du secours & des avis de leurs amis. A son expiration, pourvu toutefois qu'il ne soit pas renouvellé, & que ces malheureux n'aient pas perdu la vie par les horreurs de leur captivité, & la puanteur de leurs cachots, ils seront, à la vérité, en droit de retourner dans leur patrie; ils auront peut-être envie de savoir pourquoi ils ont été mis en prison, & bannis de leur pays. La réponse est toute prête : pour trahison. Se sentant innocens, ils s'efforceront alors d'avoir recours aux lois de l'Empire, & de demander justice, & défieront leurs accusateurs de prouver ce qu'ils avancent; mais les Emissaires des Ministres, ceux mêmes qui les avoient enlevés à ce qu'ils ont de plus cher, leur riront au nez, en disant, qu'il n'y a point de preuve, mais qu'ils ont été arrêtés sur des soupçons. Voilà la satisfaction que ces malheureux pourront recevoir pour toutes les injures qu'ils auront souffertes. L'Angleterre ressemblera pour

lors aux royaumes les plus despotiques ; & nos Ministres seront aussi arbitraires que ceux de Portugal & d'Espagne. 1777.

Il y eut encore des argumens sans nombre pour faire voir la mauvaise intention du Ministère. D'un autre côté, le bill fut défendu avec chaleur, & les argumens ne manquèrent point à ceux qui entreprirent sa défense. Les Membres de l'Opposition eurent cependant assez d'influence dans cette occasion, pour y faire un changement qui étoit de la plus grande importance à la sûreté du peuple. C'étoit, qu'il ne devoit avoir rapport qu'aux prisonniers qui étoient dans les Colonies, ou sur la haute mer, au tems que les offenses dont ils étoient accusés avoient été commises.

Le 30 du mois de Mai, Mylord Chatham, dont les talens sont si connus, & dont l'influence avoit autrefois été si grande en Parlement, vint encore dans cette Assemblée, malgré ses infirmités, & fit une proposition en faveur des Américains, pour tâcher de rétablir la paix entre la Grande-Bretagne & les Colonies ; mais ses efforts n'eurent aucun effet, & sa proposition fut rejetée par une majorité considérable, quatre-vingt-dix-neuf voix contre vingt-huit.

Le 6 Juin, le Roi prorogea le Parlement, après lui avoir fait des remerciemens de l'attachement qu'il avoit pour sa Personne, & de la générosité

1777. avec laquelle il avoit accordé des sommes considérables que la nécessité l'avoit obligé de demander pour le service de l'année présente. Le discours de Sa Majesté Britannique finissoit ainsi : J'espère, qu'avec le secours de la Providence, les forces que vous m'avez confiées, tant par terre que par mer, seront capables de mettre fin, dans le cours de cette campagne, à la rébellion de l'Amérique, & de rétablir cette obéissance, que tous les Sujets d'un Etat libre doivent à l'autorité des lois.

CHAPITRE X.

TANDIS que ces choses se passoient en Angleterre, le Général Howe, & son frère l'Amiral, ouvrirent la campagne en Amérique. Dans un pays entrecoupé de rivières spacieuses, leur marine leur donnoit un grand avantage sur les Républicains. Ils avoient aussi formé plusieurs régimens de provinciaux & de réfugiés Anglais, Irlandais ou Ecossais, qui se trouvoient dans le Nouveau - Monde : de sorte que leur armée étoit réellement formidable.

Le Chevalier Howe ayant distribué ses nouvelles troupes dans les places de garnison, fut, par ce moyen, capable de paroître en campagne avec de plus grandes forces. Les Américains, de leur côté, avoient élevé des moulins, & établi leurs princi-

paux magasins dans un terrein escarpé & montagneux, qu'on appelle le Manoir de Courtland. La force naturelle de cet endroit, le voisinage de la rivière du Nord, & sa situation convenable par rapport au siège de la guerre, les avoient engagés à n'épargner ni peine, ni argent pour les remplir de toutes sortes de provisions de bouche & de guerre. Une place appellée *Peek's-Kill*, à environ cinquante milles de *New-York*, sur la rivière du Nord, servoit, comme de port, au Manoir de Courtland, & les provisions passoient ordinairement par-là. 1777.

Le Chevalier, voyant qu'il étoit, pour ainsi dire, impossible d'attaquer avec avantage le Manoir de Courtland, résolut de tomber soudainement sur *Peek's-Kill*, s'imaginant que les Colons y avoient un grand dépôt. Le Colonel Bird fut chargé de cette expédition avec un détachement de cinq cens hommes, & s'avança sur la rivière du Nord, sous la protection d'une frégate, & de plusieurs vaisseaux armés.

A l'approche des Anglais, les Américains ne se trouvant pas en état de défendre la place, & voyant d'ailleurs qu'il étoit impossible de rien sauver, mirent le feu à leurs magasins, & prirent poste à deux milles de-là, près d'un passage qui commandoit l'entrée des montagnes, & couvroit un chemin qui conduisoit à quelques-uns des

1777. moulins, & de leurs dépôts. Là-dessus les ennemis ne jugeant pas à propos d'avancer plus loin, retournèrent vers leur camp, après avoir tout incendié.

Ce service n'ayant pas rempli le dessein du Général, qui croyoit qu'il y avoit plus de provisions à *Peek's-Kill*, qu'on n'en avoit trouvé, & étant d'ailleurs informé que les Républicains avoient encore des dépôts au village de Danbury, & dans d'autres endroits, sur les frontières du Connecticut, près du Manoir de Courtland, il résolut de les détruire. Le commandement de cette expédition fut donné au Gouverneur Tryon, qui devoit être secondé par le Général Agnew & le Chevalier Erskine. On dit que le Gouverneur en avoit lui-même fait le plan, & qu'il croyoit être joint, par un grand nombre de Royalistes du pays, à son approche.

Le détachement destiné à ce service, étoit composé de deux milles hommes qui, après avoir passé le *Sound*, débarquèrent près de Norwalk, dans la province de Connecticut, à environ vingt milles de Danbury. Comme les Américains n'avoient aucun soupçon de ce dessein, & que le pays n'étoit point préparé, les troupes anglaises s'avancèrent sans interruption, & arrivèrent le lendemain au village. S'appercevant alors que les Républicains se préparoient à intercepter leur retour, & ne voyant aucun moyen

moyen d'emporter les provisions, elles résolurent 1777.
de les détruire, & mirent le feu à Danbury, & aux magasins. En même tems les Généraux Wooster, Arnold & Silliman, étant arrivés de différens quartiers, & ayant rassemblé ce qu'ils avoient pu de milice, s'efforcèrent de les harasser dans leur marche, jusqu'à ce qu'ils reçussent des renforts pour couper entièrement leur retraite. Le premier observa l'arrière-garde du détachement, tandis qu'Arnold, en traversant le pays, gagna le front, pour leur disputer le passage de *Ridge-Field.*

L'apparence formidable de troupes réglées & bien disciplinées, couvertes d'ailleurs par des partis considérables, avec de l'artillerie en flanc & par derrière, ne fut pas capable de rallentir l'ardeur de la milice Américaine. Quand ils appercevoient un avantage de terrein, les soldats attaquoient les Anglais avec intrépidité. Dans une de ces escarmouches, le Général Wooster, âgé d'environ soixante-dix ans, fut mortellement blessé en faisant des prodiges de valeur, & mourut avec autant de fermeté qu'il avoit vécu. A peine les Royalistes furent-ils débarrassés de Wooster, qu'ils rencontrèrent Arnold, qui étoit depuis une heure, en possession de *Ridge-Field*, & avoit déjà levé des retranchemens pour couvrir le front de son armée. Les Anglais étant cependant en plus grand nombre & mieux disciplinés, chassèrent les Américains du village.

1777. Le Général Arnold donna ici de nouvelles preuves de son intrépidité : son cheval ayant été tué sous lui près des premiers rangs des ennemis, il se dégagea sur-le-champ ; & , d'un coup de pistolet, étendit à ses pieds un soldat qui venoit pour le percer de sa baïonnette.

Le Gouverneur Tryon s'arrêta cette nuit-là à *Ridge-Field*, & reprit sa marche le lendemain (28 Mars). Arnold, ayant reçu des renforts & quelques pièces de campagne, le harassa terriblement durant toute la journée. Chaque poste avantageux étoit disputé, tandis que des partis de troupes légères attaquoient les Royalistes en flanc & par derrière, profitant de tous les avantages du terrein ; & s'efforçant de les mettre en désordre. A la fin ils gagnèrent, cependant, le mont Compo, à une portée de canon des vaisseaux. Il étoit tems, car la nuit approchoit, & ils n'avoient plus de munitions. Les troupes se formèrent sur le mont ; mais les Américains les attaquèrent avec plus de fureur qu'ils n'avoient fait jusqu'alors. Le Général Anglais, réduit à la dernière extrémité, ordonna à ses soldats de charger l'ennemi avec la baïonnette : ce qu'ils firent avec tant d'impétuosité qu'ils rompirent les rangs ; & leurs compagnons étant prêts à les recevoir sur le rivage, ils se rembarquèrent sans être incommodés davantage. La perte des Royalistes en cette occasion, fut de deux cens hommes tant tués

que blessés, & celle des Américains de cent. Entre 1777. les morts étoient le Général Wooster & plusieurs Officiers de distinction. Les Républicains perdirent en cette occasion un nombre considérable d'Officiers, en comparaison de celui des soldats; car plusieurs d'entr'eux, se trouvant alors dans cette partie de l'Empire, s'étoient offerts comme volontaires, & à cause du peu de discipline de la milice, avoient été obligés de faire des efforts incroyables, & de s'exposer au plus grand danger. Cette expédition ne fut pas d'un aussi grand avantage à l'armée Anglaise que le Général se l'étoit imaginé; car les Américains n'avoient point à *Peeks-Kill* & à Danbury, autant de provisions qu'on le disoit.

Les habitans du Connecticut, pour se venger de ce dégât, prirent la résolution de faire une descente sur *Long-Island*. Ayant reçu avis qu'il y avoit à la partie orientale de l'île, des Commissaires, occupés depuis quelque tems à se procurer du fourrage, du grain, & d'autres denrées pour l'armée Anglaise, & qu'il y avoit un dépôt de provisions au petit port de Sagg, la distance de cette place à *New-York*, & la foiblesse du convoi, qui ne consistoit qu'en une compagnie d'infanterie & un vaisseau de douze canons, leur inspira le dessein d'empêcher qu'elles ne parvinssent à l'ennemi. Il est vrai que cette expédition étoit fort dangereuse, puisqu'il

1777. falloit passer & repasser le *Sound*, qui étoit continuellement traversé par les vaisseaux anglais.

Le Colonel Meigs, officier entreprenant, qui avoit accompagné le Général Arnold dans l'affaire de *Quebec*, & avoit été fait prisonnier en donnant l'assaut à cette Ville, ne fut point arrêté par le danger, & se chargea de l'entreprise. Il fit passer le *Sound* à ses troupes dans de légers bateaux, & débarqua, au nord de l'île dans un endroit qui est entrecoupé par une baie, qui s'avance fort avant dans les terres. On prétend qu'elles portèrent ensuite leurs bateaux dans la baie, se rembarquèrent au nombre de cent trente hommes, & redébarquèrent à la partie méridionale à environ une lieue du port de Sagg. Les Américains arrivèrent à cette dernière place avant le jour; &, malgré la résistance des gardes, des matelots, & du vaisseau armé qui fit sur eux un feu continuel de canons à mitraille à la distance de cent cinquante pas, ils vinrent à bout de leur dessein, en brûlant une douzaine de bateaux, & détruisant tout ce qu'il y avoit à terre. Ils emmenèrent aussi quatre-vingt-dix prisonniers, l'Officier, qui commandoit, son détachement, les Commissaires, & la plupart des Maîtres & des équipages des petits vaisseaux qu'ils avoient brûlés. Ce qu'il y a de plus remarquable, & ce qui paroît même incroyable, c'est qu'ils ne furent que vingt-cinq heures dans cette expédition, quoiqu'ils

eussent traversé, tant par mer que par terre, environ quatre-vingt-dix milles : ce qui prouve que M. Meigs possédoit, au plus haut degré, cet esprit d'entreprise qui avoit eu tant d'influence sur l'armée du Canada. 1777.

La saison étoit alors avancée ; mais le défaut de tentes & d'équipages, qui n'étoient point encore arrivés d'Angletetre, avoit empêché les troupes d'entrer en campagne. Mylord Cornwallis, impatient de ce délai, se servit des vieilles tentes, & fit camper les forces qui étoient à Brunswick, sur les hauteurs qui commandent le Rariton, & le long de cette rivière jusqu'à Amboy. Ce délai avoit été de la plus grande utilité aux Américains ; car, comme nous avons vu dans le Chapitre huit, la campagne d'hiver avoit été faite par des détachemens de milice, dont la plupart étoient retournés chez eux à l'expiration de leur engagement.

Le Congrès, malgré ses promesses, avoit beaucoup de peine à faire de nouvelles levées, parce que les Colons n'aiment point les longs engagemens ; de sorte que, si les Républicains avoient été attaqués, dans ce tems-là, avec toutes les forces anglaises, il est plus que probable qu'ils n'auroient point été capables de résister, & que le Chevalier Howe auroit tout emporté devant lui. Les provinces de la Nouvelle Angleterre, qui sont fort peuplées, ne pouvoient point envoyer de secours

1777. au Général Washington, parce qu'elles étoient elles-mêmes menacées d'une invaſion du côté du Canada, & qu'on craignoit même que la ville de Boſton ne fût attaquée par les Royaliſtes de *Rhode-Iſland*.

Ce délai, qui venoit, ou de la faute des Miniſtres, ou que l'on doit peut-être attribuer aux vents contraires, donna le tems à M. Washington de recevoir des renforts. Le beau tems excita les Américains à s'engager avec plus d'ardeur; & ceux qu'une campagne d'hiver avoit épouvantés, devinrent plus hardis à l'approche de l'été. Le Général Washington, ſe trouvant alors aſſez fort, quitta, vers la fin de Mai, ſa poſition dans le voiſinage de *Morris-Town* & s'avançant à quelques milles de Brunſwick, prit poſſeſſion d'un pays naturellement fort, le long de *Middle-Brook*, C'eſt de ce ſeul mouvement que dépend une grande partie des autres évènemens de la guerre dans les Jerſeys. Le Général tira de cette ſituation tous les avantages dont elle étoit capable: ſon camp, s'étendant le long des montagnes, étoit bien fortifié, & couvert d'artillerie. D'ailleurs les approches étoient très-difficiles à l'ennemi, au lieu qu'il voyoit à découvert le camp des Anglais, & les pays voiſins.

Il paroît que le deſſein des Miniſtres de la Grande-Bretagne, étoit de ſe rendre maîtres de Philadelphie dans le cours de cette campagne,

s'imaginant que, cette place une fois tombée, les autres Colonies se rendroient à discrétion. Le Conseil étoit, cependant, divisé quant au plan. Les uns croyoient qu'il étoit plus convenable que le Général Howe passât par les Jerseys, & s'avançât vers la rivière Delaware, offrant toujours bataille au Général Américain ; & que, si ce dernier se retiroit devant lui, & évitoit une action décisive, comme il y avoit tout lieu de se l'imaginer, il traversât cette rivière en présence des ennemis. Les autres au contraire disoient, qu'il étoit très dangereux de traverser une rivière telle que la Delaware, couverte de bateaux armés, & pleine de petites îles bien fortifiées, avec une armée de front & des partis ennemis par derrière : ils ajoutoient que, si cette entreprise étoit sans succès, c'étoit ruiner la cause du Roi dans le Nouveau-Monde : ils étoient d'avis, qu'on devoit plutôt tâcher de réunir les forces maritimes avec celles de terre, & faire coopérer les premières avec les dernières. Dans ce dessein ils conseilloient de faire embarquer les troupes, & d'entrer dans la Delaware, ou dans la baie de Chesapeak, parce qu'alors on pourroit aisément les faire débarquer sur la rive opposée, sans courir aucun risque. 1777.

Ce passage par mer étoit, à la vérité, un peu long ; mais c'étoit le plus sûr. D'ailleurs il offroit beaucoup d'avantages : premièrement il étoit facile

1777. d'approcher de Philadelphie, & de s'en rendre maître : outre cela les trois provinces florissantes de Pensylvanie, de Virginie & de Maryland, seroient continuellement exposées, à cause des belles baies & des grandes rivières dont elles sont entrecoupées, à la force combinée de l'armée & de la flotte. Dans cette irrésolution du conseil, il semble qu'on donna ordre au Chevalier Howe de tenter d'engager le Général Washington à une bataille, & de pénétrer par les Jerseys jusqu'à Philadelphie; mais, cependant, on lui permettoit de prendre l'autre parti, si le premier se trouvoit impraticable; &, comme on le verra dans la suite, ce Général adopta la dernière mesure.

Tel étoit le plan de la campagne pour l'armée du Midi, tandis qu'une autre armée formidable devoit attaquer la Nouvelle Angleterre & la Nouvelle York du côté du Canada; & l'on a vu que le succès qu'elle avoit eu, la campagne précédente, sur les lacs, laissoit ces provinces tout ouvertes. La conduite de cette expédition avoit été confiée au Général Burgoyne, qui, à ce que l'on dit, étoit l'auteur du plan. Cette armée devoit aussi être secondée par d'autres détachemens dans le haut Canada, qui devoient passer par Oswego, & se rendre à la rivière Mohawk. Les Ministres avoient conçu les plus grandes espérances de ce plan, & ce n'étoit pas sans raison. Il est certain que si le Général Howe

n'avoit point fait embarquer ses troupes, & avoit coopéré avec le Général Burgoyne, ces deux Généraux auroient pu se rendre maîtres de la rivière du Nord, établir une communication entre les deux armées, & auroient coupé toute communication entre les Colonies méridionales & les septentrionales. 1777.

Les Ministres firent certainement une faute en permettant au Général Howe de quitter le voisinage de la rivière du Nord, dans un tems où il auroit dû faciliter les opérations du Lieutenant-Général Burgoyne; mais, comme ils avoient la plus grande opinion de l'habileté & du courage de ce Général, ils ne s'imaginoient pas qu'il auroit profité de cette permission, au risque de perdre l'armée du Canada. On lui impute d'avoir été jaloux des progrès rapides de cette petite armée; car, comme il avoit eu plusieurs occasions de détruire les forces des Américains, la première, après l'action de Long-Island, en 1776, la seconde, à la fin de la campagne, en passant la Delaware, ses ennemis, & les partisans zélés de la cause du Roi, l'accusoient, de lenteur & de négligence; tandis qu'ils vantoient l'activité de M. Burgoyne. M. Howe avoit aussi lieu de craindre que ce dernier ne fût fait Général en chef, en cas qu'il parvînt jusqu'à Albany, car Ticonderoga, & les autres forts qui forment la barrière entre le Canada & les provinces de la

1777. Nouvelle Angleterre, avoient été emportés avec tant de rapidité, que M. Burgoyne étoit alors le Général favori à la Cour de Londres, tandis qu'on ne parloit pas trop bien du Chevalier Howe. Les Ecrivains, en faveur des Ministres, l'accabloient même de sarcasmes & de réflexions malicieuses dans les papiers de nouvelles.

Les tentes & les équipages étant arrivés d'Angleterre, avec un corps de troupes d'Anspach, & un grand nombre de recrues; au commencement de Juin, le Chevalier Howe entra aussi-tôt en campagne, & marcha à travers les Jerseys, pour essayer s'il n'étoit pas possible de pénétrer par-là jusqu'à Philadelphie; mais il étoit trop tard: les Américains étoient en état de défense; l'armée de M. Washington avoit reçu des renforts considérables, & occupoit des postes presque inaccessibles; plusieurs corps de la Nouvelle Angleterre, sous le commandement des Généraux Gates, Parsons & Arnold, s'avançoient jusqu'aux rives de la rivière du Nord, & étoient toujours prêts à la passer, & à secourir leurs partisans dans les Jerseys, lorsque l'occasion le demandoit; en même tems la milice des Jerseys s'assembla avec beaucoup d'ardeur; de sorte que, quelque position que prît l'armée Anglaise, elle étoit veillée, & aussi-tôt entourée d'ennemis.

On dit que M. Howe fit tout ce qu'il put pour engager M. Washington à quitter son poste avan-

rageux : il pouſſa des détachemens, & fit des mouvemens comme s'il avoit eu deſſein de paſſer la Delaware, & de l'attaquer par derrière ; mais le Général Américain, qui n'avoit aucune envie de riſquer une bataille, ne ſe laiſſa point prendre à ces amorces. Le Général Anglais fit alors avancer toute ſon armée en face de celle de l'ennemi, & reſta quatre jours dans cette poſition pour examiner la ſituation des poſtes, eſpérant que les deux armées, étant ſi près l'une de l'autre, le haſard, l'impatience, ou quelque faute, pourroit occaſionner une action générale ; mais tout cela n'eut aucun effet. Le Général Washington connoiſſoit trop bien les avantages de ſa ſituation pour la quitter, & avoit trop de prudence pour confier le ſort de l'Amérique à l'évènement incertain d'une bataille. Le Chevalier Howe voyant qu'il étoit impoſſible de l'engager à quitter ſon camp, & qu'il étoit très-dangereux de l'attaquer dans ſes retranchemens, réſolut enfin de faire embarquer ſes troupes, & de prendre la route de la Cheſapeak. Il voulut, cependant, faire une nouvelle tentative pour attirer le Général Américain. Si elle réuſſiſſoit, elle lui épargnoit la peine & l'embarras d'un long voyage par mer, ſi, au contraire, elle ne réuſſiſſoit pas, elle ne retardoit en rien l'embarquement. Dans ce deſſein il fit une retraite précipitée avec toute ſon armée vers Amboy, comme 1777.

1777. s'il avoit eu quelques appréhensions des ennemis. Cette démarche eut l'effet qu'il en attendoit. Il fut aussi-tôt poursuivi par de gros détachemens de troupes réglées, & de la milice des Jerseys, sous le commandement des Généraux Maxwel, Sterling & Convay. Quelques petits avantages gagnés par les Américains, redoublèrent leur ardeur pour la poursuite; & le Chevalier Howe, pour leur faire croire que la fuite étoit réelle, fit jeter le pont qu'il avoit fait construire pour le passage de la Delaware, sur le canal qui sépare *Staten-Island* du continent. Le bagage & les autres équipages de l'armée furent transportés dans cette isle; & il y fit même passer plusieurs corps de troupes, tenant en même tems tout prêt pour le passage de la grande armée. On voit que, si le premier dessein de M. Howe ne réussissoit pas, ces mesures ne retardoient en rien le second, dont les Américains n'avoient aucune idée. Tout concouroit à faire croire aux Américains que les Anglais étoient convaincus de leur supériorité, & que leur retraite étoit occasionnée par la crainte. Le Général Washington lui-même, malgré toute sa précaution & sa pénétration, y fut trompé, & quittant ses postes dans les montagnes, s'avança jusqu'à *Quibble-Town*, pour être plus à portée d'assister ses partis avancés.

Le Général Anglais ne perdit point de tems, & s'efforça sur-le-champ de profiter des circonstances.

Il fit donc retourner son armée par différentes 1777.
routes, & avec beaucoup de diligence. Il avoit trois objets en vue : le premier étoit de surprendre quelques partis avancés; le second, d'obliger M. Washington à recevoir bataille, s'il pouvoit le joindre à *Quibble-Town;* & le troisième, de prendre l'ennemi à revers, de se saisir de quelques passages dans les montagnes, ce qui l'auroit forcé à abandonner ces postes inaccessibles, qui lui avoient jusqu'ici été si utiles. Mylord Cornwallis étoit chargé de l'exécution de ce dernier dessein. Après avoir dispersé quelques piquets, il joignit enfin Mylord Sterling, qui, avec un détachement de trois milles hommes, bien posté & couvert d'artillerie, sembloit déterminé à lui disputer le passage. Les Anglais & les Hessois attaquèrent avec furie : les Américains se défendirent d'abord avec courage, mais furent ensuite repoussés avec perte, & obligés d'abandonner trois pièces de campagne, & de se retirer dans les bois.

Le Général Washington, s'appercevant de son erreur, la répara avec beaucoup de diligence, &, quittant aussi-tôt les plaines, regagna son premier camp dans les montagnes. Prévoyant en même tems le dessein de Mylord Cornwallis, il s'assura de tous les passages; car, si les Anglais en avoient pris possession, sa situation auroit été des plus critiques, & il auroit été obligé de changer de position.

1777. Le Chevalier, voyant que le Général Américain étoit trop prudent pour vouloir risquer une bataille, trouvant d'ailleurs qu'il étoit dangereux, & qu'il y auroit eu même de la folie à passer la Delaware, & à pénétrer à travers un pays ennemi, en laissant des forces si considérables derrière lui, retourna vers Amboy, & fit passer son armée sur *Staten-Island*, d'où elle devoit s'embarquer pour la Chesapeak.

Quand les Anglais furent embarqués, tout le continent de l'Amérique fut dans l'alarme, parce qu'on ne savoit sur quelle place ils avoient dessein de tomber. On craignoit pour Boston, la rivière du Nord, ou la Delaware, la baie de Chesapeak, & même pour Charles-Town. Le Général Washington, suivant les avis qu'il recevoit de différens quartiers, donnoit des ordres de fortifier telle ou telle place, selon qu'il la croyoit menacée. Il est certain que le Chevalier avoit un avantage sur le Général Américain, en procédant ainsi par mer; car ce dernier ne pouvoit savoir sur-le-champ où la tempête devoit fondre. Il étoit donc obligé de garder sa position, & l'armée royale devoit faire quelque progrès avant qu'il fût en état de lui résister. D'ailleurs il n'étoit pas probable qu'en pareil cas, il fût en état de choisir ses postes, comme il avoit fait jusqu'alors, & d'éviter une action générale.

Pendant ce voyage des Royalistes, les Américains vengèrent la surprise du Général Lee, par une aventure à-peu-près semblable, & des plus hardies. Le Colonel Barton, avec plusieurs Officiers & volontaires, passèrent pendant la nuit à *Rhode-Island*; &, malgré la longueur du passage par eau, évitèrent les vaisseaux de guerre Anglais, dont cette isle étoit entourée, & conduisirent leur entreprise avec tant de silence, de hardiesse & d'habileté, qu'ils surprirent le Général Prescot dans son quartier, & l'emmenèrent, lui & son Aide-de-Camp, prisonniers. 1777.

Cette surprise causa beaucoup de joie aux Américains, & ne donna pas peu de chagrin à leurs ennemis. Le Général Prescot avoit d'autant plus sujet d'être mortifié de son malheur, que, peu auparavant, il avoit offert une récompense à ceux qui prendroient M. Arnold, comme si cet Officier avoit été un malfaiteur : insulte que le Général Américain avoit ressentie, en offrant un moindre prix pour la personne de M. Prescot.

Le Congrès, quelque tems avant ces divers évènemens, avoit jugé à propos d'augmenter l'intérêt de la somme, qu'il avoit résolu d'emprunter au nom des Etats-Unis, de quatre à six pour cent. Les Membres de cette Assemblée votèrent aussi un monument en honneur du Général Warren, qui avoit été tué dans l'affaire de *Bunker's-Hill*, & un

1777. autre, à la Virginie, en honneur du Brigadier-Général Mercer, qui avoit péri dans l'action de *Prince-Town*, comme des marques de la reconnoissance publique, & un encouragement aux défenseurs de la Patrie.

Ils ordonnèrent aussi que le fils aîné du premier, & le plus jeune du dernier, fussent élevés aux dépens des Etats-Unis. Comme M. Mercer avoit beaucoup de biens en terres, on peut voir leurs raisons pour choisir le plus jeune de ses enfans.

Malgré les préparatifs que le Chevalier Howe avoit déjà faits pour l'embarquement, & l'assistance des équipages de trois cens vaisseaux, l'armée & la flotte ne furent capables de quitter *Sandy-Hook* que le 23 Juillet. Pour mieux tromper les ennemis, le Général Anglais ordonna à quelques transports, & à un vaisseau de guerre, qu'il avoit fait réduire en batterie flottante, d'entrer dans la rivière du Nord pendant que les troupes s'embarquoient. Cette feinte engagea M. Washington à détacher un corps considérable de son armée, qui passa cette rivière.

Les forces des Anglais étoient beaucoup diminuées par les détachemens qu'ils étoient obligés de laisser derrière eux dans les forts & dans les garnisons. Le Général Clinton, qui commandoit à *New-York*, avoit même représenté au Chevalier, que, s'il ne lui envoyoit pas plus de troupes, il ne pouvoit répondre

répondre d'aucun poste : ce qui engagea ce dernier 1777.
à faire débarquer plusieurs régimens, qu'il avoit dessein de prendre avec lui.

Tandis que ces choses se passoient au Midi, & que le Général Washington & le Congrès étoient assez occupés à veiller les mouvemens de cette flotte formidable, les progrès rapides du Lieutenant-Général Burgoyne du côté du Canada, & la conduite singulière de leurs Commandans, qui abandonnèrent la forteresse de Ticonderoga sans la défendre, causèrent les plus vives alarmes aux Républicains. Leurs Conseils étoient divisés, & leurs affaires paroissoient désespérées. Les Membres du Congrès, que les plus grands malheurs n'avoient point été capables d'abatre, montrèrent dans cette extrémité une fermeté incroyable. Ils donnèrent sur-le-champ ordre aux Commandans de se rendre au quartier du Général en chef, où ils furent examinés par un Conseil de guerre. D'autres Officiers furent envoyés en leurs places, & M. Washington eut la liberté de faire passer autant de milice qu'il jugeroit à propos dans les Colonies septentrionales, pour arrêter les progrès de l'ennemi.

Le passage de la flotte à la baie de Chesapeak ne fut pas des plus favorables ; car elle n'y arriva que vers la fin d'Août, plus d'un mois après qu'elle eut quitté *Sandy-Hook*. On peut juger de la confusion & de l'embarras qu'il y avoit à bord, durant

1777. ce tems-là, les vaisseaux étant remplis de soldats & de chevaux; & la chaleur étant d'ailleurs si grande qu'il y avoit tout à craindre pour la santé des troupes.

Ils arrivèrent, cependant, dans la rivière d'Elk, le 25 Août, en meilleur état qu'on auroit pu l'imaginer. Il est vrai que le Général avoit embarqué abondance de provisions qui furent d'un grand service dans ce long voyage, où ils eurent à lutter contre les vents & les flots. L'armée ayant débarqué sans opposition, s'avança vers la source de la rivière.

Pendant ce tems-là, M. Washington avoit quitté les Jerseys, & étoit retourné à Philadelphie pour protéger cette Capitale. Aussi-tôt qu'il fut informé de la descente des ennemis, il marcha vers la rivière Brandywine, qui se décharge dans la Delaware. Les deux armées étoient à-peu-près égales en nombre.

Le Chevalier Howe, à son arrivée, pour concilier les esprits des habitans de la Pensylvanie, des comtés de Delaware & de Maryland, & pour empêcher que le pays ne fût abandonné, fit publier une déclaration, par laquelle il promettoit que ses troupes se comporteroient avec la plus grande régularité, & observeroient la discipline la plus exacte; que les Sujets paisibles & bien affectionnés de Sa Majesté Britannique recevroient toute la protection

qu'ils avoient droit d'attendre, & que même ceux 1777.
qui n'avoient tenu que des emplois subalternes dans le service du Congrès, pouvoient prétendre à cette protection, pourvu qu'ils retournassent tranquillement chez eux, & se comportassent bien à l'avenir. Il offrit aussi un pardon général à tous les Officiers & à tous les soldats actuellement en armes, pourvu qu'ils se rendissent à l'armée royale.

Le 3 Septembre, tout étant prêt pour la marche, le Chevalier quitta la rivière Elk, & s'avança vers Philadelphie. Pendant ce tems-là, les Américains, ayant aussi laissé la Brandywine, avoient pris poste à une crique appellée *Red-Clay*, d'où ils avoient poussé des détachemens, pour garder les passages dans des bois, & interrompre la marche des Anglois par de fréquentes escarmouches. Comme le pays étoit couvert de bois, le Général Howe s'avança lentement, & avec beaucoup de précaution. Il épargnoit ses soldats autant qu'il lui étoit possible, parce que ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté qu'il pouvoit avoir des recrues ; au lieu que les Américains étoient chez eux, & que ces petits combats ne faisoient qu'aguerrir ceux qui échappoient. Il y eut quelques escarmouches, dans lesquelles il semble que ces derniers ne tirèrent pas tout l'avantage qu'ils auroient pu faire de la situation du pays. Enfin, après plusieurs mouvemens des deux côtés, le Général Washington se retira

1777. au-delà de la Brandywine, où il prit possession des hauteurs, & couvrit les gués, paroissant avoir dessein de disputer le passage de cette rivière.

(Le 11 Septembre.) Dans cette situation, l'armée Anglaise marcha à la pointe du jour, vers l'ennemi, en deux colonnes. La droite, sous le commandement du Général Knyphausen, s'approcha immédiatement du gué de Chad, qui étoit situé au centre des lignes des Américains, où ils attendoient la principale attaque, leur droite & leur gauche couvrant d'autres gués moins praticables des deux côtés. Vers les dix heures, une furieuse canonnade commença de part & d'autre, qui continua pendant tout le jour. M. knyphausen faisoit des mouvemens comme s'il avoit eu dessein de forcer le gué; mais il n'avait d'autre intention que d'amuser l'ennemi. Les Américains, au contraire, trompés par ses manœuvres, firent de leur côté tout ce qu'ils crurent nécessaire pour frustrer son dessein, & empêcher son passage. Ils transportèrent plusieurs détachemens de l'autre côté de la rivière, qui, après différentes escarmouches, tantôt avançant, & tantôt se retirant, furent enfin obligés de la repasser, & de joindre le gros de l'armée. Ainsi l'apparence & le bruit d'une bataille continua jusqu'au soir, & sembloit annoncer une action générale.

Tandis que leur attention étoit occupée dans le

voisinage du gué de Chad, & qu'ils s'imaginoient 1777.
avoir toute l'armée Royale de front, Mylord Cornwallis, à la tête de la seconde colonne, fit un long circuit à gauche, pour gagner les fourches de la Brandywine, où la division de la rivière en rendoit le passage plus praticable. Par cette manœuvre il passa les deux branches de cette rivière, sans opposition, aux gués de Trimble & de Jeffery, à environ deux heures après midi; & tourna ensuite vers *Dilworth*, dans le dessein de tomber sur la droite des Américains.

Le Général Washington, ayant reçu avis de ce mouvement, avoit fait tous ses efforts pour en empêcher les effets. Il avoit détaché le Général Sullivan à la tête de toutes les troupes dont il pouvoit se passer, pour s'opposer à Mylord Cornwallis. Sullivan s'acquitta fort bien de sa commission, & se posta avantageusement sur les hauteurs, qui sont au-dessus de l'église de Birminghan; sa gauche s'étendant vers la Brandywine, & étant couverte en flanc par des bois épais.

Cette disposition obligea Mylord Cornwallis de former une ligne de bataille, de sorte qu'il étoit quatre heures avant que l'action commençât. Malgré la situation avantageuse des Américains, & un feu bien soutenu d'artillerie & de mousqueterie, ils ne purent résister à l'impétuosité des Anglais & des Hessois, qui combattoient comme

1777. à l'envi les uns des autres, & avoient peur de se voir surpasser par leurs compagnons. L'infanterie légère, les chasseurs, les grenadiers, & les gardes fondant sur les Républicains avec furie, les repoussèrent, malgré la valeur avec laquelle ils se défendoient, & les poussèrent dans le bois qu'ils avoient derrière eux. Une partie de l'aîle droite, qui n'avoit point été rompue, prit cependant une forte position, & soutint encore pendant quelque tems les efforts de toute l'armée ennemie; mais ces braves soldats furent enfin obligés de céder au nombre. Les Anglais continuèrent la poursuite, & s'enfoncèrent plus avant dans les bois; mais ils furent bientôt arrêtés par un corps d'Américains qui n'avoient point encore été engagés, & qui étoient avantageusement postés.

Il y eut alors un combat des plus furieux, & ce poste fut si bien défendu qu'il ne put être forcé avant la nuit. Les ténèbres, l'ignorance du terrein, & l'incertitude de la situation du Général Knyphausen, joint à l'extrême fatigue d'une longue marche, & d'une action des plus vives, empêcha les Anglais de poursuivre leurs avantages pour le présent.

M. Knyphausen, après avoir amusé les ennemis toute la journée, par la crainte d'une attaque qu'il n'avoit point dessein de faire, passa enfin la rivière sur le soir, quand il s'apperçut que les

Américains étoient attaqués à droite. Il emporta les retranchemens, & prit la batterie qui couvroit le gué de Chad. 1777.

Dans ce tems-là, quelques Royalistes, qui s'étoient engagés trop avant dans les bois, s'étant présentés, jetèrent les Républicains dans une telle consternation, qu'ils prirent aussi-tôt la fuite, s'imaginant être entourés d'ennemis. La nuit empêcha le Général Knyphausen de continuer la poursuite, & fut des plus favorables aux Américains; car il est probable que, si le jour avoit continué quelque tems, ils auroient été entièrement défaits. Les régimens de Virginie, & tout le corps d'artillerie combattirent avec courage, & montrèrent dans le danger, un degré de valeur, de fermeté, & de résolution, qui auroit fait honneur à des vétérans. D'autres corps se comportèrent fort mal. Ils eurent dans cette bataille trois cens hommes de tués, six cens de blessés, & quatre cens de faits prisonniers. Ils perdirent aussi dix pièces de campagne de bronze. La perte de l'armée Royale ne fut pas si grande; elle n'eut qu'environ cent hommes de tués, & quatre cens de blessés.

M. Washington se retira d'abord à Chester, & le lendemain à Philadelphie. L'armée victorieuse resta cette nuit-là dans le champ de bataille.

La guerre d'Amérique étoit alors devenue si intéressante dans toute l'Europe, qu'elle avoit attiré

1777. un grand nombre d'étrangers de différens côtés, qui avoient passé dans le nouveau-monde, ou pour chercher de la gloire, ou pour acquérir de l'expérience dans l'art militaire.

Entr'autres, le Marquis de la Fayette, jeune Français de la première Noblesse, & d'une fortune considérable, avoit acheté & équipé une frégate, l'avoit ensuite chargée de provisions de guerre, & étoit venu lui-même, avec plusieurs de ses amis, au service des Américains. Ce jeune Seigneur servoit alors dans cette armée, & reçut un coup de feu à la jambe dans cette action. Le Baron Saint-Ovary, autre volontaire Français, fut peu de tems après fait prisonnier, & le Général de Coudray eut le malheur d'être noyé dans la rivière Schuylkill, en la passant à la hâte, pour être présent à l'action. M. la Roche de Fermoy étoit un des Membres du Conseil de guerre, qui avoit signé la résolution d'abandonner Ticonderoga. Le fameux Polaski, noble Polonais, commandoit un détachement de chevaux légers dans l'armée américaine; & le Comte Grabouskie, autre Polonais, étoit dans le service d'Angleterre, & fut tué à-peu-près dans le même tems, sur la rivière du Nord, en donnant des preuves de son intrépidité & de sa valeur.

Malgré la victoire de l'armée anglaise, & la fuite précipitée des Républicains, le Chevalier Howe s'avança avec beaucoup de précaution. Le

Général Washigton faisoit, de son côté, les plus grands efforts pour réparer sa défaite. Les Royalistes étoient postés dans le voisinage de Concord & d'*Ashe-Town*, & un détachement s'étant rendu maître de Wilmington, ils y établirent leurs hôpitaux. 1777.

Comme M. Howe faisoit un mouvement vers Goshen, il reçut avis que l'armée américaine avoit quitté Philadelphie, & étoit avancée sur la route de Lancaster. Là-dessus, il prit toutes les mesures nécessaires pour les engager à une bataille; & on assure qu'il auroit été impossible à M. Washington de l'éviter, sans une pluie qui survint, & qui dura vingt-quatre heures sans interruption. Il se fit ensuite pendant plusieurs jours des mouvemens de part & d'autre, le Général Américain tâchant d'éviter un engagement, & le Général Anglais faisant ses efforts pour le forcer à une bataille. Sur ces entrefaites, ce dernier fut informé que le Général Wayne, à la tête de quinze cens hommes, étoit posté dans les bois à quelque distance de l'aile gauche de son armée, pour exécuter, sans doute, quelque projet. Il détacha aussi-tôt le Général Major Grey avec deux régimens & de l'Infanterie légère, afin de le surprendre pendant la nuit.

M. Grey prit les plus grandes précautions pour empêcher qu'il n'y eût un coup de fusil de tiré, & ordonna, dit-on, aux soldats d'ôter les pierres

1777. de leurs fusils, ne voulant se servir que de la baïonnette. Il surprit les piquets & les postes avancés sans bruit à environ une heure du matin ; & les troupes étant ensuite guidées par les feux des ennemis, entrèrent dans le camp, & firent un carnage horrible, massacrant tout ce qu'elles trouvèrent devant elles. Il y eut plus de trois cens hommes de tués & de blessés, & un grand nombre de faits prisonniers. L'obscurité de la nuit sauva le reste ; mais ils perdirent leurs armes & leur bagage. Comme ils ne firent presque point de résistance, puisqu'ils étoient couchés au moment de l'attaque, la perte des Anglais ne mérite pas d'être citée. Ils n'eurent qu'un Capitaine & trois soldats de tués, & environ autant de blessés.

Le Chevalier voyant qu'il ne pouvoit engager M. Washington à accepter le combat, prit les mesures nécessaires pour faire passer la rivière Schuylkill à son armée, & s'avança, le 26 Septembre, à *German-Town*. Mylord Cornwallis prit le lendemain possession de Philadelphie. C'est ainsi que cette grande ville, la capitale d'une Colonie brillante, & le siège de ce Congrès général qui donnoit des loix à toute l'Amérique Septentrionale, fut prise sans opposition. Le Congrès, à l'approche de Mylord Cornwallis, se retira à Trenton, & ensuite à la ville d'York, où il reprit ses séances.

Aussi-tôt que l'Amiral Howe, frère du Chevalier, fut informé du succès de l'armée anglaise, il prit des mesures pour conduire la flotte dans la Delaware, non-seulement afin d'être en état de coopérer avec les forces de terre, mais aussi afin de fournir à l'armée les provisions, & les autres choses dont elle avoit besoin. Le voyage fut ennuyeux & dangereux, & il falloit avoir beaucoup d'habileté pour conduire un si grand nombre de vaisseaux, sans qu'il y en eût de perdu. Comme le passage jusqu'à Philadelphie n'étoit pas encore libre, la flotte mouilla sur la rive occidentale, entre *Reedy-Island* & *New-Castle*. 1777.

Quand les Anglais eurent pris possession de Philadelphie, leur premier soin fut d'élever des batteries pour commander la rivière, afin de couper toute correspondance entre les vaisseaux américains & leur armée, & de garantir la ville d'une attaque par eau. On ne fut pas long-tems à s'appercevoir de la nécessité de ce travail; car le lendemain de l'arrivée des troupes Anglaises, une frégate américaine de trente-deux canons, appelée la Delaware, mouilla à environ cinq cens pas des batteries qu'on élevoit, &, avec l'assistance d'une autre frégate & de plusieurs autres vaisseaux de moindre force, fit un feu terrible sur la ville. Il semble néanmoins que le Capitaine se conduisit fort imprudemment; car, à la mer baissante, la

1777. Delaware échoua, & on ne put plus la relever. Là-dessus les grenadiers des ennemis amenèrent leurs pièces de campagne, & dirigèrent leur feu avec tant d'effet, qu'ils obligèrent la Delaware à mettre pavillon bas; & elle fut prise par un détachement de ce corps. Les autres vaisseaux furent obligés de se retirer avec la perte d'un polacre, qui fut mis à la côte.

Les Américains avoient construit un grand nombre de machines pour rendre le passage impraticable de la rivière Delaware à Philadelphie. Dans ce dessein ils avoient élevé des ouvrages & des batteries sur une petite isle plate, ou plutôt sur un banc de sable & de fange, qui s'étoit formé dans la Delaware où elle se joint à la Schuylkill, & qu'on appelloit *Mud-Island.* Sur la rive opposée, du côté de la Nouvelle Jersey, à un endroit appellé *Red-Bank*, ils avoient aussi construit un fort & une redoute bien couverte d'artillerie. Dans le canal navigable & profond entre ces batteries, ils avoient coulé plusieurs rangées de grandes machines qu'ils appelloient, à cause de leur ressemblance, chevaux-de-frise. C'étoient de grosses poutres liées ensemble, qui pointoient dans des directions différentes, & dont les extrémités étoient garnies de fer. Ces poutres étoient si pesantes & si fortes, & elles étoient coulées dans des endroits si profonds, qu'il étoit de la dernière difficulté de les

lever ; & qu'elles étoient des plus dangereuses aux vaisseaux. D'ailleurs on ne pouvoit ni essayer de les lever, ni de s'ouvrir un passage, avant d'être maître des deux rives. A trois milles plus bas, ils avoient coulé d'autres machines de cette espèce, & étoient occupés à la construction d'ouvrages considérables pour les protéger. Ces ouvrages, quoiqu'encore imparfaits, étoient cependant pourvus d'artillerie, & commandoient la rivière du côté des Jerseys à un endroit appellé *Billing's-Point*. Ils étoient aussi soutenus de plusieurs galères, de deux batteries flottantes, d'un grand nombre de bateaux, & de quelques brûlots. En un mot, il paraissoit impossible de pouvoir remonter la Delaware, surtout lorsqu'on considère combien il est difficile à une flotte de naviguer dans les bornes étroites d'une rivière. 1777.

M. Hammond, Capitaine du *Roebuck*, qui étoit arrivé dans la Delaware avec quelques autres vaisseaux de guerre avant Mylord Howe, représenta au Général, qu'il étoit à propos de déloger les ennemis de *Billing's-Point*. Là-dessus, celui-ci détacha deux régimens sous le commandement du Colonel Stirling pour ce service. Ce détachement ayant passé la rivière le 1er Octobre à *Chester* sous la protection des vaisseaux, s'approcha des Américains ; mais ceux-ci, soit que la place ne fût pas

1777. tenable, ou que leurs forces ne fussent pas assez considérables pour la défendre, ne furent pas plutôt informés de l'approche des ennemis, qu'ils enclouèrent leurs canons, mirent le feu aux casernes, & abandonnèrent la place avec précipitation. Ce succès, & l'ardeur des officiers & des matelots, rendirent le Capitaine Hammond capable de remplir son objet. Malgré l'opposition des galères & des batteries flottantes, il leva avec beaucoup de difficulté plusieurs chevaux de-frise, & ouvrit un passage, étroit à la vérité, & dangereux pour des vaisseaux, à travers cette première barrière. Il paroît que les troupes des Etats-Unis, après s'être donné beaucoup de peine pour construire des ouvrages & faire des retranchemens, après avoir choisi dans toutes les occasions les postes les plus avantageux, ne les défendoient pas avec autant de courage qu'elles avoient montré de jugement dans leur choix, & d'industrie dans leurs travaux. Sans cela la prise de Philadelphie auroit coûté bien cher aux Anglais.

Le Chevalier envoya un autre régiment, à *Chester*, à la rencontre du premier détachement, qui devoit le joindre sur la route, afin qu'ils escortassent ensemble un grand convoi de provisions pour le camp. La grande armée étoit toujours à *German-Town*, village fort long, à environ quatre lieues de Philadelphie, & qui, s'étendant des deux côtés de la

grande route vers le Nord, forme une rue de deux 1777.
milles de longueur. La ligne du camp traversoit *German-Town* à angles droits environ au centre, l'aîle gauche s'étendant depuis la partie occidentale du village jusqu'à la rivière Schuylkill. Le front de cette aîle étoit couvert par les chasseurs Allemands, & celui de l'aîle droite par un bataillon d'Infanterie légère, & les chasseurs de la Reine; un régiment Anglais & un autre bataillon d'Infanterie légère couvroient l'entrée du village; Mylord Cornwallis étoit à Philadelphie avec quatre bataillons de grenadiers; & nous avons déjà dit qu'il y avoit trois régimens à *Chester*.

Les Américains étoient campés à la crique de Skippach, à environ cinq lieues de *German-Town*, où ils avoient reçu des renforts. Informés de l'affoiblissement de l'armée Royale par les détachemens qui étoient à *Chester* & à Philadelphie, ils formèrent un dessein auquel les Anglais ne s'attendoient nullement, & qui parut s'écarter de la précaution ordinaire du Général Washington. Au lieu d'éviter, suivant leur coutume, tout ce qui pouvoit conduire à une action, ils quittèrent leur poste avantageux, à six heures du soir, & marchèrent toute la nuit pour surprendre & attaquer les Royalistes dans leur camp à *German-Town*. Le 4 Octobre à trois heures du matin, ils furent découverts par les patrouilles des ennemis,

1777. & l'on battit aussi-tôt la générale. Les Républicains commencèrent à attaquer les troupes qui couvroient l'entrée de *German-Town*, & les repoussèrent avec perte dans le village. Il eurent pendant quelque tems l'avantage, & l'armée Anglaise fut à deux doigts de sa perte. Le Général Howe avoit même donné ordre de tout preparer pour l'évacuation de Philadephie. S'ils avoient pris possession de cette place, ils auroient effectivement séparé la droite de l'armée Royale d'avec la gauche, & auroient été en état de faire beaucoup de mal aux Anglais. Dans cette extrémité le Lieutenant-Colonel Musgrave se jeta, avec six compagnies, dans une grande maison de pierres en face des Américains, & la défendit avec beaucoup de courage, quoiqu'il fût attaqué par toute une brigade, & que ces derniers eussent ensuite amené du canon. Cette mesure arrêta les progrès des Républicains, & donna le tems aux Royalistes de se reconnoître. Le Général Major Grey, & le Brigadier-Général Agnew, vinrent bientôt au secours de M. Musgrave avec sept à huit bataillons de l'aîle gauche; & le combat fut alors fort vif, jusqu'à ce que les Américains, se trouvant attaqués par deux autres régimens de l'aîle droite, furent obligés de céder au nombre, & de quitter le village. Pendant ce tems-là, l'aîle gauche des Républicains étoit vivement engagée avec l'aîle droite des Royalistes; mais lorsque le Général Grey

Grey eut passé le village, & amené l'aîle gauche, 1777.
les premiers se retirèrent en bon ordre, emportant avec eux toutes leurs pièces de campagne. Mylord Cornwallis arriva de Philadelphie avec un escadron de chevaux légers, vers la fin de l'action, & trois bataillons de grenadiers de la même place arrivèrent trop tard.

Il paroît qu'il y avoit un grand brouillard ce jour-là; & les Américains attribuent leur manque de succès à cet évènement. Ils disent que cette circonstance les empêcha d'observer la situation des Anglais, & que plusieurs de leurs régimens tirèrent les uns sur les autres, prenant leurs amis pour leurs ennemis; mais ces derniers pourroient avoir le même prétexte, car le brouillard étoit également commun aux deux armées.

La perte du Général Howe fut de cinq cens trente-cinq hommes, tant tués que blessés. Entre les premiers étoient le Brigadier-Général Agnew & le Colonel Bird. Le nombre d'Officiers blessés étoit considérable. Le Général Washington eut deux cens hommes de tués, quatre cens de blessés, & environ trois cens de faits prisonniers. Entre les premiers étoient le Général Nash & plusieurs autres Officiers. Il y eut cinquante-quatre Officiers de faits prisonniers. Les Colons agirent dans cette occasion sur l'offensive; & quoiqu'ils fussent repoussés avec perte, ils firent voir qu'ils n'étoient

1777. point des ennemis à mépriser qu'ils étoient capables de charger avec résolution, & de faire une retraite en bon ordre. Les Anglais commencèrent alors à perdre l'espérance qu'ils avoient conçue, de pouvoir les battre aisément en pleine campagne, & de terminer la guerre en si peu de tems.

La prise de Philadelphie n'étoit point accompagnée des avantages que les Royalistes avoient attendus de cette conquête. L'armée Américaine étoit toujours en campagne; & à moins que le passage de la Delaware ne fût libre, il étoit évident qu'ils ne pouvoient pas passer l'hiver dans cette ville. Comme le fruit de la campagne dépendoit de cette possibilité, quinze jours après la bataille, les Anglais quittèrent *German-Town*, & se rendirent à Philadelphie, cette situation étant plus propre à la réduction de *Mud-Island*, & pour coopérer avec la flotte à ouvrir le passage de la rivière. Les Américains, après l'affaire de *German-Town*, étoient retournés à leur ancien camp, à la crique de Skippach.

Les deux frères ayant pris ensemble des mesures pour se rendre maîtres de la rivière, le Général fit élever des batteries sur la rive Occidentale, ou du côté de la Pensylvanie, pour aider les vaisseaux à déloger les Colons de *Mud-Island*, dont la réduction parut alors plus difficile qu'il ne se l'étoit imaginé d'abord, parce qu'on ne pouvoit

pas l'approcher. Il ordonna aussi à un corps considérable d'Hessois de traverser la rivière au passage de *Cooper*, vis-à-vis la ville, de marcher le long de la Delaware, & de forcer la redoute de *Red-Bank*, tandis que de l'autre côté les vaisseaux & les batteries attaqueroient *Mud-Island* & les forces maritimes des ennemis. Les Hessois étoient commandés par le Colonel Donop, brave officier, qui avoit acquis de la réputation dans cette guerre, & consistoient, outre l'infanterie légère & les chasseurs, en trois bataillons de grenadiers & le régiment de Mirbach. Les forces des Républicains étoient de huit cens hommes. 1777.

C'étoit le Colonel Green qui commandoit à *Red-Bank*. Il avoit à ses ordres le Chevalier Duplessis-Mauduit, qui agissoit comme Ingénieur & Officier d'artillerie. C'étoit lui qui avoit fait réduire les fortifications trop étendues de *Red-Bank*, en faisant une coupure de l'Ouest à l'Est : ce qui les avoit transformées en une espèce de grosse redoute à-peu-près pentagone. Un bon rempart en terre, fraisé à hauteur du cordon, un fossé, un abatis en avant du fossé faisoient toute la force de *Red-Bank*.

Le 22 Octobre, M. Donop attaqua les retranchemens des Républicains avec impétuosité, & après une action des plus vives emporta un ouvrage avancé; mais il trouva ces derniers mieux couverts dans le corps de la redoute, & leur défense plus

1777. vigoureuse, qu'il ne s'étoit imaginé. Ils se conduisirent ici avec beaucoup de bravoure. Les Hessois s'avançèrent, néanmoins, en dedans de l'ancien retranchement, laissant la rivière sur la droite. Ils étoient déjà parvenus à l'abatis, & s'efforçoient d'en arracher les branches lorsqu'ils furent accablés d'une grêle de coups de fusils qui les prenoit de front & en flanc; car une partie de la courtine de l'ancien retranchement formoit un saillant à l'endroit de la coupure. M. Mauduit, qui donna ici des preuves de ses talens, ainsi que de son courage, en avoit fait une espèce de caponière, & il y avoit jetté du monde qui prenoit en flanc la gauche des Hessois. On voyoit à chaque instant les Officiers rallier leurs soldats, remarcher à l'abatis, & tomber au milieu des branches qu'ils s'efforçoient de couper. Le Conel fut mortellement blessé, & plusieurs de ses Officiers eurent le même sort; enfin, après une action désespérée, les Hessois furent repoussés avec grande perte. Cette attaque ne leur coûta pas moins de quatre cens hommes. Le brave Donop fut trouvé, après l'action, dans le fossé, au milieu des morts & des mourans, par le Chevalier Mauduit, qui étoit sorti avec un détachement pour faire raccommoder l'abatis. Une voix s'éleva du milieu de ces monceaux de cadavres, & dit en anglais : *Qui que vous soyez, tirez-moi d'ici.* C'étoit celle du Colonel. M. Mauduit le fit aussi-tôt porter dans le

fort, où il ne tarda pas à être reconnu. Il avoit la hanche fracaſſée. Ce jeune Officier ne s'occupa plus alors que des ſoins qu'on pouvoit donner au bleſſé. Celui-ci s'appercevant qu'il parloit mal anglais, lui dit : *Monſieur, vous me paroiſſez étranger, qui êtes-vous ? Officier Français*, *répartit M. Mauduit. Je ſuis content*, repliqua Donop en français, *je meurs entre les bras de l'honneur même.* Ce malheureux jeune homme mourut trois jours après, &, lorſque M. Mauduit l'avertit de ſa dernière heure, ſervice qu'il avoit exigé de lui, il s'écria : *C'eſt finir de bonne heure une belle carrière ; mais je meurs victime de mon ambition & de l'avarice de mon Souverain.* Le Colonel Donop étoit un des plus beaux hommes de l'armée. 1777.

Les vaiſſeaux de guerre & les frégates, ayant avec difficulté paſſé la première barrière, attaquèrent *Mud-Iſland* dans le tems que le Colonel Donop étoit à *Red-Bank* ; mais la fortune ne leur fut pas plus favorable qu'à lui. Les vaiſſeaux ne purent approcher aſſez près pour faire aucun effet ſur les ouvrages des ennemis, & les machines que ces derniers avoient coulées dans la rivière, en avoient même altéré le canal. Par ce moyen, l'*Auguſta* & la corvette *la Merlin* échouèrent à quelque diſtance des chevaux de friſe, & ne purent être relevés. Les Américains, s'appercevant de cette circonſtance, envoyèrent auſſi-tôt quatre brûlots, l'un

1777. après l'autre, pour mettre le feu à l'*Augusta*. Ce navire prit feu, peu de tems après, durant l'action : ce qui obligea les autres à se retirer avec la plus grande précipitation, pour éviter les effets de l'explosion. Dans cette extrémité, la *Merlin* fut aussi évacuée ; & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on sauva la plus grande partie de l'équipage de l'*Augusta* : le second Lieutenant, le Chapelain, & un bon nombre de matelots périrent dans les flammes.

Le mauvais succès de cette entreprise ne découragea pas les Généraux Anglais : ils prirent d'autres mesures, & firent tous les préparatifs nécessaires pour réussir. De leur côté, les Républicains connoissant de quel avantage il leur étoit d'empêcher la communication de la flotte & de l'armée, n'épargnèrent rien pour mettre ces forts en état de défense.

Le Chevalier Howe fit porter du canon dans une petite isle appellée *Province-Island*, où on éleva des batteries qui incommodèrent terriblement les Américains dans *Mud-Island*. Le 15 Novembre, tout étant disposé pour l'attaque, les vaisseaux de guerre l'*Isis* & le *Somerset* entrèrent dans le canal de l'Est, pour attaquer les ouvrages de front ; plusieurs frégates s'approchèrent d'un nouveau fort du côté des Jerseys, près de la crique Manto ; & deux autres bâtimens, avec des pièces de vingt-quatre, passèrent successivement le canal

étroit du côté occidental, derrière *Hog-Island* : chose qui fut de la dernière importance, parce que ces deux vaisseaux & les batteries de *Province-Island* enfiloient les principaux ouvrages de *Mud-Island*. Les fortifications n'étoient pas considérables de ce côté là, parce que les Américains ne croyoient pas qu'il fût possible à des vaisseaux de passer par ce canal étroit, d'autant plus qu'il n'y avoit presque pas d'eau; mais, par une fatalité qu'ils n'avoient point prévue, les eaux contrariées depuis long tems par les chevaux de frise, du côté oriental, s'étoient rassemblées par le canal de *Hog-Island*. C'est ce qui avoit permis aux Anglais d'y faire passer ces deux vaisseaux qui tournèrent le fort *Mifflin*, & prirent les batteries à revers. Une furieuse canonnade commença alors de part & d'autre, & dura jusqu'au soir. Enfin les Américains ne pouvant se défendre plus long tems contr'une force si redoutable, s'appercevant que les Anglais faisoient des préparatifs pour forcer les ouvrages le lendemain matin, & voyant qu'ils n'étoient plus tenables, mirent le feu à leurs provisions, & se retirèrent pendant la nuit. 1777.

Deux jours après, Mylord Cornwallis passa, avec un détachement, de *Chester* à *Billing's-Point*, où il fut joint par un corps de troupes de *New-York*. Il s'avança ensuite à *Red-Bank*, qui fut abandonné à son approche, les Républicains laiss-

1777. sant derrière eux leur artillerie, grand nombre de boulets & de provisions.

Leurs vaisseaux, étant alors sans protection des deux côtés de la rivière, devoient tôt ou tard tomber entre les mains des ennemis. Plusieurs de leurs galères, pour éviter cette disgrace, profitant de l'obscurité de la nuit, passèrent les batteries de Philadelphie, & remontèrent la rivière; mais les Anglais, s'en étant apperçus, équipèrent la frégate dont ils s'étoient emparés, & prirent les mesures nécessaires pour empêcher les autres de passer. Dans cette extrémité les Colons y mirent le feu, & en brûlèrent dix-sept. Malgré tous ces avantages, la saison étant si avancée, tout ce que le Chevalier Howe put faire, fut de trouver un passage pour de petits bateaux de transport : ce qui fut néanmoins très-utile à l'armée.

Le Général Washington, ayant été pendant ce tems-là renforcé par quatre mille hommes de l'armée du Nord, s'avança, à quatorze milles de Philadelphie, à un endroit appellé *White-Marsh*, où il campa dans une forte position, ayant à sa droite la crique de *Wassahichen*, & devant lui *Sandy-Run*. Ce mouvement semblant indiquer quelque dessein, le Général Howe s'imagina que les renforts l'engageroient, peut-être, à hasarder une bataille pour le recouvrement de Philadelphie. Comme c'étoit tout ce qu'il désiroit lui-même, il

sortit de cette ville le 4 Décembre au soir, & prit 1777.
poste à *Chestnut-Hill* le lendemain matin, en face de la droite des Américains. Voyant qu'ils ne pouvoient point être attaqués de ce côté-là, il changea sa position vers le centre & la gauche. Il y eut quelques petites escarmouches; après quoi, étant convaincu qu'il n'y avoit pas moyen de les engager à une bataille, & son armée ayant beaucoup à souffrir de la rigueur de la saison, car ses soldats n'avoient point pris de tentes avec eux, il retourna, le 8, à Philadelphie, pour y établir ses quartiers d'hiver.

M. Washington quitta alors son camp de *White-Marsh*, & prit poste à *Valley-Forge* sur la Schuylkill, à environ cinq lieues de Philadelphie. Rien ne montre plus l'influence que ce Général avoit sur ses soldats que davoir pu les engager à passer l'hiver dans des barraques, & à en supporter toutes les rigueurs en pleine campagne. Cette circonstance démontroit aussi que les Américains étoient prêts à tout souffrir, plutôt que de se soumettre à la force.

Telle fut l'issue de la campagne sur la Delaware; campagne qui devoit donner à penser aux Ministres de la Grande-Bretagne, & leur faire voir, que la conquête de l'Amérique étoit impraticable; car leurs armées avoient été victorieuses par-tout, excepté à *Red-Bank*; & cependant tout ce qu'elles avoient obtenu par tant de succès répétés, étoit la

1777. conquête de Philadelphie, tandis que les Américains restoient toujours maîtres des pays d'alentour. Ils pouvoient voir, outre cela, que, quoique ces derniers fussent toujours en état d'attaquer l'armée royale quand ils le jugeoient à propos, les Généraux Anglais n'étoient point capables de les engager à une bataille sans leur consentement. Ces réflexions donnèrent beaucoup de chagrin aux habitans de la Grande-Bretagne, & ils commencèrent alors à désespérer de conquérir les Colonies.

CHAPITRE XI.

Après avoir raconté ce qui se passoit au Midi, il faut à présent tourner les yeux vers le Nord, où le Général Burgoyne commandoit une armée d'environ dix-mille hommes bien équippés, & munis d'une artillerie formidable. Ce Général, espérant d'être joint par un grand nombre de Canadiens, avoit pris avec lui des armes, des provisions, & bien d'autres choses, pour les armer. Il avoit aussi engagé les Indiens à prendre parti contre les Colons, & n'attendoit pas peu de succès de cette mesure, connoissant la crainte qu'inspiroient ces Sauvages dans les pays civilisés. Pour justifier cette démarche, qui faisoit horreur aux personnes impartiales de la Grande-Bretagne, qui connoissent

la barbarie & l'inhumanité avec laquelle ces peuples font la guerre, il dit, qu'elle étoit absolument nécessaire, & qu'il n'y avoit point de milieu; qu'il falloit choisir l'amitié des Indiens, où s'exposer à leur inimitié, puisqu'ils étoient fortement sollicités par le Congrès de prendre parti pour les Républicains. 1777.

Le Général Burgoyne étoit secondé par d'excellens Officiers, &, entr'autres, par le Général-Major Phillips, qui avoit servi avec honneur en Allemagne, par MM. Frazer, Powel & Hamilton, le Baron Reidesel & le Brigadier-Général Specht. Ses troupes étoient bien disciplinées, & en bon état.

Le Colonel Saint-Leger, à la tête de huit cens hommes, ayant avec lui le Chevalier Johnson, né en Amérique, & qui a beaucoup de pouvoir sur les Indiens, conduisoit une autre expédition sur la rivière Mohawk. Il fut joint quelque tems après par un gros corps de Sauvages, dont les Officiers étoient Anglais & Américains; & la garde du Canada fut laissée à une force d'environ quatre mille hommes.

L'armée étant enfin arrivée à la rivière Bouquet sur la côte occidentale du lac Champlain, le Général Burgoyne assembla un Congrès des Chefs Indiens, &, suivant la coutume de ces peuples, leur donna une fête de guerre, le 21 Juin. Il leur

1777. fit ensuite un discours pour exciter leur ardeur dans la cause commune, & pour empêcher les effets de leur férocité naturelle. Il leur dit qu'il falloit épargner les vieillards, les femmes, les enfans & les prisonniers, & ne tuer que ceux qu'ils trouveroient les armes à la main; qu'il leur permettoit de balafrer ceux qu'ils avoient tués en bataille; mais qu'ils devoient regarder les blessés & même les mourans comme sacrés, & que, sous quelque prétexte que ce fût, il ne leur permettroit point de les assassiner. Il leur promit une compensation pour les prisonniers, & les avertit qu'il leur feroit rendre compte de ceux qu'ils tueroient de sang-froid. Ces instructions adoucirent en quelque sorte leur férocité, mais ne furent pas capables d'empêcher bien des cruautés.

M. Burgoyne publia peu après un manifeste pour jetter la crainte & la terreur dans l'esprit des Américains. Il représenta le nombre de Sauvages qu'il avoit à son service, & rappella aux Colons les effets terribles de la rage de ces barbares. Il déploya les forces de terre & de mer, que le Gouvernement Britanique étoit prêt à faire fondre sur l'Amérique. Il peignit avec les couleurs les plus hideuses la conduite des nouveaux Gourverneurs & du Congrès, & les accusa d'injustice, de cruauté, de persécution, & de tyrannie. Il offrit de l'encouragement & de l'emploi à ceux qui contribueroient

à sauver leur patrie de l'esclavage, & à rétablir 1777.
dans les Colonies le Gouvernement légitime. Il promit de protéger ceux qui resteroient tranquillement dans leurs habitations, & menaça de toutes les horreurs de la guerre ceux qui continueroient dans la rebellion.

L'armée s'étant arrêtée très-peu de tems à *Crown-Point* pour établir des magasins & des hôpitaux, travailla de concert avec les forces maritimes, dans le dessein d'investir Ticonderoga. Cette forteresse est située sur la côte occidentale du lac Champlain, à quelques milles de ce passage étroit, par lequel les eaux du lac George tombent dans le premier. Elle est bâtie sur un angle qui est environné d'eau & de rochers, excepté d'un côté; & de ce côté elle est couverte d'un marais fangeux, & de lignes de circonvallation, faites par les Français du tems qu'ils étoient maîtres de ce poste. Les Americains avoient ajouté d'autres ouvrages & un fort à ces lignes.

Ils avoient, outre cela, d'autres forts à la gauche, vers le lac George, & de nouveaux ouvrages à la droite de ces lignes. A l'Est du passage étroit, & vis-à-vis de Ticonderoga, ils s'étoient donné beaucoup de peine à fortifier une colline élevée, qu'ils appellèrent Mont Indépendance. Sur le sommet de ce mont ils avoient élevé des fortifications, qui renfermoient des casernes, & les avoient bien mu-

1777. nies d'artillerie. Le pied du mont qui touchoit les eaux du lac à l'Occident étoit couvert de retranchemens, & une batterie dans le milieu de la colline défendoit ces ouvrages. Avec leur industrie ordinaire, ils avoient joint ces deux forts par un pont de communication jetté sur le passage. Ce pont, comme la plupart de tous leurs ouvrages, avoit coûté beaucoup de travail & de tems. Il étoit soutenu de vingt-deux gros pieux enfoncés dans l'eau à distances égales, & le vide qu'il y avoit entre ces pieux, étoit rempli par des radeaux d'environ cinquante pieds de long & douze de large, bien joints ensemble par de gros verroux & de grandes chaînes; & ainsi attachés aux pieux. Du côté du lac Champlain, le pont étoit défendu par une barre composée de plusieurs pièces de bois unies ensemble par des doubles chaînes d'un pouce & demi de grosseur, de sorte que, par ce moyen, ils avoient une communication facile entre les deux forts, & coupoient tout passage par eau du côté du Nord.

Malgré la force apparente de Ticonderoga, ce fort est entièrement commandé par un mont appelé *Sugar-Hill*; ce qui fit que les Républicains tinrent conseil pour savoir si on devoit fortifier cette dernière place; mais leurs ouvrages étoient déjà trop étendus pour la petitesse de la garnison. Ils espéroient d'ailleurs que la difficulté d'en ap-

procher, & l'inégalité de sa surface empêcheroient 1777.
les ennemis de profiter de sa situation.

Il seroit difficile de dire exactement le nombre de soldats qui composoient la garnison de ces deux forts; il paroît par la lettre du Général Saint-Clair au Congrès, & les résolutions du Conseil de guerre, qu'il n'étoit que de trois mille hommes, y compris neuf cens miliciens, dont l'engagement devoit expirer dans peu, qu'ils étoient mal habillés, & encore plus mal armés, manquant sur-tout de baïonnettes, armes si nécessaires dans la défense des lignes & des retranchemens.

Dans un détail des affaires de la campagne, envoyé du Bureau de la guerre de la province de Massachusset aux Ministres Plénipotentiaires des Etats-Unis à la Cour de France, on fait monter les forces de Saint-Clair à cinq mille hommes bien équipés & bien armés. Il faut néanmoins remarquer que l'on y parle avec beaucoup d'amertume de la conduite de ce Général, comme il avoit lui-même fait auparavant dans une lettre qu'il écrivit au Congrès, touchant la conduite de deux de ses régimens. D'ailleurs il est probable que, dans une relation de leurs affaires, publiée pour opérer sur les sentimens d'un peuple dont ils avoient déjà reçu des bienfaits essentiels, & dont ils en attendoient de plus grands, ils feront tomber le blâme sur un malheureux Officier, plutôt que d'avouer la fai-

1777. blesse de leurs conseils, ou le peu d'éfficacité de leurs armes.

L'armée Anglaise s'avança vers l'objet de sa destination avec beaucoup d'ordre, & de précaution des deux côtés du lac, la force maritime au centre, jusqu'à ce que les Républicains furent environnés par les forces de terre. Alors les frégates & les bateaux armés mouillèrent hors de portée de canon des bateries. Le 2 Juillet, l'aîle droite des Royalistes s'approcha plus près du côté de Ticondetoga, & les Américains abandonnèrent aussi-tôt leurs ouvrages, après avoir mis le feu aux fortifications & aux moulins à scie, vers le lac George. Ainsi, sans sortie, sans interruption, & sans faire la moindre résistance, ils permirent au Général Phillips de prendre possession du poste avantageux de *Mount-Hope*, qui, outre qu'il commandoit leurs lignes, coupoit entièrement leur communication avec ce lac. Ils montrèrent en tout le même défaut de vigueur, excepté en faisant un feu continuel d'artillerie, qui n'étoit d'aucun service, & auquel on ne repondit pas.

Les Anglais faisoient cependant tant de diligence dans la construction de leurs ouvrages, & l'établissement de leurs postes, que, le 5, le fort étoit presque investi des deux côtés du lac. *Sugar-Hill*, & les avantages qu'il offroit, étoient si importans qu'ils se résolurent d'y élever une batterie,

malgré

malgré le travail que cette entreprise exigeoit. Il 1777.
fallut faire un chemin qui conduisît au sommet du mont; & applanir ensuite ce même sommet. Le Général Phillips se chargea de ce soin, & fut si attentif à cet ouvrage, qu'il ne tarda pas à mettre cette place en état de recevoir de l'artillerie.

Les Américains tinrent ce jour-là un Conseil de guerre. Il y fut représenté que la garnison n'étoit pas suffisante pour la moitié des ouvrages, & que, comme elle étoit obligée d'être constamment de service, il lui étoit impossible de soutenir cette fatigue pendant long-tems; que les batteries des ennemis étant prêtes à s'ouvrir, & la place pouvant être investie de tous côtés en vingt-quatre heures, le seul moyen de sauver les troupes étoit d'évacuer les postes. Cette résolution fut unanimement approuvée du Conseil, & la place évacuée pendant la nuit.

Il y a ici des erreurs de la part des Généraux Américains, que tout le monde peut voir. Si leurs forces n'étoient pas suffisantes pour la défense des ouvrages, pourquoi ne prirent-ils pas cette résolution plutôt? Pourquoi ne retirèrent-ils pas les troupes, l'artillerie & les provisions, & ne détruisirent-ils pas les fortifications avant l'arrivée des ennemis? Pourquoi attendirent-ils jusqu'à ce qu'ils furent presque entourés; & lorsque leur retraite étoit plus pernicieuse au bien de l'Etat, que si la

1777. place avoit été prise d'assaut? Ce sont des questions auxquelles je ne vois pas de réponse.

Le bagage de la garnison, l'artillerie & les provisions, qu'ils eurent le tems d'emporter, furent embarqués dans deux cens bateaux, & envoyés vers *Skenesborough*, sous l'escorte de cinq galères armées. La plus grande partie des troupes prit le chemin de *Castle-Town* pour se rendre à la même place par terre. Les Américains laissèrent, dans la place, environ cent pièces de canon, & un grand nombre de provisions de guerre & de bouche.

Le jour n'eut pas plutôt découvert la fuite des Républicains, que le Brigadier-Général Frazer, à la tête de sa brigade d'Infanterie légère & des grenadiers, commença à les poursuivre par terre, ainsi que le Général Reidesel, avec les troupes de Brunswick, tandis que le Général Burgoyne conduisit lui-même la poursuite par eau. Les Anglais travaillèrent avec une diligence incroyable à couper le pont qui leur barroit le passage, & leurs efforts eurent tant d'effet que ce fameux pont, qui avoit été dix mois à construire, fut détruit en moins de dix heures; car, à neuf heures du matin, non-seulement les bateaux armés, mais même deux frégates avoient déjà traversé le passage étroit. En un mot, la poursuite fut si vive qu'à environ trois heures après midi, une partie des bateaux attaqua

les galères des Colons, près des chutes de *Skenesborough*. 1777.

Ceux-ci se défendirent quelque tems avec courage; mais lorsqu'ils apperçurent les frégates, ils furent entièrement désespérés, & firent sauter trois de leurs galères. Les deux autres furent prises. Ils mirent aussi le feu aux forts qu'ils avoient en cet endroit, à leurs moulins & à leurs bateaux, & se retirèrent du mieux qu'ils purent vers la crique *Wood*. Cette conduite acheva la ruine de leur armée; car, ayant brûlé leurs provisions, ils furent obligés de s'enfoncer dans les bois sans autre chose que leurs armes. L'épouvante & la confusion s'étoient également emparées des troupes de terre. Les soldats avoient perdu toute confiance en leurs Officiers, & il n'étoit guère possible de maintenir la discipline dans de pareilles circonstances.

Le Brigadier-Général Frazer continua la poursuite avec vigueur durant tout le jour; & ayant appris que l'arrière-garde de l'ennemi, commandée par le Colonel Francis, l'un des plus braves de leurs Officiers, n'étoit pas bien loin, il ordonna à ses troupes de passer la nuit sous les armes. Le lendemain, 7 Juillet, à cinq heures du matin, il joignit les Américains, qu'il trouva bien postés dans un terrein avantageux, & beaucoup supérieurs en nombre. Comme il attendoit à tout moment le Général Reidesel, il commença aussi-tôt

1777. l'attaque, de crainte qu'ils ne s'échappassent. Le courage de leur Commandant, & la bonne opinion qu'ils avoient de son habileté, leur fit faire ici une plus forte résistance qu'on auroit dû l'attendre de l'état déplorable où ils se trouvoient. Le combat fut long & obstiné, & demeura incertain jusqu'à l'arrivée des Allemands. Alors les Américains prirent la fuite de tous côtés, laissant leur brave Colonel, plusieurs autres Officiers, & deux cens soldats morts sur la place. Il y en eut environ autant de faits prisonniers. On dit que le nombre de blessés montoit à six cens; dont plusieurs périrent dans les bois. Le nombre des blessés & des morts prouve qu'ils se défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté. Je n'ai pu savoir au juste quelle fut la perte des Anglais dans cette occasion; mais il est probable qu'elle ne fut pas moins grande, si on considère d'ailleurs qu'ils étoient à découvert, & les Républicains retranchés.

Saint-Clair, avec l'avant-garde, étoit alors à *Castle-Town*, environ six milles plus loin. Aussi-tôt qu'il apprit cette défaite, & la destruction des bateaux, dans la crainte d'être intercepté au fort Anne, il s'enfonça dans les bois sur la gauche, incertain s'il devoit prendre la route de la Nouvelle Angleterre, ou du fort Edward. Pendant ces actions, le Colonel Hill avoit été détaché vers le fort Anne pour intercepter les fuyards: & une

partie de l'armée étoit employée à transporter des bateaux au-delà des chutes, pour faciliter les mouvemens nécessaires à déloger les Américains de ce fort. 1777.

Dans cette expédition, il fut attaqué par un corps considérable de Républicains qui, trouvant leurs efforts inutiles pour forcer la position avantageuse qu'il avoit choisie, essayèrent d'entourer ses troupes; ce qui le mit dans la nécessité de changer son ordre de bataille dans la chaleur de l'action. Le combat fut long & obstiné; les Royalistes donnèrent ici des preuves de leur discipline & de leur courage, en se défendant contre un nombre beaucoup supérieur. Enfin, après une attaque de trois heures, les Républicains cessèrent, &, ayant mis le feu au fort Anne, marchèrent avec précipitation vers le fort Edward sur la rivière du Nord.

Telle étoit la rapidité des succès de l'armée du Général Burgoyne, qui chassoit, & dissipoit tout devant elle. Il n'est pas surprenant que les Officiers & les simples soldats aient été vains de leur bonne fortune, & se soient imaginés que rien ne pouvoit résister à leur bravoure. Il n'est pas non plus surprenant, que, pour les mêmes raisons, ils aient regardé leurs ennemis avec le dernier mépris, & pensé voir bientôt la fin de leurs travaux, qu'ils aient cru déjà être maîtres d'Albany, & qu'ils aient considéré la réduction des Provinces

1777. Septentrionales comme une chose des plus faciles.

En Angleterre, les *Tories* étoient dans la plus grande joie, & les Américains étoient même perdus de réputation dans l'esprit des *Whigs*. Tout ce que leurs ennemis leur avoient reproché, de n'être que des poltrons & des gens pusillanimes, commençoit alors à être cru, & leurs amis avoient peur qu'une plus longue résistance ne servît qu'à rendre les termes de leur soumission plus durs. Tels étoient les effets de la perte des deux grandes clefs de l'Amérique Septentrionale, Ticonderoga & les lacs.

Le Général Burgoyne resta quelques jours à *Skenesborough* pour attendre l'arrivée des tentes, du bagage, & des provisions. Pendant ce tems-là, rien n'étoit épargné pour ouvrir des chemins afin de s'avancer vers l'ennemi du côté du fort Anne. Les Anglais levoient à la crique *Wood* les arbres, les pierres, & les autres obstacles que l'ennemi avoit mis; & tâchoient de faire un passage pour les bateaux. A Ticonderoga ils étoient aussi occupés à transporter, par terre, dans le lac George, plusieurs bateaux armés, & des provisions de bouche. En un mot, il y avoit dans l'armée de M. Burgoyne la plus grande émulation: chose absolument nécessaire pour venir à bout de tous leurs travaux, & pour surmonter les difficultés qu'ils avoient à combattre.

Le Général Schuyler étoit au fort Edward sur la rivière du Nord où il s'efforçoit d'assembler la milice, & avoit été joint par Saint-Clair avec les débris de son armée, qui avoit pris un long détour dans les bois, où il avoit souffert considérablement du mauvais tems, des mauvais chemins, & du manque de provisions. Il y avoit aussi plusieurs autres fuyards d'arrivés; mais ils avoient autant besoin d'armes, & de munitions, que de courage pour s'en servir. 1777.

Quoique la distance du fort Anne au fort Edward ne fût pas considérable, cependant le pays est naturellement si sauvage, & les Américains avoient mis tant d'art à en augmenter les difficultés naturelles, que le progrès de l'armée Anglaise étoit fort lent, & demandoit beaucoup de travail. Il est à peine croyable que des troupes actives, élevées d'ailleurs par leurs succès, & n'ayant point d'ennemis pour les arrêter, n'aient été capables de faire qu'un mille, ou deux, par jour. Rien cependant n'est plus vrai, quelqu'extraordinaire que cela paroisse. Outre que le pays est désert, & presque impraticable, les Colons avoient coupé de gros arbres des deux côtés de la route, dont les branches se joignoient ensemble, & étoient entrelacées, de sorte que les Anglais étoient obligés de lever ces difficultés dans les endroits où ils ne pouvoient point prendre d'autre direction. Ajoutez à cela,

1777. que les routes étoient si interrompues de criques & de marais, qu'ils n'eurent pas moins de quarante ponts à construire, outre plusieurs à réparer, & l'un d'eux d'une demi-lieu, sur un marais. Les Républicains étoient trop faibles, trop découragés & probablement trop effrayés des Indiens, pour augmenter les difficultés. Il y avoit, à la vérité, tous les jours quelques escarmouches; mais ils étoient continuellement battus.

En retournant par la rivière du Sud à Ticonderoga, le Général Burgoyne auroit évité la plupart de ces difficultés; car alors il auroit pu embarquer son armée sur le lac George, & de-là procéder vers le fort du même nom, qui est situé à sa source, d'où il y a un grand-chemin qui conduit au fort Edward. Il s'imagina, & peut-être avec raison, qu'arrêter des troupes au milieu de la victoire, c'étoit donner le tems aux ennemis de revenir de leur terreur panique, & réfroidir l'ardeur des vainqueurs. D'ailleurs il s'attendoit à trouver de la résistance au fort George; au lieu, qu'en marchant directement, comme il faisoit, il avoit espoir que la garnison, craignant d'être entourée, abandonneroit ce poste sans combattre.

Le 30 Juillet, à l'approche des Royalistes, les Républicains abandonnèrent le fort Edward, & se retirèrent à Saratoga. Il est plus aisé de concevoir, que d'exprimer, l'enthousiasme de l'armée

& du Général à leur arrivée sur la rivière du Nord, 1777.
qui étoit depuis si long-tems l'objet de leurs désirs.
Comme les ennemis, selon que M. Burgoyne l'avoit prévu, avoient quitté le fort George, & brûlé leurs vaisseaux, le lac étant alors libre, les Anglais avoient déjà transporté à ce poste grand nombre de provisions de guerre & de bouche de Ticonderoga. Le Général employa aussi-tôt ses troupes à transporter ces objets avec de l'artillerie, & des bateaux, sur la rivière, pour servir aux opérations futures.

Rien ne sauroit égaler l'étonnement & la terreur que la perte de Ticonderoga excita dans les provinces de la Nouvelle Angleterre. Le manifeste de M. Burgoyne, qui augmentoit le nombre & le pouvoir des Indiens, contribuoit peut-être plus que toute autre chose à ces effets. Il est cependant bien remarquable qu'au milieu de tous ces dangers, elles ne montrèrent point la moindre disposition à se soumettre. Les Gouverneurs, ainsi que le Congrès, agirent, au contraire, avec fermeté, & prirent des résolutions vigoureuses pour arrêter les progrès de l'ennemi. M. Arnold fut envoyé sur-le-champ au secours de Schuyler, avec un train d'artillerie. A son arrivée il retira l'armée de Saratoga, & prit poste à *Still-Water*, qui est situé entre cette première place, & l'embouchure de la rivière Mohawk, où elle se décharge dans la rivière du Nord.

1777. Ce mouvement étoit, afin d'être plus à portée de s'oppofer au Colonel Saint-Leger, qui s'avançoit par la Mohawk. Ses forces s'augmentèrent de jour en jour; à quoi les outrages des Sauvages ne contribuèrent pas peu; car, malgré les défenses du Général Anglais, ces barbares étoient trop enclins à la cruauté, pour pouvoir être contenus. Amis, ou ennemis, devenoient la proie de leur férocité. Entr'autres excès, le meurtre de Mademoiselle Macrea, qui arriva peu de tems après, remplit tout le monde d'horreur. Chaque circonstance de cette action abominable servoit à en augmenter la noirceur. Cette Dame étoit dans l'innocence de la jeunesse, & d'une beauté parfaite. Son père étoit attaché à la cause du Roi, & le jour de sa mort, elle devoit épouser un Officier Anglais.

Les Républicains prirent de-là occasion de noircir les Royalistes. Les cruautés de ces Sauvages, & la cause dans laquelle ils étoient engagés, furent mises sous le même point de vue. En détestant l'armée qui acceptoit de pareils Alliés, ils condamnoient en même tems le Gouvernement qui se servoit de tels auxiliaires dans une guerre civile; s'efforçant par-là, non point de soumettre, mais d'exterminer un peuple, qu'ils prétendoient respecter, & vouloir ramener dans le devoir.

Le Général Gates, pendant ce tems-là, étoit occupé à aggraver, par des écrits, les atrocités

des Indiens, & à exciter le ressentiment du peuple. 1777.
Par ce moyen, les avantages que M. Burgoyne espéroit tirer de leur assistance, furent contrebalancés, ou plutôt la présence de ces barbares produisit un effet contraire à celui qu'il en attendoit. Les Habitans des provinces voisines de l'armée n'eurent plus d'autre choix que celui d'avoir recours aux armes. Chaque particulier apperçut alors la nécessité où il étoit de devenir soldat pour un tems, non-seulement pour sa propre sûreté, mais encore pour la défense & la protection de ceux qui lui étoient plus chers que la vie. Ainsi il sortit des soldats en abondance des bois, des montagnes, & des marais, qui sont, dans ce pays-là, remplis de plantations & de villages.

Les Américains reprirent courage ; &, lorsque leurs troupes reglées étoient, pour ainsi dire, anéanties, leur milice produisit des forces beaucoup plus grandes & plus formidables.

En même tems les Anglais commencèrent à éprouver des difficultés, qui augmentèrent à mesure qu'ils s'avancèrent, jusqu'à ce qu'à la fin elles devinrent insurmontables.

Depuis le 30 Juillet, jusqu'à la mi-Août, ils furent continuellement employés à apporter des bateaux & des provisions, du fort Saint-George à la rivière du Nord, distance d'environ six lieues. Les chemins étoient si mauvais, & il tomba tant de pluie pendant ce tems-là, qu'après les plus grands

1777. efforts, durant quinze jours de ſuite, il n'y avoit pas de proviſions pour plus de dix jours dans les magaſins, ni plus de dix bateaux dans la rivière.

Tandis qu'ils luttoient contre ces difficultés, ils reçurent avis que le Général Saint-Leger conduiſoit ſes opérations contre le fort Stanwix. Le Général vit qu'un mouvement rapide dans une conjoncture ſi critique ſeroit de la dernière importance. Si les Américains remontoient la Mohawk, & que Saint-Leger réuſsît, ils ſe trouveroient entre deux feux, ou, en tous cas, l'armée Anglaiſe ſeroit entr'eux & Albany, de ſorte qu'ils auroient été forcés d'en venir aux mains, ou de paſſer la rivière, & de ſe retirer dans les provinces de la Nouvelle Angleterre, ſituées de ce côté-là. Si, au contraire, ils abandonnoient le fort Stanwix à ſon ſort, & ſe retiroient vers Albany, le pays des Mohawks demeuroit tout ouvert, & la jonction avec Saint-Leger établie. La néceſſité de ce mouvement étoit évidente; mais la difficulté étoit de l'exécuter.

Il n'étoit point praticable de maintenir une communication avec le fort George durant tout le tems d'une marche ſi étendue, & tandis que la diſtance des troupes augmentoit tous les jours. L'armée étoit trop faible pour former une chaîne de poſtes d'une telle longueur; des eſcortes continuelles pour chaque convoi auroient encore été plus incommodes; & l'ennemi étoit capable, à

tous momens, de rompre la ligne de communication. Il falloit donc, ou trouver d'autres ressources, ou abandonner ce projet. 1777.

Le Général Burgoyne étoit informé que les Républicains recevoient beaucoup de bétail de la Nouvelle Angleterre, qui, après avoir passé la rivière Connecticut, prenoit la route de Manchester, & d'Arlington, & étoit déposé à un petit village, appellé Benington, jusqu'à ce que leur armée en eût besoin. Benington est situé entre les fourches de la rivière Hosick, avant qu'elle prenne ce nom, & à environ six lieues & demie à l'Est de la Hudson. Ils avoient, outre cela, dans cet endroit un dépôt de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche, &, ce qui auroit été d'un grand service aux Royalistes, un nombre considérable de charriots, dont ceux-ci avoient grand besoin. Cette place étoit gardée par un corps de milice, dont le nombre varioit tous les jours. La prise de ce village auroit levé toutes les difficultés qui arrêtoient les opérations des Anglais, & les auroient mis en état de continuer leur marche sans délai. M. Burgoyne résolut donc de tâcher de surprendre la place, & confia l'exécution de cette entreprise au Lieutenant-Colonel Baum, Allemand de nation. La force destinée à ce service étoit de cinq cens hommes.

Pour faciliter cette opération, & être à portée de

1777. profiter du succès, l'armée prit poste sur la rive Orientale de la Hudson, presque vis-à-vis Saratoga, où elle fit passer plusieurs détachemens par le moyen d'un pont de radeaux. En même tems un corps de grenadiers de Brunswick, d'Infanterie légère, & de chasseurs, sous le commandement du Lieutenant-Colonel Breyman, se posta à *Battenkill* pour soutenir Baum, s'il étoit nécessaire. Celui-ci, dans sa marche, rencontra un convoi de bétail & de provisions, qu'il prit sans difficulté, & l'envoya au camp. Le défaut de voitures & de chevaux, joint aux mauvais chemins, le retarda cependant si fort, que les Américains furent informés de son dessein, & eurent le tems de se préparer à le recevoir. A son approche du village, il apprit que les ennemis étoient en trop grand nombre pour être attaqués avec succès, & se posta avantageusement près des moulins de Sancopick, dans un endroit qu'on appelle la crique Walloon, à environ quatre milles de Bennington. Il envoya ensuite avis au Général de sa situation. M. Breyman reçut aussitôt ordre de joindre Baum; mais la bonne fortune des Anglais commença pour lors à changer. Breyman fut tellement retardé par le mauvais tems, les mauvais chemins, & la difficulté de mener son artillerie dans un pays presque impraticable, qu'il fut deux jours à faire huit lieues, quoiqu'il fit les plus grands efforts.

Le Général Starke, qui commandoit la milice Américaine à Benington, résolut de ne point attendre la jonction des deux partis, & avança le matin du 16 Août, tandis que Breyman étoit embarrassé dans la route, pour attaquer Baum dans ses retranchemens. Le Colonel se défendit courageusement; mais ses petits ouvrages furent enfin emportés de tous côtés, & deux pièces de canon qu'il avoit avec lui tombèrent entre les mains des ennemis. La plupart des Indiens & des Canadiens se réfugièrent dans les bois. Les dragons Allemands, n'ayant plus de munitions, M. Baum les mena à la charge, l'épée à la main; mais ils furent bientôt obligés de céder au nombre, & se rendirent prisonniers de guerre, le brave Lieutenant-Colonel ayant été blessé dans ce dernier effort. 1777.

Breyman, qui n'avoit pas la moindre connoissance de cette action, arriva, près de la même place, à environ quatre heures du soir, où, au lieu de trouver ses amis, il se vit attaqué de tous côtés. Malgré la fatigue de ses troupes, elles se comportèrent avec vigueur, & délogèrent les Américains de deux ou trois postes. Elles furent néanmoins à la fin obligées de se retirer du mieux qu'elles purent, après avoir tiré toutes leurs munitions, laissant derrière elles deux pièces d'artillerie. L'obscurité favorisa leur retraite, sans quoi elles au-

1777. roient probablement eu le même sort que le détachement du Lieutenant-Colonel Baum.

La perte des Royalistes dans ces deux combats, fut de six cens hommes; mais c'étoit-là le moindre de leurs maux. La réputation & le courage que cette victoire donna à la Milice, voyant qu'elle étoit capable de battre des troupes réglées, & que ni les Allemands, ni les Anglais n'étoient point invincibles, fut de beaucoup plus de conséquence. C'étoit la première fois que la fortune se déclaroit en faveur des Américains du côté du Canada, depuis la mort de Montgomery. Ils avoient toujours éprouvé défaite sur défaite depuis ce tems-là. Leur joie fut donc très-vive à cette occasion; & les Anglais, au contraire, commencèrent à perdre cette confiance qu'une longue suite de succès leur avoit inspirée.

Le siège du fort Stanwix, que les Américains ont depuis nommé fort Schuyler, fut conduit avec tant de succès dans le commencement, qu'en des tems plus heureux, il n'auroit pas manqué de tomber entre les mains du Colonel Saint-Léger. Le Général Harkimer marchoit à la tête de huit ou neuf cens Miliciens, avec un convoi de provisions, pour secourir le fort. Saint-Léger connoissant le danger où il seroit, s'il étoit attaqué dans ses retranchemens par ce renfort & par la garnison tout

à

à la fois, n'ignorant pas d'ailleurs le genre de ſervice auquel les Indiens ſont plus propres, détacha M. John Johnſon, avec quelques troupes réglées, à la tête de ces Sauvages, pour ſe mettre en ambuſcade dans les bois, & intercepter les Républicains dans leur marche. 1777.

Il paroît par la conduite des Miliciens & de leur Chef, qu'ils étoient tout à fait ignorans de la diſcipline militaire. Sans reconnoître le terrein, & ſans avoir d'avant-garde, ils tombèrent aveuglément dans le piège qu'on leur tendoit. Etant rapidement attaqués, le 6 Août, de tous côtés, par un feu roulant de mouſqueterie, ils furent mis en déſordre; & ce déſordre fut augmenté par les Indiens, qui ſe précipitèrent dans leurs rangs, & firent un carnage épouvantable avec leurs lances & leurs haches.

Malgré leur manque de conduite, les Miliciens ne manquèrent point de courage dans cette ſituation déplorable. Au milieu d'un ſi grand danger, & d'un maſſacre ſi ſanglant, qui étoit encore plus terrible par l'apparence & la conduite des principaux acteurs, ils eurent la préſence d'eſprit de recouvrer un terrein avantageux, qui les rendit enſuite capables de ſe battre en retraite : ce qui ſauva le tiers du détachement. Il y en eut environ quatre cens de tués, & deux cens de faits priſonniers. Les animoſités, dans cette occaſion, furent portées au plus

1777. haut degré, & il y eut peu de pitié témoignée aux vaincus.

Les Indiens, qui croyoient avoir acheté cette victoire extrêmement cher, ayant trente-trois des leurs de tués, & vingt-neuf de blessés, entre lesquels il y avoit plusieurs de leurs Chefs & de leurs guerriers favoris, devinrent si intraitables & si féroces, qu'il ne fut jamais possible d'arrêter leur barbarie. Ils massacrèrent de sang-froid la plupart des prisonniers.

Durant cet engagement, la garnison, ayant eu connoissance de l'approche de leurs amis, avoit fait une diversion en leur faveur, par le moyen d'une vigoureuse sortie, sous la conduite du Colonel Willet, qui étoit alors Commandant en second. Willet conduisit son entreprise avec habileté & courage. Il fit beaucoup de mal dans le camp des ennemis, remporta beaucoup de butin, & plusieurs choses dont ils avoient grand besoin dans la forteresse, fit quelques prisonniers, & revint sans perte. Il entreprit ensuite, de concert avec un Officier, une expédition bien plus dangereuse. Ces deux braves gens passèrent, pendant la nuit, au milieu des ouvrages des assiégeans; &, méprisant le danger & la cruauté des Sauvages, firent vingt lieues dans des bois épais & des marais inconnus, pour exciter le pays à donner du secours à la forteresse. Des actions si nobles méritent d'être transmises à la postérité.

Aussi-tôt que Saint-Leger apprit le succès de son détachement, il n'épargna rien pour tirer avantage de cette victoire, en intimidant les Républicains. Il écrivit au Gouverneur, & lui fit représenter, par ses messagers, la situation désespérée où la garnison se trouvoit alors, après la défaite de leurs amis, & l'impossibilité de recevoir d'autre secours, puisque le Général Burgoyne, après avoir tout emporté devant lui, étoit déjà à Albany, où il recevoit la soumission des pays voisins. Exaltant ensuite ses forces, il les avertissoit que si, dans ces circonstances, ils continuoient par opiniâtreté une défense inutile, ils n'auroient plus droit à aucune condition, & ne devoient point espérer de quartier. Il s'étendit particulièrement sur la peine qu'il avoit prise pour appaiser les Indiens, qui étoient furieux à cause de leur dernière perte, & sur la promesse qu'il avoit obtenue d'eux, qu'en cas que le fort se rendît sur le champ, ils épargneroient la garnison, tandis que, d'un autre côté, ils déclaroient avec les exécrations les plus effroyables, que, s'ils rencontroient plus de résistance, ils massacreroient non-seulement tous les soldats du fort, mais même tous les vieillards, les femmes, & les enfans du pays de Mohawk. Il dit, que ses sollicitations étoient fondées sur l'humanité, & promit, que si la garnison se rendoit sans délai, elle pouvoit 1777.

1777. s'attendre à être traitée avec tous les égards que peut avoir un ennemi généreux.

Le Colonel Gansevort, Gouverneur de la place, se comporta avec beaucoup de fermeté : il répondit, que les Etats-Unis de l'Amérique lui avoient confié le commandement du fort, & qu'il le défendroit à tout hasard jusqu'à la dernière extrémité. Il ajouta, qu'il ne se croyoit pas responsable des conséquences dont il étoit menacé, s'il s'acquittoit de son devoir. On observa sagement dans le fort, que les ennemis n'auroient pas pris tant de peine à faire valoir leurs succès & le nombre de leurs troupes, si les avantages dont ils se vantoient avoient été aussi grands qu'ils les représentoient.

Le Colonel Saint-Leger trouva le fort en meilleur état, & mieux défendu, qu'il ne s'étoit imaginé. Après avoir pris beaucoup de peine dans ses approches, il s'apperçut que son artillerie n'étoit pas assez forte pour faire impression : c'est pourquoi il résolut de s'avancer si près, qu'elle pût être de quelque efficacité ; mais tandis qu'il étoit occupé à mettre ce dessein en exécution, les Indiens reçurent avis qu'Arnold étoit en marche à la tête de neuf-cens hommes pour venir au secours de la place. Le Lieutenant-Colonel s'efforça de les encourager, en leur promettant de les conduire lui-même, & de faire combattre ses meilleures troupes. Il mena

leurs Chefs pour marquer le champ de bataille, & poussa même la flatterie jusqu'à les consulter sur le plan d'opérations. Tandis qu'il travailloit de cette manière à faire renaître leur confiance, d'autres partis arrivèrent avec des relations qui doubloient & triploient le nombre des ennemis, & qui assuroient que l'armée du Général Burgoyne étoit taillée en pièces. La-dessus M. Saint-Leger retourna au camp, & assembla un Conseil de leurs Chefs, espérant que, par l'influence du Chevalier John Johnson, & de MM. Claus & Butler, il pourroit les engager à rester : mais il fut trompé; car, pendant que le Conseil se tenoit, une partie des Indiens décampa, & le reste menaça d'en faire autant, si le Commandant n'ordonnoit pas immédiatement la retraite. 1777.

En conséquence, le 22 Août, les Anglais quittèrent leurs retranchemens d'une manière qui eut plutôt l'air d'une fuite que d'une retraite, laissant derrière eux leurs tentes, leur artillerie, & la plupart des provisions, qui tombèrent entre les mains de la garnison. Il paroît même, suivant le rapport du Lieutenant-Colonel Saint-Leger, qu'il avoit autant de peur de ses Alliés que de ses ennemis, & que les Messages pillèrent plusieurs bateaux appartenant à l'armée. Il paroît aussi qu'ils volèrent le bagage des Officiers, & prirent tous les autres objets qui leur faisoient plaisir. On dit même qu'à

1777. quelques milles du camp, ils dépouillèrent, & ensuite massacrèrent les soldats qui, par fatigue, ou autrement, ne pouvoient pas suivre le gros de l'armée.

Quant au secours qui venoit au fort, le fait étoit que M. Arnold, à la tête de deux mille hommes s'avançoit le long de la rivière Mohawk, & que, pour plus de diligence, il avoit quitté le corps de l'armée. Par des marches forcées à travers les bois, il arriva, avec un détachement de neuf cens hommes, à la forteresse, deux jours après que les ennemis eurent levé le siège. Ainsi on peut voir que les appréhensions des Sauvages n'étoient point trop mal fondées, & qu'elles leur épargnèrent probablement un châtiment sévère qu'ils n'avoient que trop mérité.

Cette disgrace ruina de ce côté-là, le pouvoir des Anglais. Les Américains représentèrent ces actions comme des victoires glorieuses, & témoignèrent la plus grande joie. Gansevort & Willet, le Général & le Colonel Warner qui avoient commandé à Benington, furent regardés, avec raison, comme les sauveurs de leur patrie. La milice de la Nouvelle Angleterre commença alors à être fière, & à oublier toute distinction entre elle, & les troupes réglées. Plus leur confiance & leur orgueil augmentèrent, plus par conséquent la crainte qu'ils avoient de l'armée de Burgoyne diminua, jusqu'à

ce qu'enfin ils en parlèrent avec mépris, & prédirent publiquement quel seroit son sort. En même tems le Général Gates, en qui les Américains avoient placé beaucoup de confiance, vint prendre le commandement de l'armée, évènement qui redoubla leur ardeur & leurs espérances. L'arrivée de cet Officier avoit permis à M. Arnold de porter du secours au fort Stanwik, comme nous l'avons déjà vu. 1777.

Pendant ce tems-là, le Général Burgoyne continuoit dans son camp sur la rive Orientale de la rivière d'Hudson, presque vis-à-vis de Saratoga, où il faisoit les plus grands efforts pour apporter des provisions du fort George. Ayant à la fin pour trente jours de provisions, il résolut de passer la rivière : ce qu'il fit vers le milieu de Septembre, & campa sur les hauteurs & dans la plaine de Saratoga. Les Américains étoient alors dans le voisinage de *Still-Water*. On croit que cette mesure causa la perte de l'armée.

Il auroit dû conserver une communication avec les lacs : ou, s'il étoit résolu de continuer sa marche vers Albany, à tout hasard, il pouvoit s'avancer le long de la rive orientale de la Hudson. Le chemin étoit presque aussi bon que sur la rive occidentale ; &, par ce moyen, cette grande rivière auroit été entre son armée & celle des ennemis. Il est vrai que la ville d'Albany étoit située de l'autre côté de la Hudson ; mais les Anglais, maîtres

K 4

1777. de l'embouchure de cette belle rivière du côté de la Nouvelle-York, auroient pu lui donner toutes sortes de secours, s'il s'étoit presenté vis-à-vis de cette place : d'ailleurs, s'il n'avoit point été possible de s'en rendre maître, il auroit pu joindre l'armée du Général Clinton. L'on verra même par la suite de cette Histoire que ce dernier Général, après la prise des forts Montgomery & Clinton, avoit envoyé le Lieutenant-Général Vaughan, pour assister M. Burgoyne, avec plusieurs bateaux armés, sous la protection du Chevalier *James Wallace*, Chef d'Escadre ; que ceux-ci vinrent sans opposition jusqu'à quarante-cinq milles d'Albany, & que les petits bateaux auroient pu même pousser jusqu'à la ville, si cette mesure avoit été nécessaire.

Enfin, avant de passer la rivière du Nord, & de s'avancer dans les plaines de Saratoga, puisque le succès de sa marche, suivant sa propre relation, dépendoit de la prise du bétail, des chariots, & des autres provisions qu'il y avoit à Benington, au lieu d'envoyer vers cette place un détachement de cinq cens hommes, & de confier cette entreprise à des gens qui ne connoissoient ni les chemins, ni la langue du pays, il auroit dû détacher au moins deux mille hommes, & en donner le commandement à un Officier Anglais.

Le 19 Septembre il arriva en face de l'ennemi, &, comme il n'y avoit que quelques petits bois

qui les séparoient, il se mit à la tête de l'aîle droite. 1777.
Cette aîle étoit couverte par le Général Frazer & le Lieutenant-Colonel Breyman, avec leurs brigades, & ceux-ci étoient eux-mêmes couverts de front, & en flanc par les Canadiens & les Indiens. L'aîle gauche & l'artillerie, sous le commandement des Généraux Philips & Reidesel, étoient placées dans la grande route, & dans les prairies près de la rivière. Les Américains, incapables, par la nature du pays, d'appercevoir les différentes combinaisons de marche, sortirent de leur camp en grande force, dans le dessein d'attaquer l'aîle droite des ennemis en flanc. Etant inopinément arrêtés par la forte position du Général Frazer, ils contremarchèrent aussi-tôt; & la nature du pays, qui avoit été cause de leur méprise, servant alors à empêcher qu'ils ne fussent découverts, & que les Anglais ne tirassent avantage de leur mouvement, ils dirigèrent leurs principaux efforts contre l'autre côté de la même aîle. Les Anglais ne furent pas peu surpris de la hardiesse avec laquelle ils commencèrent l'attaque, & de la vigueur, & de l'opiniâtreté qu'ils montrèrent dans le combat, depuis trois heures après midi, jusqu'après le coucher du soleil. Le Brigadier-Général Arnold étoit à leur tête, & cherchoit le danger avec une ardeur & une intrépidité incroyables. Ce brave homme qui s'étoit déjà distingué dans plusieurs autres actions, se

1777. ſignala dans celle-ci d'une manière particulière. Les Royaliſtes ſe défendirent avec beaucoup de courage, & obligèrent enfin les Américains à leur abandonner le champ de bataille. Ceux-ci, cependant, n'attribuent leur retraite qu'à l'obſcurité de la nuit, & ils retournèrent effectivement en bon ordre dans leur camp. Les Anglais commencèrent alors à être convaincus qu'il y avoit, dans d'autres parties du monde, des ſoldats auſſi courageux que dans les iſles Britanniques, & qui oſoient combattre en pleine campagne. Ils perdirent bien des ſoldats dans cette action ; & ce n'étoit qu'une pauvre conſolation pour eux que les Républicains en euſſent perdu davantage. L'armée reſta, cette nuit-là, ſous les armes, dans le champ de bataille, & campa le lendemain à portée de canon des ennemis. L'aîle droite de ces derniers étoit inacceſſible, & leur gauche trop bien fortifiée pour pouvoir être inſultée. Dans ces circonſtances le Général Burgoyne ſe trouva obligé de reſter lui-même ſur la défenſive.

Il paroît qu'il manqua encore de prudence, en cette occaſion; car, ayant devant lui une armée beaucoup plus nombreuſe que la ſienne, & qui s'augmentoit tous les jours, au lieu de penſer à la retraite, ou au moins de tout préparer pour cette dernière reſſource, en cas qu'elle devînt néceſſaire, il fortifia ſon camp dans la plaine de Saratoga, & écrivit au Général Clinton de lui envoyer du ſe-

ꝺours, quoique ce dernier lui eût mandé plusieurs fois que les forces qu'il commandoit étoient à peine capables de garder les postes qui lui avoient été confiés. Il prétendit alors qu'il avoit toujours compté sur la coopération de l'armée de la Nouvelle-York. Il peut se faire qu'au commencement de la campagne, le Général Burgoyne s'attendoit que le Chevalier Howe auroit donné assez d'embarras aux Américains de ce côté-là pour les empêcher de l'attaquer en si grand nombre; mais, après le départ de la grande armée pour la Chesapeak; il ne devoit plus compter sur une coopération, puisque le Chevalier Clinton étoit obligé d'agir lui-même sur la défensive. D'ailleurs on verra par une lettre de M. Burgoyne au Général Howe, en date du 6 Août, qu'il ne demandoit aucun secours; & la teneur de sa lettre démontre qu'il se croyoit seul capable de pénétrer jusqu'à Albany. Le trop de confiance qu'il avoit en ses propres troupes, & le mépris qu'il entretenoit de celles des Américains; furent la cause de sa ruine. 1777.

Dans la longue dispute qu'il y eut entre le Vicomte Sackville & le Général Burgoyne, ce dernier, pour s'excuser de ne point avoir pensé à la retraite, dit que ses ordres étoient péremptoires, & qu'il étoit obligé d'avancer à tout hasard, tandis que le premier soutint le contraire. Afin que le Lecteur soit lui-même en état de décider sur ce point

1777. important, j'ai mis les ordres donnés à la fin de cet ouvrage.

Quoi qu'il en soit, M. Clinton lui fit une réponse en chiffres, qui ne lui parvint qu'avec beaucoup de difficulté, en lui répétant ce qu'il lui avoit déjà mandé : « Vous connoissez ma pauvreté, lui dit-il; » mais mon intention est néanmoins de faire une » diversion en votre faveur, en attaquant le fort » Montgomery, & les autres forteresses qui sont » dans les montagnes, pour garder le passage de » la rivière du Nord ».

Quoique cette diversion ne répondît pas à l'assistance que M. Burgoyne demandoit, il crut qu'elle pouvoit lui être fort utile en obligeant le Général Gates à diviser son armée. Il lui renvoya donc aussitôt le messager, & ensuite dépêcha deux Officiers déguisés, & d'autres personnes de confiance, par différentes routes, pour l'informer exactement de sa situation, & le presser de mettre son dessein à exécution. Il lui fit savoir en même tems, qu'il avoit assez de provisions, & qu'il avoit résolu de garder sa position jusqu'au 12 du mois suivant, dans l'espérance de quelque évènement favorable, En même tems il fortifia son camp du mieux qu'il put, & éleva des redoutes pour la protection des magasins & des hôpitaux. Il étoit alors obligé de veiller continuellement les mouvemens des Américains, dont le nombre augmentoit tous les jours.

L'esprit d'entreprise étoit devenu trop général dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre, pour qu'il fût possible à une petite armée d'y résister. Tandis que M. Burgoyne avoit les Généraux Gates & Arnold à combattre, ses difficultés furent augmentées, & sa situation devint encore plus critique, & plus précaire, par une entreprise inattendue de la milice de la Nouvelle-Hampshire, & de Connecticut. Ceux-ci avoient dessein de lui couper toute communication avec le Canada, en recouvrant les forts du Mont Indépendance & de Ticonderoga; & en redevenant au moins maîtres du lac George. 1777.

Cette entreprise étoit sous la direction du Général Lincoln; & l'exécution en fut confiée aux Colonels Brown, Johnston, & Woodbury, avec des détachemens d'environ cinq cens hommes chacun. Ils conduisirent leurs opérations avec tant de secret & d'adresse, qu'ils surprirent effectivement, le 17 Septembre, tous les postes avancés entre la place de débarquement à la partie septentrionale du lac George, & le corps de la forteresse de Ticonderoga. Les monts Défiance & *Hope*, les lignes des Français, un Fort, deux cens bateaux, & un vaisseau armé tombèrent entre leurs mains. Quatre compagnies d'Infanterie, autant de Canadiens, & la plupart des équipages des bateaux, furent faits prisonniers. Ils rendirent aussi la liberté à plusieurs

1777. de leurs camarades, qui étoient renfermés dans les forts dont ils s'étoient rendus maîtres. Dans la chaleur du succès, ils débarquèrent les canons du vaisseau qu'ils avoient pris; &, après avoir sommé plusieurs fois le Brigadier Powel de se rendre, ils firent des attaques réitérées sur les ouvrages de Ticonderoga, & du Mont Indépendance, jusqu'à ce qu'enfin, se trouvant repoussés dans tous les assauts, & n'étant point munis pour ce service, ils abandonnèrent leur dessein.

Au commencement d'Octobre, le Général Burgoyne jugea à-propos, à cause de l'incertitude de sa situation, de diminuer la ration des soldats, parti auquel ils se soumirent avec la meilleure volonté. Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'au 7; & alors, n'ayant point de nouvelles de M. Clinton, & le tems qu'il avoit marqué étant presque expiré, M. Burgoyne fit un mouvement à la gauche de l'ennemi, pour découvrir s'il y avoit moyen de forcer un passage, s'il étoit nécessaire de le déloger pour faire une retraite, & en même tems pour couvrir un fourage dont l'armée avoit grand besoin.

Un détachement de quinze cens hommes de troupes réglées, soutenu de deux pièces de campagne de douze livres de balles, & de six autres de six, commandé par le Général en personne, eut ordre de s'avancer. La garde du camp sur les hau-

teurs fut confiée aux Brigadiers-Généraux Hamilton & Speight; celle des redoutes & de la plaine, au Brigadier Goll : les troupes se formèrent à un quart de lieu de la gauche des ennemis; & les Canadiens & les Indiens furent placés dans les chemins de traverse, & dans les bois. 1777.

Les Américains n'eurent pas plutôt apperçu ce mouvement, qu'ils fondirent avec impétuosité sur les grenadiers Anglais, qui étoient postés pour soutenir l'aîle gauche de la ligne. Ceux-ci se défendirent avec courage; mais ne pouvant être soutenus des Allemands, qui étoient à leur droite, parce qu'ils avoient eux-mêmes assez d'ennemis à combattre, ils furent obligés de se retirer en désordre. L'aîle droite alloit être attaquée en flanc par une force supérieure, & les Colons avoient dessein de couper la retraite, lorsque le Général, s'appercevant de leur intention, fit une seconde ligne de l'Infanterie légère pour couvrir sa retraite. Ce fut dans ce mouvement que le brave Général Frazer fut mortellement blessé. La situation du détachement étoit alors bien critique. Les Généraux Philips & Reidesel eurent ordre de couvrir la retraite; mais les ennemis étoient en si grand nombre, & combattoient avec tant d'ardeur, que les Royalistes, malgré la bravoure avec la quelle ils se défendoient, furent obligés de retourner avec précipitation dans leur camp, laissant derrière eux six pièces de canon.

1777. Les Américains poursuivirent leurs succès avec la dernière intrépidité. A-peine les Anglais furent-ils entrés dans leur camp, qu'ils les attaquèrent avec furie dans leurs lignes, se précipitant, sans rien craindre, à travers un feu roulant d'artillerie & de mousqueterie. M. Arnold conduisoit l'attaque, avec son impétuosité ordinaire, contre cette partie des retranchemens où étoit Mylord Balcarras. Il y rencontra une vigoureuse résistance. L'action fut des plus vives pendant quelque tems, chaque parti semblant résolu de remporter la victoire. Dans ce moment critique de danger & de gloire, ce Général intrépide fut dangereusement blessé dans le tems qu'il entroit dans les ouvrages. Ce malheur déconcerta, sans doute, ses soldats, qui, après quelques nouveaux efforts, furent enfin repoussés. Il n'en fut pas de même du côté des Allemands. Le Lieutenant-Colonel Breyman ayant été tué, les Américains emportèrent ses retranchemens l'épée à la main, & mirent ses troupes en déroute, se saisissant de leur artillerie, tentes & bagage. Par ce moyen ils eurent une ouverture sur la droite & sur l'arrière-garde des Anglais. Rien n'égaloit alors la détresse de ces derniers, & un changement de position paroissoit absolument nécessaire. La nuit qui mit fin à la bataille, donna le tems au Général de faire ce mouvement, & son obscurité lui fournit les moyens de réussir dans cette entreprise difficile.

Ce

Ce changement se fit avec le plus grand ordre & le plus grand silence. Ce n'étoit pas un mouvement d'une aîle, ou d'une partie des troupes; mais un mouvement général de toute l'armée, du camp & de l'artillerie, pour prendre poste sur les hauteurs au-dessus de l'hôpital. Par ce moyen les Républicains se trouvoient dans la nécessité de faire une nouvelle disposition. La perte des Anglais fut considérable ce jour-là, & sur-tout en Officiers. Entre les morts les plus regrettés furent le Général Frazer, le Colonel Breyman, & le Chevalier Clarke, Aide-de-camp de M. Burgoyne. MM. Williams & Ackland, le premier Major d'Artillerie, & l'autre Major des Grénadiers, furent faits prisonniers. 1777.

Le lendemain 8 Octobre, le Général Burgoyne, voyant que rien ne pouvoit le débarrasser de ses difficultés qu'une action décisive, en cas qu'elle réussît, résolut de tenter cette action désespérée, & offrit bataille aux Américains.

Il y eut plusieurs escarmouches; & ces derniers poussèrent un gros détachement pour prendre la droite des Anglais à revers. Burgoyne, prévoyant le danger où il se trouvoit d'être entouré, jugea qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de se retirer à Saratoga. A neuf heures du soir l'armée décampa, & cette retraite se fit sans aucune perte. La pluie qui tomba toute la nuit, empêcha les Colons de s'appercevoir de ce mouvement, &

1777. probablement fauva l'armée Anglaife. L'hôpital & les malades tombèrent entre les mains des ennemis. Le Général Gates fe comporta envers ceux que la fortune de la guerre avoit fait tomber entre fes mains avec beaucoup d'humanité, & avec des égards qui lui feront toujours honneur.

La perte des Républicains dans ces différentes attaques fut grande; mais elle ne fervit qu'à augmenter leur courage, voyant qu'ils étoient capables de battre les meilleures troupes d'Angleterre. Les Généraux Lincoln & Arnold, furent dangereufement bleffés.

La pluie, dont j'ai parlé, ne permit point au Général Burgoyne de paffer la crique *Fishkill*, qui eft au Nord de Saratoga, avant le 10 au matin. Il trouva à fon arrivée un corps des ennemis, qui y étoient déjà avant lui, & qui élevoient des retranchemens fur les hauteurs. A fon approche ils repafsèrent la Hudfon, & joignirent un plus grand corps, qui étoit pofté de l'autre côté de la rivière, pour empêcher le paffage de l'armée. Il n'y avoit plus alors d'autre efpérance que de retourner vers le fort George, & de regagner le Canada.

Dans ce deffein il envoya un détachement d'ouvriers, fous une forte efcorte, pour réparer les ponts, & ouvrir les chemins au fort Edward; mais il étoit trop tard. A peine furent-ils partis, que les Américains, fe préfentant fur les hauteurs en

grand nombre, & paroissant disposés à passer Fishkill, & à attaquer l'armée, l'obligèrent de rappeler les troupes Européennes, dont l'escorte étoit composée, & de ne laisser qu'une garde de Provinciaux. Les ouvriers n'avoient pas encore fini le premier pont, qu'ils se trouvèrent attaqués de tous côtés; & que leur garde fut mise en déroute. 1777.

La condition des Anglais étoit désespérée. La rive opposée de la rivière d'Hudson étoit couverte d'ennemis, & les bateaux de provisions, qui avoient suivi l'armée depuis qu'elle avoit quitté le voisinage de Stillwater, étoient continuellement exposés à leurs attaques. Il y eut des escarmouches sans nombre, des bateaux de pris & de repris; enfin il fallut débarquer les provisions, comme le plus sûr moyen, & les porter sur les hauteurs à travers un feu terrible.

Dans ces circonstances il y eut un Conseil de guerre pour juger de la possibilité de continuer la retraite. Le seul moyen probable fut adopté, c'étoit de marcher pendant la nuit au fort Edward, chaque soldat portant ses provisions sur son dos. Il n'étoit plus question d'emporter l'artillerie & le bagage; l'impossibilité de ce projet étoit trop évidente pour être mise en délibération. Il fut proposé de forcer les gués près du fort.

Pendant que le Général faisoit les préparatifs

1777. nécessaires pour exécuter cette résolution désespérée, il reçut avis que les ennemis avoient eu la prévoyance de pourvoir à tous les moyens possibles pour couper la retraite, & qu'il étoit impraticable de mettre son projet en exécution ; car, outre qu'ils étoient fortement retranchés aux gués qu'il avoit dessein de passer, ils avoient un camp bien muni d'artillerie, sur les hauteurs, qui sont entre le fort Edward & le fort George. D'ailleurs ils avoient des détachemens tout le long de la rivière, de sorte qu'il étoit impossible aux Anglais de faire un mouvement sans être découverts.

Abîmés de fatigue, abandonnés des Indiens, affoiblis par les désertions, les Royalistes étoient alors réduits au nombre de cinq mille. Ils se trouvoient entourés d'une armée trois fois aussi nombreuse qu'eux, ils avoient épuisé leurs provisions, & ne pouvoient ni avancer, ni reculer, sans être accablés par le nombre de leurs ennemis.

Dans cette triste condition, on dit, qu'ils se comportèrent avec le même courage qu'ils avoient jusqu'ici combattu, couchant toutes les nuits avec leurs armes, tandis que les boulets de canon tomboient continuellement dans le camp. A la fin, ne recevant point de secours, & n'ayant plus le moindre espoir d'en recevoir, le Général ordonna, le 13 Octobre, qu'on examinât les provisions, & on trouva qu'il n'y en avoit plus que pour trois jours.

Il assembla aussi-tôt un Conseil de guerre, où il invita non-seulement tout l'Etat-Major, mais même tous les Capitaines commandans. Le résultat du Conseil fut un avis unanime d'entrer en traité avec le Général Gates. Ce brave homme, sans faire paroître la moindre arrogance, & sans être fier d'une suite continuelle de succès, offrit les termes les plus modérés, & se comporta avec tant d'égards & d'humanité qu'il mérita même les louanges des vaincus. Jamais on ne vit de conquérant au milieu de la victoire, & lorsque ses ennemis étoient tout-à-fait en son pouvoir, agir avec plus de modération; sur-tout la conduite de ces derniers n'ayant pas été des plus généreuses, puisqu'ils avoient brûlé plusieurs maisons dans leur retraite, & que d'ailleurs leurs compatriotes faisoient bien du dégât sur la rivière du Nord. La plus grande difficulté consistoit en un point d'honneur, que M. Gates accorda volontiers. 1777.

Le 17, les articles de la capitulation furent signés de part & d'autre. Les principaux, à l'exception de ce qui regardoit l'accommodement des troupes jusqu'à Boston, & pendant qu'elles resteroient à cette place, étoient que l'armée sortiroit de son camp avec les honneurs de la guerre & avec son artillerie, & que les soldats mettroient bas les armes au commandement de leurs Officiers, à un certain endroit; qu'ils auroient la liberté de s'em-

1777. barquer à Boston pour l'Europe, à condition qu'ils ne serviroient point en Amérique pendant la guerre. Les soldats ne devoient point être séparés de leurs Officiers, & ceux-ci devoient avoir la permission de faire l'appel. Les Officiers seroient libres sur leur parole, & auroient la liberté de porter l'épée. Tout le bagage particulier devoit être sacré, & les provisions publiques délivrées sur la parole d'honneur du Général. Tous ceux qui appartenoient à l'armée, & qui avoient suivi le camp, devoient être compris dans ces articles : les Canadiens avoient permission de retourner chez eux.

M. Gates remplit toutes ces conditions, autant qu'il étoit en son pouvoir, avec la plus grande ponctualité. On dit même qu'il agit avec tant de délicatesse envers les Anglais, qu'il ne permit pas à ses soldats de sortir de leurs lignes, pour être témoins de la disgrace de leurs ennemis, quand ils mirent bas les armes.

Les Colons, dans leur relation, font monter le nombre de ceux qui se rendirent prisonniers ce jour-là, à cinq mille sept cens cinquante-deux, y compris les Canadiens & les Provinciaux. Ils dirent que le nombre des blessés qu'ils trouvèrent dans l'hôpital, étoit de cinq cens vingt-huit, & celui des tués, blessés, & des déserteurs, depuis le 6 Juillet, de deux mille neuf cens trente-trois, faisant en tout neuf mille deux cens treize hommes.

Ils acquirent aussi un beau train d'artillerie de fonte, de trente-cinq pièces de différens calibres. 1777.

Tandis que le Général Burgoyne éprouvoit ce revers de fortune, le Chevalier H. Clinton conduisoit son expédition sur la rivière du Nord, avec le plus grand succès. Il avoit embarqué, pour ce service, environ trois mille hommes, & il étoit accompagné d'une force maritime, composée de vaisseaux de guerre, de galères armées, & d'autres plus petits bâtimens, sous la conduite du Chef-d'Escadre Hotham. Leur premier objet étoit de réduire les forts Montgomery & Clinton, qui, quoiqu'assez considérables, étoient, en ce tems-là, mal gardés. Il résolut donc de les surprendre par un coup de main. Ils étoient situés sur les rives opposées d'une crique qui descendoit dans la rivière du Nord, & leur communication étoit préservée par le moyen d'un pont.

Après quelques mouvemens pour cacher leur dessein réel, les Anglais débarquèrent, en deux divisions, à une grande distance de leur objet. Quoiqu'ils fussent obligés de passer par des montagnes & des chemins difficiles, leur marche fut néanmoins si bien calculée, qu'ils arrivèrent en même tems sur les rives opposées, & commencèrent ensemble leurs différentes attaques le 6 Octobre. L'apparition des vaisseaux augmenta la surprise & la terreur des garnisons, lorsqu'elles virent sur-tout que les galères

1777. pouvoient avancer très-près des murailles. Elles se défendirent cependant avec courage ; mais la vigueur avec laquelle les ennemis attaquèrent, rendit leurs efforts inutiles, & les deux forts furent emportés d'assaut.

Les Américains, après la perte des forts, mirent le feu à deux belles frégates, & à d'autres vaisseaux qui furent tous consumés, ainsi que leurs provisions. Ils abandonnèrent aussi, & brûlèrent un autre fort appelé Constitution, deux ou trois jours après, à l'approche des Anglais. Le Général Tryon, à la tête d'un détachement, étoit occupé, pendant ce tems-là, à brûler un beau village, qui commençoit à fleurir, où il y avoit des casernes pour quinze cens hommes, avec beaucoup de provisions.

L'artillerie trouvée dans les forts consistoit en cent pièces de canons de différens calibres. Outre cela, il y avoit une grande quantité de toutes sortes de provisions. Une grande barre & une chaîne qui avoient coûté 1,400,000 livres tournois, furent aussi détruites. En un mot, la perte des Américains fut plus grande qu'elle n'avoit encore été dans aucune autre occasion depuis le commencement de la guerre. Leur attention étoit attirée du côté du Canada, & ils négligeoient les choses moins considérables pour s'occuper de l'objet principal. L'expédition ne finit point là. Le Chevalier Wallace, avec une petite Escadre de frégates légères, & le

Général Vaughan, avec un détachement de troupes, continuèrent, pendant plusieurs jours, leurs excursions sur la rivière, portant par-tout le fer & le feu. 1777.

Cette conduite des Anglais ne leur fait point du tout d'honneur, & montre même de l'ingratitude; car dans le tems que la générosité du Général Gates accordoit à Burgoyne des conditions plus favorables qu'il n'avoit droit d'espérer, le Lieutenant-Général Vaughan réduisoit en cendre la Ville d'Ésopus. M. Gates, piqué de cette conduite, lui écrivit une lettre fort sévère, en lui annonçant qu'il se repentiroit peut-être bientôt de ses cruautés. A l'approche de ce Général, les Anglais se retirèrent à *New-York*, & démantelèrent les forts, sans retirer d'autres avantages de cette expédition, que d'aliéner encore plus les Colons.

Telle fut l'issue de la campagne du Nord, dont on avoit attendu des effets bien différens, & sur laquelle les Ministres s'étoient fondés pour la réduction des Colonies. Elle servit, ainsi que bien d'autres évènemens, à confirmer l'opinion de ceux qui prédisent l'impossibilité de réduire un pays rempli de bois & de montagnes, où une armée est arrêtée à chaque pas, & où une victoire n'est pas moins ruineuse qu'une défaite.

CHAPITRE XII.

1777. Les Habitans de la Grande-Bretagne étoient, pendant ce tems-là, dans une espèce d'apathie; &, quoique plusieurs branches de leur commerce fussent, pour ainsi dire, anéanties, ils avoient cessé ces plaintes & ces murmures qu'ils faisoient entendre avec tant de violence au commencement des troubles. Il est vrai que la guerre d'Amérique avoit formé un autre genre de trafic. Il y avoit un grand nombre d'individus employés au service du Gouvernement; les armées du Nouveau-Monde avoient besoin de provisions de bouche & de guerre. Il falloit des vaisseaux pour transporter ces provisions, ainsi que les soldats que l'on avoit envie d'y faire passer. En un mot, tandis que bien des Négocians se ruinoient, une infinité d'aventuriers s'enrichissoient par les différens emplois qu'ils obtenoient dans le service. On voyoit par-tout la même opulence, le même luxe; &, comme le Pays étoit fort riche, les richesses ne faisoient que changer de Propriétaires; on ne réfléchissoit pas alors que les grandes sources qui les avoient produites, étant une fois taries, ce Pays devoit nécessairement s'en ressentir, & que les conséquences inévitables du systême du Ministère seroient la pauvreté & une dette énorme.

La Cour de France soutenoit alors les Américains ouvertement, & sa conduite n'étoit pas équivoque; car, quoiqu'elle écoutât quelquefois les représentations des Anglais, c'étoit plutôt pour des raisons politiques, que par complaisance pour cette Nation, & toute l'Europe s'appercevoit bien qu'elle ne tarderoit point à se déclarer. Dans un tems où la plupart de ses matelots n'étoient pas encore revenus de la pêche de *Terre-Neuve*, de peur qu'ils ne fussent interceptés, elle avoit accédé à la demande de Mylord Stormont, pour lors Ambassadeur, & ordonné à tous les corsaires Américains de sortir de ses ports avec leurs prises; mais on avoit trouvé mille moyens d'éluder cet ordre, & la Cour avoit fermé les yeux. Dans un tems où ses projets n'étoient pas encore mûrs, elle avoit fait mettre en prison le sieur Cunningham & son équipage, pour avoir saisi le paquebot, qui venoit d'Hollande en Angleterre, avec un corsaire qu'il avoit armé à Dunkerque, & pour avoir envoyé la malle au Ministre d'Amérique à Paris: C'étoit, cependant, une bien petite satisfaction pour les Anglais, puisqu'elle déclaroit en même tems aux Américains que ce Capitaine n'avoit été puni que parce que sa commission n'étoit pas en règle. D'ailleurs Cunningham sortit quelque tems après, & il lui fut permis d'armer un vaisseau plus grand & plus fort que celui 1777.

1777. qu'il avoit auparavant, pour croiser sur les côtes d'Angleterre.

M. de Sartine, alors Ministre pour le département de la Marine, déclara, le 4 Juillet, les intentions de la Cour, de manière à n'en pouvoir plus douter ; car ayant été informé que quelques Négocians craignoient que leurs vaisseaux ne fussent pris par les Anglais, s'ils envoyoient des marchandises en Amérique, il fit signifier à toutes les Chambres du Commerce, que le Roi étoit déterminé à les protéger, & qu'il réclameroit tous les vaisseaux pris sous ce prétexte. Les armemens que l'on faisoit à Toulon & à Brest, étoient des preuves évidentes, que le Ministère avoit dessein de soutenir ce qu'il avançoit. D'ailleurs l'équilibre entre les Puissances de l'Europe, auroit été dérangé, si l'Angleterre avoit fait la conquête de l'Amérique septentrionale ; & cette Nation hautaine auroit été capable, par ses richesses & ses forces maritimes, de donner la loi au reste de cette partie du monde. Il falloit que les Ministres de la Grande-Bretagne fussent donc bien peu clair-voyans pour s'imaginer qu'on leur permettroit de continuer impunément le systême d'assujettir les Etats-Unis. La hauteur des Anglais ne leur avoit laissé aucun allié, & non-seulement la France, mais presque tout le reste de l'Europe se réjouissoit du succès des Américains. La cause

pour laquelle ils combattoient, étoit noble, & elle 1777.
plaisoit à tous les Peuples. On voyoit, avec plaisir, une Nation assez hardie pour s'opposer à ses tyrans, & pour réclamer, à main armée, les droits du genre humain.

Pendant la séparation du Parlement, il ne s'étoit fait aucun changement dans le Ministère Anglais. Chaque évènement de la guerre d'Amérique confirmoit les Ministres dans leurs places, & le bon, ou le mauvais succès produisoit les mêmes effets. Dans le premier cas, qui est-ce qui étoit plus capable de terminer les affaires que ceux qui les avoient si bien conduites? Dans le second, se trouveroit-il quelqu'un assez hardi pour suivre un systême qui, outre le manque de succès qu'il venoit d'éprouver, étoit naturellement accompagné d'un grand nombre de difficultés & de dangers? C'est ainsi que, soutenus par une force irrésistible dans les deux Chambres, ils paroissoient inébranlables à toutes les attaques de leurs Adversaires, jusqu'à ce que la guerre fût terminée de façon ou d'autre. Le succès du Général Burgoyne du côté du Canada, & la fuite précipitée des Américains, avoient d'abord excité la plus grande joie chez les Ministres; mais les dépêches qui arrivèrent le 31 Octobre, leur causèrent de vives alarmes. Le Général parloit des difficultés dans lesquelles il se trouvoit em-

1777. barassé, & du nombre d'ennemis qu'il avoit à combattre. La nouvelle de la double défaite de Beaum & de Breyman, qui arriva peu de tems après, n'étoit guère capable de les consoler, surtout lorsque Burgoyne leur mandoit qu'il s'attendoit à être secouru par le Chevalier Howe. Ils voyoient bien par là que le premier désespéroit de pouvoir réussir avec ses propres forces, & ils savoient que le dernier n'étoit pas en état de le secourir. Pour comble de maux, ils apprirent le manque de succès au fort Stanwick, ou Schuyler: l'attaque des Républicains du côté de Ticonderoga; &, évènement encore plus extraordinaire, l'attaque désespérée des Américains sur les retranchemens de Burgoyne. Quoique ces nouvelles fussent capables de faire prévoir ce qui devoit arriver dans la suite, il y avoit, cependant, des gens assez foibles pour croire que le Général Burgoyne pourroit gagner Albany, parce qu'il n'en étoit que fort peu éloigné; ils s'imaginoient aussi que, lorsqu'il y seroit arrivé, il pourroit concerter avec le Chevalier Clinton, sur les moyens d'attaquer ensemble, ou séparément, les Colonies septentrionales, ou que, si cela paroissoit impossible à cause de l'hiver, ils décideroient s'il étoit plus avantageux de conserver le poste d'Albany, ou d'avancer jusqu'à *New-York*; mais, quoiqu'il pût arriver, ils ne doutoient

pas qu'il ne fût capable de se retirer au Canada; 1777.
d'autres, au contraire, craignoient tout ce qui lui est, depuis, arrivé.

Tel étoit en général l'état des affaires, ou au moins ce que l'on en savoit en Angleterre à la rentrée du Parlement. Tout ce qu'on avoit appris du Général Howe, c'est qu'il étoit débarqué à la source de la rivière *Elk*, & qu'il se préparoit à marcher vers Philadelphie; on n'ignoroit pas non plus la position des Américains, & les préparatifs qu'ils faisoient pour l'arrêter dans sa marche.

Le Roi, dans son discours, témoigna beaucoup de satisfaction de ce qu'il pouvoit avoir recours à la sagesse & à l'assistance de son Parlement, dans une conjoncture si critique, & lorsque la continuation de la rébellion demandoit toute son attention. Il dit qu'il avoit fait le meilleur usage possible des moyens que son Parlement lui avoit accordés pour étouffer cette révolte, & qu'il ne doutoit pas que le courage & la bonne conduite de ses Officiers, ainsi que l'intrépidité des troupes qu'ils commandoient, ne fussent capables de remplir ses vues. Dans la persuasion, cependant, que les deux Chambres verroient la nécessité que la Nation fût toujours en état de former de nouvelles entreprises, en cas que les évènemens de la guerre & l'opiniâtreté des rebelles le demandassent, Sa Majesté prenoit des mesures pour completter les forces de terre; & a

1777. comptant sur leur zèle & leur bonne volonté; elle ne doutoit pas que les Chambres ne lui fournissent les moyens de les augmenter, ou de s'acquitter des nouveaux engagemens qu'elle pourroit contracter, si cela devenoit nécessaire. Quoique les Puissances étrangères eussent donné des assurances répétées de leurs dispositions pacifiques, il étoit, néanmoins, convenable d'augmenter les forces maritimes de la Nation, parce qu'on armoit dans les ports de France & d'Espagne; mais que Sa Majesté étoit absolument déterminée, d'un côté, à ne point troubler la paix de l'Europe, & de l'autre, à conserver l'honneur de sa Couronne. On informa, comme à l'ordinaire, les Communes, qu'il faudroit inévitablement de grands secours; que le Roi étoit pénétré des charges considérables auxquelles son Peuple étoit assujetti; que rien ne pouvoit soulager sa douleur, qu'une conviction parfaite que ces dépenses étoient absolument nécessaires pour le bien de l'Etat. Sa Majesté finissoit son discours en disant, qu'elle avoit résolu de continuer les mesures dans lesquelles elle étoit engagée pour le rétablissement de la subordination, suivant les loix, qu'elle vouloit maintenir dans toutes les parties de ses dominations; qu'elle saisiroit toutes les occasions d'arrêter l'effusion de sang; qu'elle espéroit que la multitude aveugle retourneroit à son devoir, lorsqu'elle se rappelleroit le bonheur dont elle jouissoit sous l'an-

cienne

cienne forme du Gouvernement, & qu'elle feroit 1777.
attention aux calamités qu'elle éprouvoit dans sa situation actuelle; enfin le Roi déclaroit qu'il regarderoit comme le plus grand bonheur de sa vie & la plus grande gloire de son règne, le rétablissement de la paix, de l'ordre & de la confiance dans ses Colonies de l'Amérique.

La réponse que les Ministres proposèrent de faire au discours du Roi, étoit, comme à l'ordinaire, une approbation de toutes ses mesures, & les Membres du parti de la Cour vantèrent beaucoup la sagesse de ses conseils, la fermeté, la dignité, l'humanité & la tendresse qu'il avoit exprimées. L'un d'eux parla avec beaucoup de véhémence, dit qu'il étoit pleinement convaincu de la sagesse & de la droiture du Gouvernement, qu'il étoit persuadé de la nécessité des mesures qu'il avoit adoptées, & qu'il seroit des plus surpris, s'il se trouvoit un véritable Anglais, un homme fidèle à son Souverain, assez guidé par l'esprit de faction, pour montrer dans cette Chambre, des sentimens qui tendissent à désapprouver les mesures que Sa Majesté avoit prises, & qu'elle venoit de communiquer, avec tantde bonté, à son Parlement. Il ajouta que la Nation n'avoit jamais été dans un Etat si florissant qu'elle l'étoit alors, que les Manufactures & le Commerce étoient améliorés, & qu'on ne pouvoit se plaindre que d'une augmentation de

1777. luxe, ce qui démontroit toujours une augmentation de richesses. Il finit son discours en disant que, pour entretenir une opinion différente sur ce sujet, il falloit être sous la domination & l'influence de l'esprit le plus pervers & le plus factieux.

Cette conclusion n'empêcha pas le Marquis de Granby, depuis Duc de Rutland, d'avouer les principes qui venoient d'être condamnés dans des termes si sévères; il fit un *amendement* à l'adresse que l'on devoit présenter au Roi, & le proposa à la Chambre, en lui exposant, d'une manière concise & très-pathétique, les effets malheureux que cette guerre avoit produits tant en Angleterre qu'en Amérique, & en représentant les conséquences encore plus fatales qui devoient s'ensuivre, si on la continuoit. Il déclara qu'il se trouvoit également intéressé dans toutes les calamités dont elle étoit cause dans l'un ou l'autre hémisphère; qu'il étoit peu important qu'on répandît le sang de ses Compatriotes, ou qu'on dépensât leur argent en Amérique ou en Angleterre; que les effets étoient toujours les mêmes, puisqu'ils diminuoient le trésor commun, affaiblissoient les forces de l'Empire, & qu'ils tendoient à éloigner davantage le moment de la réunion entre l'Angleterre & ses Colonies: réunion qui pourroit seule rendre la Nation heureuse, & la rétablir dans son état de grandeur. Il observa que, depuis trois ans, toutes les forces de l'Empire,

toutes ses ressources domestiques & étrangères 1777.
avoient été employées pour obtenir la paix à la pointe de l'épée; qu'en accordant même tout le mérite qu'on attribuoit aux Généraux, & toute l'intrépidité possible aux troupes qu'ils commandoient, ces circonstances ne servoient qu'à démontrer, ou que les plans d'opérations étoient mal concertés, ou qu'il existoit des difficultés insurmontables contre lesquelles il seroit de la dernière folie de vouloir s'opiniâtrer. Il dit qu'il falloit se servir de moyens plus doux pour obtenir un objet si nécessaire au bien-être de l'Angleterre; que ses intérêts les plus chers, sa grandeur, &, peut-être même, son existence en dépendoient. C'est pourquoi il vouloit recommander aux Ministres de captiver les Américains par les liens de l'amitié, au lieu de forger des chaînes pour les garroter. Jugeant donc que le moment présent étoit le plus favorable pour donner des marques de leur cordialité & de leur tendresse, à cause de l'incertitude du succès de leurs armes, il proposa l'*amendement* suivant : « Que nous prions humblement Sa Majesté de » prendre des mesures pour accommoder les diffé» rens qui subsistent entre nous & les Colonies, » que nous recommandons une suspension d'arme » pour effectuer un objet si désiré, assurant Sa Ma» jesté, que ses Communes sont prêtes à coopérer » avec elle dans toutes les mesures qui peuvent

1777. » contribuer au rétablissement de la paix, & à en » garantir les conditions ». Cette proposition fut bien soutenue par les Membres du parti de l'Opposition; ils s'adressèrent en particulier aux Membres indépendans, ou à ceux que l'on appelle *Country-Gentlemen*, parce qu'ils jouissent d'une fortune considérable à la Campagne, & n'ont point de place dans le Gouvernement; ils dirent que leur résolution alloit décider de la sûreté, ou de la ruine de la Nation; qu'ils alloient voter la guerre, ou la paix non-seulement avec l'Amérique, mais aussi avec la Maison de Bourbon; que l'*adresse*, ou l'*amendement*, offroit l'alternative. Un Orateur célèbre, & dont l'éloquence est universellement reconnue, supplia la Chambre de la manière la plus pathétique, de saisir le moment présent pour tenter une réconciliation, puisque les Anglais n'étoient pas encore trop élevés par la victoire, ou trop humiliés par des défaites, & qu'ils pourroient faire avec honneur, aux Colonies, des propositions qu'elles pourroient accepter sans disgrace. D'un autre côté, le Ministre dit qu'il supposoit que tous les sentimens étoient réunis touchant la paix; qu'il n'y avoit personne tant en Parlement, que hors du Parlement, qui la désirât avec plus d'ardeur que lui; que la seule différence en opinions étoit au sujet des moyens dont il falloit se servir pour l'obtenir; que le tems de proposer un accommodement n'étoit pas encore arrivé;

qu'il falloit saisir le moment de la victoire; qu'en 1777.
tout autre tems, une tentative seroit aussi inutile que ridicule; elle exposeroit même la Nation au mépris du reste de l'Europe. Il abandonnoit toute idée de taxe, mais il ne vouloit point consentir à une suspension d'armes, parce que c'auroit été reconnoître l'indépendance de l'Amérique. Il dit, cependant, que les Commissaires étoient autorisés à en accorder une, s'ils le jugeoient à propos, & s'ils s'appercevoient que les Américains fussent disposés à entrer en négociation; il ajouta qu'il n'y avoit point lieu d'appréhender une rupture avec la France & l'Espagne; que ces deux Royaumes tenoient le langage de la paix, & qu'il les croyoit sincères. Comme ce n'étoit pas leur intérêt de se brouiller avec l'Angleterre, il ne pensoit pas que ce fût non plus leur intention. Les querelles présentes, continua-t-il, sont d'une nature tout-à-fait neuve, & excitent bien des doutes. Si l'Amériqne devient un Empire séparé, cet évènement causera une telle révolution dans le systême politique du monde, que les appréhensions mêmes des conséquences inconnues, que pourra produire ce nouvel état des affaires publiques, sont suffisantes pour ébranler la résolution de nos ennemis les plus déterminés & les plus entreprenans. Il avoua, cependant, qu'il avoit été obligé de faire des représentations à la Cour de France, dans un tems où son langage paroissoit

1777. inintelligible, & sa conduite équivoque; il dit, néanmoins, que, comme le degré de confiance que l'on pouvoit placer sur les promesses des Nations, dans les liaisons politiques qu'elles avoient entr'elles, étoit limité, & que les deux Puissances dont il venoit de parler, jugeoient à propos de faire de grands armemens dans leurs ports, il avoit cru prudent de mettre le pays en état de défense, & de prévenir toute possibilité de surprise.

Il y eut encore des débats sans nombre; mais lorsqu'on en vint à la division des voix, l'*amendement* fut rejetté par une grande majorité.

Dans la Chambre des Pairs, ce fut Mylord Percey qui proposa une adresse au Roi. Il fut secondé par le jeune Comte de Chesterfield & par plusieurs autres Seigneurs : mais le célebre Comte de Chatham, malgré les infirmités de son âge, proposa de son côté, un *amendement* à peu-près semblable à celui du Marquis de Granby. Il dit qu'il falloit d'abord accorder une suspension d'armes pour préparer la voie au rétablissement de la paix; qu'il seroit ensuite nécessaire de dissiper les causes de cette malheureuse guerre civile, & de pourvoir à ce qu'elle ne pût en exciter une autre à l'avenir. Il ajouta qu'on devoit assurer Sa Majesté que les Pairs coopéreroient, de tout leur pouvoir, avec elle, pour faire une déclaration solemnelle à l'Amérique, qu'on alloit établir des lois fondamentales

& irrévocables, pour fixer à perpetuité les droits respectifs de la Grande-Bretagne & des Colonies. 1777.
Cet homme célèbre soutint cet *amendement* par un discours où l'on remarquoit encore cette éloquence & ces talens qui avoient autrefois contribué à la prospérité, & à la gloire de l'Angleterre : mais les choses étoient bien changées, il éprouva dans cette occasion, ainsi que dans plusieurs autres, des mortifications qui devoient être fort piquantes pour un homme qui se rappeloit encore le tems où le sort de l'Europe dépendoit, pour ainsi dire, de sa voix, & où il étoit l'arbitre de la paix & de la guerre dans les deux hémisphères. Les Courtisans, fiers de leur majorité, traitoient même ses discours avec un air de mépris. Entr'autres choses, Mylord Chatham déclara que la Maison de Bourbon romproit avec l'Angleterre, qu'elle n'avoit point de bonnes intentions, & que le moment présent étoit le seul où il seroit au pouvoir de la Grande - Bretagne de traiter avec l'Amérique ; il dit que la France & l'Espagne avoient fait beaucoup, mais qu'elles avoient refusé de faire tout ce que les Américains désiroient ; que ces derniers étoient mécontens, & qu'il étoit possible de les détacher de ces deux puissances, si on leur proposoit des conditions raisonnables ; si on laisse échapper cette occasion, continua-t-il, on ne la

1777. retrouvera jamais. Cette propoſition fut ſoutenue par les Membres de l'Oppoſition avec beaucoup de chaleur ; ils appuyèrent, en particulier, ſur la certitude d'une guerre avec la France, & dirent qu'il étoit impoſſible que l'Angleterre pût faire face à tant d'ennemis. Le Miniſtre de la Marine, afin de diſſiper les craintes de la Chambre, fit une repréſentation favorable des forces maritimes, il avança que la Grande-Bretagne avoit alors une flotte capable de faire tête à tout ce que la Maiſon de Bourbon pourroit lui oppoſer. Il avoit pris les précautions néceſſaires pour conſerver une ſupériorité ſur mer ; & s'il ne l'avoit pas fait, il auroit manqué à ſon devoir. Charmé de pouvoir en informer la Chambre, il vouloit qu'il fût univerſellement connu, que l'Angleterre n'avoit rien à craindre de la France & de l'Eſpagne, mais qu'elle étoit en liberté de continuer la guerre d'Amérique juſqu'à ce qu'elle fût heureuſement & honorablement terminée. Après une infinité de débats de cette nature, on en vint à la diviſion des voix, & l'*amendement* de Mylord Chatham fut rejetté. Néanmoins le Duc de Richmond & le Comte d'Effingham proteſtèrent & donnèrent les raiſons ſuivantes pour cauſes de leur proteſtation : « parce » que cette adreſſe n'eſt qu'une répétition de la » flatterie inſipide que cette Chambre a déjà

» offerte & des engagemens aveugles qu'elle a ci- 1777.
» devant contractés au sujet de cette malheureuse
» guerre civile ».

Ce que Mylord Sandwich avoit avancé, loin de satisfaire les Membres de l'Opposition, excita, au contraire, des doutes & des murmures. Ils demandèrent qu'on fît une enquête de l'Etat de la Marine. Après de grands débats, les Commissaires de l'Amirauté consentirent à donner un état de la Marine, en faisant plusieurs modifications. Lorsqu'ils éurent fini leur détail, les Membres de l'Opposition nièrent un grand nombre de leurs assertions, mais les autres maintinrent qu'ils avoient dit la vérité, que la Marine n'avoit jamais été plus florissante, & qu'elle n'avoit rien à craindre des forces réunies de la France & de l'Espagne. On proposa ensuite de voter soixante mille matelots pour le service de l'année 1778. Cette proposition donna encore lieu à de grandes disputes; mais, comme il étoit nécessaire de tenir le Royaume en état de défense elle fut finalement accordée. On renouvella aussi le bill pour la suspension de l'*Habeas Corpus* pendant un tems limité. Le renouvellement d'un bill si odieux attira encore une grêle d'invectives sur les Ministres. Il fut dit, entr'autres choses, que leur conduite étoit tout-à-fait contradictoire, qu'en Amérique les Généraux avoient établi un cartel pour l'échange des prisonniers, comme de nation

1777. à Nation, & qu'en Europe, le Gouvernement Britannique agissoit tout différemment. Lorsque les Ministres des Etats-Unis à la Cour de France, continuèrent les Membres de l'Opposition, proposèrent au Ministre d'Angleterre à la même Cour, l'etablissement d'un semblable cartel, ce dernier leur répondit avec hauteur qu'il ne traitoit point avec des rebelles, qu'il ne les écouteroit que lorsqu'ils viendroient demander pardon. Cette réponse convenoit bien, à la vérité, au réprésentant d'une grande Nation, mais où étoit la fermeté des Ministres?

La proposition d'une taxe de quatre chellings par livre sterling sur les terres occasionna encore de grands débats, mais elle fut aussi accordée. Ces débats excitèrent quelques Membres à demander que l'on fît une enquête de l'Etat de la Nation. Il est inutile, s'écrièrent-ils, de perdre du tems à déclamer sur un sujet que l'on ne sauroit déterminer, à moins d'en connoître toutes les particularités. La grande question, de savoir si l'on doit continuer la guerre d'Amérique, ne peut être résolue qu'en examinant les conséquences qui ont déjà résulté de cette contestation, & ensuite les ressources qu'il nous reste pour la terminer, en obtenant l'objet favori des Ministres. Là-dessus M. Fox, après avoir proposé que l'on fît un comité de toute la Chambre pour examiner l'état de la Nation; donna

une esquisse des différens objets qu'il avoit dessein d'offrir à la considération du Parlement, & les divisa de la manière suivante : 1°. les dépenses de la guerre, & les ressources que la Nation possédoit pour pouvoir la continuer ; 2°. le nombre d'hommes qu'on avoit perdu depuis la guerre ; 3°. la situation du commerce, par rapport à l'Amérique, & aux marchés étrangers ; 4°. la situation présente de la guerre même, ce que l'on avoit lieu d'espérer de sa continuation, la conduite & les mesures du Ministère actuel, les moyens d'obtenir une paix durable, & l'état de la Nation par rapport aux Puissances étrangeres ; 5° les progrès qu'avoient faits les Commissaires, en conséquence des pouvoirs qui leur avoient été confiés, pour faire la paix entre la Grande-Bretagne & ses Colonies. 1777.

Il dit que, sous ces points capitaux, il se trouveroit encore d'autres objets d'enquête ; & que ce devoit être l'affaire du Comité de suivre tous les sentiers qui pouvoient conduire à découvrir le veritable état de la Nation. S'il paroît, dit-il, que la Nation soit en mauvais état, & que les mesures passées & actuelles du Ministère nous aient conduits sur le bord d'un précipice, ce que je crains très-fort, il sera certainement nécessaire d'adopter un nouveau système, & de changer de Ministres ; mais si, au contraire, il se trouve que la Nation

1777. soit dans un état florissant, & qu'il soit vraisemblable que les mesures présentes réussissent, il faudra pour lors continuer le même système, & conséquemment les mêmes Ministres; car je suis persuadé qu'aucune autre personne ne voudroit le suivre.

Mylord North parut fort satisfait de cette proposition, & dit qu'il feroit tout ce qui étoit en son pouvoir pour seconder le dessein de M. Fox, & en venir aux fins qu'il se proposoit; que rien ne pouvoit le flatter davantage, que de trouver une occasion de convaincre la Chambre que la Nation étoit dans un état beaucoup plus florissant que plusieurs personnes du parti de l'Opposition n'affectoient de le croire. Il se réserva, néanmoins, le droit de ne point montrer à la Chambre les papiers dont la publicité deviendroit dangereuse ou préjudiciable au Gouvernement. La première proposition de M. Fox, fut suivie de plusieurs autres qui en étoient comme les conséquences, & qui furent toutes accordées. Pour donner le tems aux Ministres de procurer les papiers, les listes, les registres & les comptes nécessaires, ainsi qu'au Parlement, celui de les examiner mûrement, il fixa l'assemblée du Comité au 2 Février 1778. Il proposa ensuite qu'on présentât une adresse à Sa Majesté, pour la prier de soumettre à l'inspection de la Chambre une copie des papiers qui avoient rap-

port à une clause d'un acte de Parlement passé pendant son règne, « qui autorisoit certaines personnes » nommées par Sa Majesté, à déclarer, sous certaines conditions, telle ou telle Colonie, Province, district, port, ou autre place, dans la paix » du Roi, & aussi un compte des Colonies, Provinces, ou autres places qui, en se soumettant à » ces conditions, & conformément aux pouvoirs » donnés par ledit acte, avoient été déclarées dans » la paix de Sa Majesté ». 1777.

Cette proposition mit fin à l'acquiescement du Ministre. Il s'y opposa vivement, en disant que, rendre publics des papiers qui avoient rapport à une négociation, avant même qu'elle fût terminée, c'étoit faire une chose tout-à-fait contraire aux usages établis. Cette mesure, ajouta-t-il, pourroit non-seulement détruire le but de la négociation; mais elle seroit, outre cela, très-préjudiciable à la cause en général.

Ce refus occasionna des débats terribles. Les Membres de l'Opposition dirent que la proposition de M. Fox ne tendoit point à découvrir les secrets de l'Etat, mais seulement à connoître la conduite publique de personnes autorisées par le public à traiter avec les Colonies. Ce n'est qu'une enquête du Parlement, ajoutèrent-ils, du résultat d'un acte du Parlement. Les commissions que l'on a données à Mylord Howe & à son frère, ne sont qu'en consé-

1777. quence d'un acte qui a pris son origine dans cette Chambre : c'est donc le devoir de la Chambre de s'informer de ce qui est arrivé depuis qu'ils sont nommés. Il paroît que ni la Nouvelle-York, ni *Long-Island*, ni l'Isle des Etats, ni aucune autre place dont nous avons pris possession, n'est encore dans la paix du Roi. Il paroît aussi que le Gouverneur Tryon a écrit au Chevalier Howe, l'un des Commissaires, pour qu'il rétablît la Nouvelle-York dans cet état, & que le Chevalier lui fit réponse qu'il ne pouvoit le faire sans le consentement du Ministre : c'est donc un sujet qui est du ressort de cette Chambre. Elle doit s'informer des mesures que les Ministres & les Commissaires ont prises pour remplir ses intentions, afin de savoir ceux qui sont dignes de blâme

Tandis que ce débat étoit soutenu avec vigueur, & qu'un fameux Conseiller du parti de la Cour étoit au milieu d'un discours dans lequel il s'efforçoit de prouver, avec beaucoup d'habileté & d'éloquence, la mauvaise politique de découvrir des secrets de cette importance, on reçut avis que le Duc de Grafton avoit fait la même proposition dans la Chambre-Haute, & qu'elle avoit été accordée. Il est impossible de peindre l'embarras où cette nouvelle inattendue jetta le premier Ministre dans la Chambre des Communes. Les Membres de l'Opposition ne l'aisserent pas échapper

cette occasion de l'assaillir. Toutes les figures de rhétorique & les sarcasmes les plus piquans furent employés pour le tourner en ridicule. Il sera nécessaire, dirent ces Membres, ou de rapporter sur les Journaux de la Chambre, que les Communes d'Angleterre ne furent pas jugées dignes de savoir ce qu'on communique librement aux Pairs; ou il faudra que le Ministre prie une partie de ses partisans nombreux qui l'ont soutenu jusqu'ici, & qui l'ont toujours fait triompher de toute opposition, d'abandonner aujourd'hui leurs drapeaux, & de laisser leur Chef dans la *minorité*. 1777.

D'autres parlèrent cependant plus sérieusement du mépris avec le quel ils étoient traités. Ils dirent qu'accorder une proposition à une Chambre, & la refuser à l'autre, étoit une indignité à laquelle ils espéroient qu'aucune Chambre des Communes ne se soumettroit. Le Ministre se trouva tellement assailli de tous les côtés, & les attaques étoient si piquantes par la manière avec laquelle elles étoient dirigées, qu'il ne put cacher sa colère. Il se leva avec chaleur & dit: Que, quelqu'effet que pût avoir l'incident actuel sur le reste de la Chambre, il conserveroit sa première opinion. Il ne pouvoit pas s'imaginer qu'un rapport qui n'étoit pas authentique fût capable de produire un changement dans les sentimens, & blâma avec beaucoup d'aigreur ceux qui rapportoient ce qui se passoit dans l'autre

1777. Chambre, dans le dessein d'influer sur les délibérations de celle-ci. Il soutint que c'étoit contre l'ordre. Les Communes, dit-il, ne doivent pas être guidées dans leurs résolutions par aucune considération antérieure, & beaucoup moins par la conduite d'aucun autre corps. Si elles se soumettoient à une influence de cette sorte, ce seroit bien alors qu'elles abandonneroient leur importance & leur dignité, il conclut enfin, en disant que les serviteurs du Roi dans l'autre Chambre, avoient eu part aux secrets du Gouvernement; qu'ils étoient juges pour eux-mêmes de ce qui devoit être découvert, & de ce qui ne devoit pas l'être; qu'ayant aussi le même droit de juger pour lui même, il étoit d'avis que, suivant la saine politique, on ne pouvoit pas accorder la proposition de M. Fox; &, après quelques autres argumens, elle fut rejettée.

La nouvelle de la triste catastrophe du Général Burgoyne qui arriva le lendemain, excita autant d'étonnement, de chagrin & de consternation dans les deux Chambres, qu'elle causa d'appréhension aux Ministres. Quelqu'un ayant demandé à Mylord George Germain si ce que l'on disoit au sujet de l'armé du Canada étoit véritable, ce Ministre fut lui-même obligé de faire le détail de cet évènement malheureux. Cela ne manqua pas de renouveller avec plus d'aigreur & de véhémence que jamais

toutes

Toutes les censures & les accusations que l'on avoit déjà faites au sujet de l'origine & de la conduite de la guerre, & de l'ignorance des Ministres. Après avoir donné beaucoup d'éloges à l'armée du Général Burgoyne, à cause de sa bravoure, des dangers qu'elle avoit courus, & des fatigues qu'elle avoit endurées, les Membres de l'Opposition condamnèrent dans les termes les plus sévères, le plan de l'expédition. Ils dirent que c'étoit un projet absurde, inconséquent & impraticable; indigne d'un Ministre Anglais, & que le Chef d'une Tribu de Sauvages auroit même honte d'avouer. Ils ajoutèrent qu'ils ne jugeoient point d'après les évènemens, & rappellèrent à Mylord George Germaine combien de fois ils l'avoient averti des conséquences funestes de son plan favori. L'ignorance avoit marqué chaque pas de cette expédition; mais c'étoit l'ignorance du Ministre, & non pas celle du Général, d'un Ministre qui, de son cabinet, avoit la présomption de diriger non seulement les opérations générales, mais même les mouvemens particuliers d'une guerre qui se faisoit dans les déserts de l'Amérique, à une distance de mille lieues. L'objet de cette expédition étoit une jonction entre Howe & Burgoyne; & cette jonction pouvoit se faire sans difficultés, en moins d'un mois, par mer; mais le Ministre aimoit mieux qu'elle se fît par terre. Voyons, ajoutoient-ils, de quels moyens 1777.

1777. il se servit pour faire réussir son projet. Comme il étoit nécessaire que les deux armées se rencontrassent, on pouvoit raisonnablement supposer que l'armée du Nord se seroit avancée vers le Midi, ou celle du Midi vers le Nord, ou, si on avoit dessein de les faire joindre à moitié chemin, qu'elles auroient marché toutes deux en même tems dans ces directions; mais le Ministre, méprisant ces moyens simples & naturels de former une jonction, fait marcher une armée de *New-York* encore plus vers le Midi, & envoie l'autre au Canada, pour suivre la première dans la même direction; de sorte qu'en continuant toutes deux leur route jusqu'à l'éternité, il étoit impossible qu'elles se joignissent jamais.

Les circonstances ne permettoient pas aux Ministres de parler avec hauteur : ils étoient assez humiliés. Mylord North avoua qu'il étoit malheureux; mais il justifia en même tems ses intentions, & déclara qu'il étoit prêt à rendre compte de sa conduite. Il dit que, depuis le commencement des troubles, personne n'avoit désiré la paix avec plus d'ardeur que lui; que s'il ne s'agissoit que de se démettre de toutes ses charges pour l'obtenir, il le feroit avec plaisir. Il ajouta qu'il avoit été appelé au Ministère contre son gré, & qu'on l'avoit même forcé d'accepter sa place; mais que, quelques désagréable qu'elle pût être, tant qu'il en auroit la possession, il la soutiendroit de tout son pouvoir.

Il conclut en obſervant que, quelle que fût la 1777.
détermination de la Chambre ſoit pour la paix ou pour la guerre, il étoit néceſſaire qu'on accordât les ſommes demandées, puiſque les dépenſes ſeroient toujours les mêmes juſqu'à ce que les armées fuſſent retournées en Europe, & réformées.

Mylord George Germaine déclara qu'il étoit prêt à ſoumettre le plan de l'expédition du Canada au jugement de la Chambre. S'il paroît impuiſſant, dit-il, foible ou ruineux, que la cenſure tombe ſur moi. Je ſuis content, ſi l'on me trouve coupable, d'eſſuyer les reproches de la Chambre, & tout Miniſtre qui a le bien de ſa Patrie à cœur, devroit toujours être prêt à ſoumettre ſa conduite à l'examen de ſon pays : mais que la Chambre ne ſoit pas trop précipitée, qu'elle ſuſpende ſon jugement juſqu'à ce qu'elle ſoit mieux inſtruite de toutes les circonſtances, &, peut-être, elle trouvera que le Général, ainſi que moi, ſommes innocens.

Ces derniers mots échauffèrent encore une fois les Membres de l'Oppoſition. Ils s'efforcèrent de prouver que le plan étoit impraticable, & que le Miniſtre étoit coupable. Après pluſieurs argumens, la Chambre ſe ſépara juſqu'au lendemain.

Le Colonel Barré fit le jour ſuivant pluſieurs propoſitions, pour qu'on fournît les papiers néceſſaires pour ſervir à l'enquête de la Nation, qui

1777. devoit se faire le 2 Février, comme nous l'avons déjà remarqué, & la Chambre y donna son consentement.

Comme le premier objet du Gouvernement, qui est de demander de l'argent, étoit alors assez bien rempli, puisqu'on avoit accordé près de deux cent seize millions en quinze jours, & que les Ministres étoient aussi fatigués d'enquête que de censures, ils résolurent de se donner un tems suffisant pour reprendre haleine, & se reposer de leurs travaux. Ils attendoient des attaques de toutes parts après les vacances de Noel, & ils vouloient se préparer : c'est pourquoi Mylord North proposa que la Chambre ajournât au 20 Janvier. Cette proposition excita de grands débats, mais elle fut à la fin accordée.

Pendant que ces choses se passoient dans la Chambre des Communes, on agitoit à-peu-près les mêmes questions dans la Chambre des Pairs. Mylord Chatham fit plusieurs propositions pour qu'on donnât copie de tous les papiers relatifs aux traités avec les Sauvages, & des instructions données au Général Burgoyne; mais elles furent toutes rejettées.

CHAPITRE XIII.

LES Ministres des États-Unis à la Cour de France, 1778. ayant écrit une lettre fort sévère, à Mylord North, au sujet du mauvais traitement que les prisonniers Américains éprouvoient en Angleterre, se plaignirent, entr'autres choses, que plusieurs de ces malheureux avoient été envoyés dans un état de captivité sur les côtes d'Afrique & aux Indes Orientales. Ils dirent qu'on les avoit forcés à accepter ces conditions, ou à souffrir une mort ignominieuse; que ceux qui restoient dans la Grande-Bretagne étoient dans un état affreux, & mourans presque de faim; de froid & de toutes sortes de misères. Il est certain que les Anglais traitèrent leurs prisonniers, durant cette guerre, avec une cruauté qui ne leur est pas ordinaire. En Amérique même, tous ceux qui tomboient entre leurs mains, étoient entassés, Officiers & soldats, dans un vieux vaisseau à *New-York*, ou dans d'autres prisons, avec les malfaiteurs. Il faut avouer que ceux qui étoient à la tête des affaires ne formoient qu'une partie de la Nation, & que c'étoit plutôt une guerre entre les *Whigs* & les *Tories* des deux hémisphères, qu'entre la Grande-Bretagne & l'Amérique. Ces derniers, semblables aux enthousiastes

1778. du siècle passé, qui coupoient charitablement la gorge à ceux qui différoient avec eux en opinions religieuses, & croyoient, par-là, faire une chose agréable à Dieu, traitoient avec la dernière rigueur ceux qui étoient faits prisonniers, parce que leurs opinions politiques n'étoient pas conformes aux leurs. Les regardant comme d'indignes rebelles, coupables des plus grands crimes, ils s'imaginoient faire une action méritoire : il est même probable qu'ils les auroient volontiers mis à mort, si la crainte des lois, ou des représailles, n'avoit mis un frein à leur enthousiasme.

Sur ces représentations, Mylord Abingdon proposa dans la Chambre des Pairs, qu'on examinât la condition des prisonniers Américains ; &, peu de tems après, il se fit une souscription en leur faveur : ce qui servit à les rhabiller & à rendre leur situation moins désagréable.

En ajournant le Parlement, le Ministre avoit un grand objet en vue. Il étoit toujours résolu dans le cabinet, de continuer la guerre ; mais la perte de l'armée du Canada défaisoit tous ses projets. Comment remplacer cette armée ? Il falloit d'abord des sommes considérables pour en former une nouvelle ; les Etats des petits Princes Allemands étoient, en quelque sorte, épuisés, & d'ailleurs l'un des plus grands Princes du Corps Germanique venoit de refuser un passage sur ses Etats, aux troupes

qui étoient déjà à la solde de la Grande-Bretagne. 1778.
Tout paroissoit donc contraire aux Ministres d'Angleterre; &, s'ils avoient seulement envisagé les grands armemens que l'on faisoit dans les ports de France & d'Espagne, ils se seroient désistés de leur opiniâtreté à suivre des mesures si pernicieuses; mais ces sages politiques s'imaginoient n'avoir rien à craindre de la Maison de Bourbon, ou plutôt ils étoient obligés de suivre un plan qui leur étoit tracé. Ils prirent donc la résolution de lever une nouvelle armée sans le secours du Parlement; &, comme ils pouvoient, pendant six semaines, faire usage de tous leurs moyens, sans être interrompus par les déclamations de leurs adversaires, ils persuadèrent à leurs partisans les plus zélés, de lever des troupes par souscription.

En conséquence, il y eut des assemblées dans plusieurs Villes, & des comités établis pour lever des troupes. Les *Tories* firent les plus grands efforts pour réparer la perte de l'armée de Burgoyne. Les Villes de Liverpool & de Manchester s'offrirent de former un régiment de mille hommes chacune. Les Villes de Glascow & d'Edinbourg en Ecosse firent les mêmes offres; en un mot, on vit dans plusieurs endroits de l'Angleterre, & surtout en Ecosse, le zèle le plus ardent pour soutenir cette mesure. Les Ministres auroient bien voulu que la Ville de Londres eût donné l'exemple; mais

1778. cette Métropole se rappelloit encore de l'affront que la Cour lui avoit fait, & lorsque le Lord *Mayor* proposa, dans une assemblée des Echevins, de lever des troupes pour le service de l'Etat; sa proposition fut rejettée; elle le fut aussi par le Conseil commun, pour les raisons que nous avons déjà rapportées, *que la guerre étoit injuste & ruineuse.*

Là-dessus les *Toriés* les plus zélés dirent que, quoique le Corps-de-Ville manquât de loyauté, cela ne devoit nullement arrêter les efforts des Particuliers, & que, dans un tems où des souscriptions pour des rebelles étoient remplies avec promptitude, les Sujets bien affectionnés devoient aussi souscrire libéralement pour soutenir le Roi & son Gouvernement. Ils ouvrirent donc une souscription, & établirent un comité pour conduire cette affaire. En peu de jours, ils eurent une somme de quatre cens soixante mille livres. Le Corps-de-Ville de Bristol ayant aussi refusé d'entrer dans les vues du Gouvernement, il se fit de même une souscription dans cette place, qui ne le céda en rien à celle de Londres.

On voulut ouvrir de semblables souscriptions dans les comtés de Norfolk & de Warwick; mais elles ne réussirent point. Les francs-tenanciers de Norfolk envoyèrent, au contraire, une requête pleine d'énergie au Parlement, contre la guerre d'Amérique. L'Ecosse fut très-favorable au Minis-

père ; &, outre les troupes que fournirent Edin- 1778.
bourg & Glascow, il se leva plusieurs régimens dans les montagnes.

Pendant la séparation du Parlement, les Ministres étoient un peu revenus de leur frayeur, les nouvelles levées les rendoient capables de continuer la guerre. D'ailleurs ils pouvoient donner, comme des témoignages certains, que la Nation en général approuvoit leur conduite, cette émulation qu'elle faisoit alors paroître pour lever des troupes. Ils étoient donc capables de faire face au Parlement, & de braver toutes les enquêtes de leur conduite passée, ainsi que celle de l'état de la Nation. Ils regrettèrent probablement alors la facilité avec laquelle ils avoient accordé les propositions dans un moment de détresse ; mais ils espéroient, avec l'esprit qui régnoit parmi le Peuple, défaire aisément les desseins de leurs Adversaires, & regagner le terrein qu'ils avoient foiblement cédé au parti de l'Opposition. Malgré ces apparences flatteuses, ils n'en étoient pas, cependant, plus à leur aise. Ils voyoient naître sous leurs pas des obstacles beaucoup plus grands que ceux qu'ils avoient surmontés. Leur Ambassadeur à la Cour de Versailles, venoit de les informer qu'il se négocioit un traité de commerce entre la France & les Etats-Unis ; qu'outre cela, il y avoit sur le tapis un autre traité particulier d'une nature très-

1778. dangereuse aux intérêts de la Grande-Bretagne; & sur lequel on gardoit le plus profond secret.

Le Parlement étant assemblé, la première chose qui occupa les Membres du parti de l'Opposition, fut d'examiner les mesures que les Ministres avoient prises pour lever des troupes pendant sa séparation; & le Chevalier Jennings-Clarke proposa qu'on mît devant la Chambre un état du nombre de troupes que l'on avoit levées, avec un détail des différens Corps, les noms des Officiers qui devoient les commander, ainsi que ceux de tous les autres Officiers, le tems de leur service & le rang qu'ils avoient dans l'armée, ce qui fut accordé.

Aussi-tôt après, le Ministre déclara qu'il avoit la plus grande satisfaction de pouvoir apprendre à la Chambre que le but de l'ajournement avoit été rempli, & que l'on avoit fait les plus grands efforts dans tous les départemens pour le bien du service; mais que les contributions volontaires de quelques sujets loyaux avoient aussi grandement contribué à cet objet; que l'on avoit ouvert une souscription dans plusieurs endroits du Royaume, qui démontroit un zèle vraiment patriotique, & qui offroit, outre cela, des preuves évidentes de la satisfaction du peuple; qu'il étoit fort consolant, pour ceux qui dirigeoient les affaires, de voir que l'opinion publique n'étoit nullement changée par les évènemens, & que les Anglais ne se laissoient

pas guider par des accidens, que nulle sagacité ne pouvoit prévoir, & que la sagesse humaine ne sauroit empêcher; que tout véritable patriote devoit ressentir un plaisir infini, en voyant que l'ardeur & le courage du peuple augmentoient avec les difficultés. 1778.

Ces congratulations que les Ministres se faisoient ainsi à eux-mêmes, & qui pouvoient être prises pour les ironies les plus piquantes, afin de mortifier leurs adversaires, excitèrent la colère des Membres de l'Opposition; ils attaquèrent le Ministère avec la plus grande véhémence. Ils dirent que cette mesure étoit illégitime & contraire aux loix de l'Empire; que si on pouvoit justifier la levée d'un seul régiment de cette manière, on pourroit se servir des mêmes argumens pour en former cinquante. Cette doctrine étant une fois admise, ajoutèrent-ils, il sera bien facile d'établir un pouvoir arbitraire. Les Partisans de cette forme de Gouvernement, n'auront rien autre chose à faire, pendant la séparation du Parlement, que d'encourager des souscriptions pour lever des troupes, & ces troupes une fois rassemblées, les argumens que l'on pourra faire dans cette Chambre, les résolutions que l'on y prendra, ne seront pas capables de prévenir la ruine de la constitution.

Mylord North se défendit avec beaucoup d'habileté, il dit que personne ne pouvoit nier la né-

1778. ceſſité de lever des troupes, puiſqu'en cas que les Colonies refuſaſſent les conditions qu'on leur offriroit, il faudroit faire les plus grands efforts, afin de terminer la guerre. Cette meſure, continua-t-il, n'eſt point illégitime. La guerre d'Amérique eſt une guerre juſte, c'eſt la guerre du Parlement, c'eſt la guerre du Peuple : ſe peut-il donc trouver rien de plus légitime que le Peuple faſſe des offres, & que le Souverain les accepte ? On refuſe de reconnoître l'autorité ſuprême du Corps légiſlatif ; des Sujets rebelles prennent les armes pour maintenir ce refus : d'autres Sujets fidèles expriment leur horreur d'une rebellion ſi inouïe ; &, pour preuve de la ſincérité de leurs ſentimens, font offre de leurs peſonnes & de leur fortune pour ſoutenir les droits de leur Patrie. Une action ſi louable mérite-t-elle donc d'être condamnée avec tant d'amertume ? Les Membres de l'Oppoſition répliquèrent, & il y eut à ce ſujet des argumens ſans nombre.

CHAPITRE XIV.

CES grands débats dans les deux Chambres du Parlement, conduisent naturellement à quelques réflexions. On peut regarder la Constitution Britannique comme une de ces superbes machines, dont la délicatesse & la complication excitent l'admiration des spectateurs, & qui sont des chef-d'œuvres de l'art, mais qui se dérangent avec trop de facilité. La moindre humidité, la moindre rouille en arrête les principaux ressorts, & pour lors elle continue dans un état de déréglement, jusqu'à ce que des mains habiles les remettent dans leur première position : chose qui est quelquefois plus difficile, que d'en former une nouvelle. Si les trois branches qui composent le Gouvernement Britannique demeuroient toujours intègres, on pourroit, avec raison, le regarder comme le meilleur du monde. En effet, qu'on examine la Branche monarchique, & on verra un Roi, qui par-tout devroit être le père de ses Peuples, tenant d'une main le glaive de la Justice pour punir le crime, & de l'autre, les dignités pour récompenser la vertu; on le verra même revêtu du pouvoir bienfaisant, d'épargner la vie d'un malheureux que les lois, quelquefois trop rigoureuses, avoient 1778.

1778. comdamné à la perdre. C'est lui qui est chargé de toutes les affaires avec les Puissances étrangères; c'est lui qui doit venger les insultes faites à la Nation; c'est à lui que l'on confie les sommes nécessaires pour les dépenses de l'Etat; les armées tant de terre que de mer; & c'est aussi lui qui dispose de tous les postes. Quel vaste champ pour un Prince vertueux qui ne cherche que le bien de ses Sujets! On dira peut-être que les Rois, quelqu'enclins qu'ils soient à faire le bien, ne sont jamais informés du véritable état de l'Empire, & que, toujours entourés de vils flatteurs & de gens intéressés, les cris de leurs Peuples ne parviennent jamais jusqu'à eux. Mais qu'on jette les yeux sur la branche démocratique, & on verra que les Rois d'Angleterre n'ont besoin que d'un peu de prudence pour ne point se laisser tromper. Toujours assistés des Conseils de la Chambre des Communes qui devroit être composée des gens les plus sages & les plus vertueux d'entre le Peuple, & choisis par lui, il est impossible qu'ils puissent ignorer les sentimens de leurs Sujets. C'est à ces représentans que le Roi demande les secours dont il a besoin pour le soutien de l'Etat. S'ils les trouvent nécessaires, ils les accordent avec générosité : si non, ils les refusent, & ont droit de le faire.

La branche aristocratique, ou la Chambre haute, tient, pour ainsi dire, la balance entre le Roi & le

Peuple, elle modère la hauteur qu'inspire l'autorité royale & les jalousies, quelquefois mal fondées, des Communes, au sujet de leur liberté, & sert ainsi de point d'union entre la branche démocratique & la monarchique. Les Pairs attachés à la royauté à cause des dignités qu'elle leur procure & de l'importance qu'elle leur donne, seroient fâchés qu'elle fût abolie ; mais, d'un autre côté, jaloux de leurs privilèges, & craignant d'être réduits à cet état d'esclavage où sont les Nobles d'une grande partie de l'Europe, ils ne voudroient point non plus que le pouvoir de la démocratie fût anéanti. 1772.

Cette belle machine subsiste-t-elle encore en Angleterre dans l'état où je viens de la représenter? Il s'en faut de beaucoup; tous ses principaux ressorts sont viciés, toutes les roues qui la faisoient mouvoir sont hors de leurs pivots, & ne tournent plus que par un secours emprunté. D'un côté, le Souverain, accompagné d'un grand nombre de Seigneurs la tirent avec rapidité vers le trône du despotisme ; & de l'autre, quelques Sénateurs hardis font des efforts incroyables pour arrêter ses progrès, encore souvent ces derniers ne sont-ils pas animés de l'amour de la Patrie. Tel est le malheur des hommes, ils ne sauroient long-tems vivre dans un état de société, sans se corrompre. Leurs passions ont sur eux un empire trop puissant ; &, pour

1778. les satisfaire, ils détruisent les meilleures institutions. Les hommes aiment à dominer, & à ne point être contredits; c'est ce qui fait que les Rois d'Angleterre ont tâché, depuis long-tems, de se délivrer des entraves que le Parlement pourroit mettre à leurs désirs. Des Ministres scélérats, dans le dessein de se rendre nécessaires, leur ont fait croire que leurs intérêts étoient différens de ceux du Peuple, &, depuis ce tems-là, ils regardent ce dernier d'un œil jaloux. La volonté des Monarques devenant alors différente de celle de ses Sujets, en plusieurs occasions, il fallut trouver des moyens pour avoir de l'argent. Cet argent ne pouvoit s'obtenir que des Communes; mais les premiers avoient des dignités, des honneurs, des places lucratives dont ils pouvoient disposer, & les Communes n'étoient pas incorruptibles. On gagna, peut être d'abord avec peine, un nombre suffisant des Membres de la Chambre basse, pour former une majorité, & on obtint ce que l'on demandoit. Les Pairs mêmes ne furent pas à l'épreuve; mais il restoit les Electeurs à gagner, nombre considérable des Habitans de l'Empire, & généralement plus difficile à corrompre: d'ailleurs il auroit fallu recommencer tous les ans. Que fit-on? au lieu d'une élection annuelle, on passa un acte pour ne la renouveller que tous les sept ans. Alors les places de Membre du Parlement valurent

valurent la peine d'être recherchées, & on corrompit les Electeurs. Tel est l'état actuel de la Grande-Bretagne, on n'apperçoit plus que l'ombre de l'ancienne Constitution, ou plutôt de ce qu'elle auroit dû être. Le Roi corrompt les Représentans du Peuple; les Représentans, les Electeurs; & les Pairs prennent différens partis, suivant que leurs amis ou leurs parens sont employés dans les places lucratives. Comme le Souverain est obligé de faire une dépense prodigieuse pour se procurer une majorité dans les deux Chambres; il n'est guere possible que les vingt-quatre millions qu'on lui accorde pour sa maison, puissent lui suffire; mais il fait des dettes, & vient ensuite prier son Parlement de les payer: ce que ce dernier ne manque jamais de faire. On n'entend que les cris de ceux qui n'ont point de places à leur gré, & que l'on appelle *Membres de l'Opposition*. Je ne veux pas insinuer ici qu'il n'y ait point dans les deux Chambres des gens désintéressés, & qui ne sont conduits que par l'amour de leur Patrie. Il s'en trouve certainement, mais le nombre en est petit. On demandera peut-être s'il n'est pas possible de réformer ces abus, c'est une chose bien difficile. Je n'y vois que deux moyens, encore pourroient-ils ne pas être efficaces, les Electeurs étant accoutumés à la corruption. Le premier, & le moins violent, seroit de rétablir l'élection annuelle, & d'en égaliser le droit; le

1778.

1778. second ne peut s'effectuer que par une révolution dans l'Empire.

D'après ces explications, il ne paroîtra pas bien étrange que les Membres de l'Opposition aient eu si peu de succès dans toutes leurs entreprises ; car quels qu'aient été leurs motifs, les argumens dont ils se servoient étoient fondés sur les loix de l'Etat ; mais leurs Adversaires avoient pour eux la pluralité des voix, & faisoient rejetter toutes leurs propositions. On verra même que cette fameuse enquête de l'état de la Nation, à laquelle les Ministres n'avoient pu se refuser de bonne grâce dans un tems où les pertes de l'Angleterre avoient excité la colère du Peuple, ne fut d'aucune utilité, & que les courtisans firent échouer les desseins des patriotes, en leur refusant les papiers nécessaires.

Avant d'en venir à cette enquête, il ne sera pas, ce me semble, hors de propos de donner un précis des fins que les Membres de l'Opposition se proposoient en la faisant. C'étoit, 1°. de rétablir la paix entre la Grande-Bretagne & les Colonies, sur des fondemens solides ; 2°. de former au moins une union, & aux meilleures conditions possibles.

Le 2 Février, M. Fox ouvrit l'enquête dans le grand comité de la Chambre des Communes, avec cette habileté, cette énergie, & cette perspicuité qui le distinguent. Quoique, dans l'explication étendue qu'il donna des motifs de l'enquête actuelle, il

récapitulât toutes les circonstances des affaires de 1778.
l'Amérique depuis le commencement des mesures qui avoient occasionné les troubles; il observa, cependant, que le sujet particulier qu'il offriroit ce jour-là à la décision du comité, ne seroit qu'une petite partie de l'affaire importante qui devoit engager son attention par la suite.

Il pria les Membres de ne point confondre l'affaire présente avec ce qui étoit arrivé auparavant, mais d'en venir tout de suite au fait. Il dit que l'importance du sujet le demandoit, qu'il s'agissoit d'examiner l'état actuel de la Grande-Bretagne, & de voir comment elle pourroit se tirer de la situation critique où elle se trouvoit; qu'il souhaitoit que chacun oubliât ses premières opinions, ses idées favorites & ses préjugés; qu'il étoit nécessaire d'adopter une nouvelle façon de penser; que le Parlement ne devoit regarder les Américains ni comme amis, ni comme ennemis, mais qu'il devoit considérer l'Amérique comme une grande partie de l'Empire Britannique; il informa le comité que la méthode qu'il avoit choisie pour convaincre plus efficacement les Ministres, & marquer la conduite qu'il seroit avantageux de suivre, étoit simple, concise, claire & conséquente. Il poseroit des faits incontestables, & en déduiroit des conclusions. Après avoir récapitulé les calamités de la guerre, fait voir l'impossibilité de réussir, démontré la mau-

1778. vaise politique des Ministres, en refusant les requêtes des Colonies, & en particulier celle que le Congrès avoit fait présenter par M. Penn; il dit qu'il ne restoit plus d'autres moyens d'obtenir la paix que la voie de la douceur. C'est pourquoi il proposa une adresse au Roi pour le prier « de ne » pas envoyer en Amérique aucun vieux régiment » des troupes de la Nation alors dans les trois » Royaumes, ou en garnison à Gibraltar & à Minorque ».

Au grand étonnement de tous les Spectateurs, les Ministres ne firent aucune réplique ni au discours, ni à la proposition de ce grand Orateur. On en vint sur-le-champ à la division des voix, & il s'en trouva cent soixante-cinq pour M. Fox, & deux cens cinquante-neuf contre lui. Ce grand nombre de voix en faveur des Membres de l'Opposition, ne laissa pas, néanmoins, d'intimider les Ministres; ils s'apperçurent que l'état critique des affaires avoit détaché de leur cause nombre de leurs anciens partisans. Tel fut l'événement du premier jour de l'enquête de la Nation dans la Chambre des Communes.

Peu de jours après, le célèbre M. Burke proposa une adresse à Sa Majesté, pour la prier de mettre devant la Chambre « copie de toute la correspondance de ses Ministres avec les Généraux de ses » armées en Amérique, ou toute autre personne

» employée par le Gouvernement, pour exciter 1778.
» les Sauvages à prendre les armes ».

Ce grand homme soutint sa proposition avec son éloquence ordinaire; & se surpassa même ce jour-là. Les Ministres, qui savoient combien la mesure d'employer les Sauvages étoit odieuse au Peuple, avoient obtenu qu'on tînt les portes fermées, pendant qu'on agitoit cette question, & il est probable que, sans cette précaution, ils auroient couru risque d'être déchirés en pièce par la populace. Quoique ce discours n'ait jamais paru, nous nous en sommes, cependant, procuré des extraits. M. Burke observa qu'un des grands objets de l'enquête présente de l'état de la Nation, étoit de connoître la condition & la qualité des troupes employées en Amérique; qu'il y avoit déjà devant la Chambre un état des troupes réglées du Roi, & de celles de ses alliés Européens; mais que jusqu'ici on n'avoit point encore produit d'état de ses forces irrégulières, de *ses alliés Sauvages*, quoiqu'elles eussent causé une grande dépense, & qu'on eût beaucoup compté sur leur prouesse. Il dit qu'il étoit nécessaire d'examiner cela en particulier, parce que plusieurs personnes avoient recommandé très-expressément d'adopter leur manière de faire la guerre; qu'on avoit répandu le bruit que, la campagne prochaine, on devoit abandonner l'ancien plan, & ne plus faire qu'une guerre

1778. de rapine & de pillage pour détruire des Colonies dont on désespéroit de faire la conquête. Il ajouta que l'on avoit déjà essayé en grand cette méthode de guerre, & qu'il n'en étoit résulté aucun succès. Si ce plan, continua-t-il, considéré comme un plan militaire, ne peut nous procurer aucun avantage décisif, je ne vois pas qu'il puisse être d'aucune utilité particulière. Il ne servira pas certainement à démontrer que nous sommes meilleurs politiques, & que nous cherchons les moyens les plus efficaces pour ramener les Colonies.

Il exposa ensuite la nature d'une guerre de Sauvages de l'Amérique contre une Nation civilisée. Il dit que la raison pourquoi on ne devoit jamais les employer, n'étoit pas, parce qu'ils étoient de telle couleur, ou qu'ils se servoient de telles armes, mais parce que leur cruauté surpassoit même la férocité des autres barbares, dont l'Histoire ancienne ou moderne fait mention; que les Indiens de l'Amérique n'avoient que deux objets principaux dans leurs guerres: le premier, d'exercer leur férocité naturelle, en exterminant leurs ennemis; le second, la gloire d'acquérir le plus grand nombre de chevelures possible, qu'ils pendoient ensuite dans leurs cabanes, comme des trophées de leurs victoires & de leur valeur. Comme ils n'ont point, ajouta-t-il, d'émolumens pécuniaires, ni aucune de ces distinctions, aucun de ces titres si flatteurs

chez les Nations civilisées, leurs récompenses consistent en chevelures & dans le plaisir qu'ils ont à tourmenter, à balafrer, à faire rôtir tout vivans leurs prisonniers devant un feu lent, & souvent même à les manger. Telles sont, s'écria M. Burke, les récompenses des guerriers Indiens, telles sont les horreurs d'une guerre avec ces Sauvages. 1778.

Il examina ensuite les argumens dont les Ministres s'étoient servis pour défendre cette mesure, & les divisa en trois points. La première & la principale excuse du Ministère, dit-il, est que si le Roi n'avoit pas employé les Sauvages, les rebelles l'auroient fait. Il n'y a point de preuves que les Américains aient essayé de faire aucune alliance offensive avec les Indiens, au lieu qu'il est prouvé que les Ministres du Roi en ont fait depuis un bout du continent jusqu'à l'autre. Les premiers avoient, à la vérité, conclu un traité de neutralité avec les *cinq Nations*; mais les Ministres les ont corrompus, & le leur ont fait violer. Ils n'ont jamais eux-mêmes cherché à établir une neutralité. En supposant même, continua-t-il, que les Américains se soient servis des Sauvages, ce qui est absolument faux, cependant il est bien différent de les employer contre des soldats armés, disciplinés & campés, ou contre les vieillards, les femmes & les enfans d'un pays dont les habitations sont dispersées & éloignées les unes des autres.

1778. Les autres points de défense du Ministère sont que « l'on avoit pris beaucoup de soin pour empêcher le massacre indistinct de vieillards, de » femmes & d'enfans, & que les Sauvages étoient » toujours accompagnés de troupes réglées pour » prévenir les irrégularités ». Si cela étoit vrai, dit M. Burke, le service des Indiens ne feroit qu'un badinage. Ils ne pourroient être d'aucune utilité, puisqu'ils ne savent que commettre des cruautés. Toutes les guerres antérieures, & en particulier celle-ci, nous prouvent qu'il est tout-à-fait impossible de mettre un frein à leur férocité. Dans les expéditions du Général Burgoyne & du Colonel Saint-Léger, quoique ces Officiers aient toujours pris beaucoup de peine pour réprimer leur barbarie, ils ont massacré indistinctement les vieillards, les femmes & les enfans, amis & ennemis. Les personnes attachées à la cause du Roi, sont même celles qui ont le plus souffert, parce qu'elles avoient été désarmées par les Républicains. Il n'y a qu'à citer le meurtre de Mademoiselle Mac-Rea le jour qu'elle devoit épouser un Officier des armées de Sa Majesté; il n'y a qu'à se rappeller le massacre, de sang-froid, des prisonniers faits à l'affaire des Cèdres, pour exciter l'horreur & pour démontrer qu'il est impossible de restreindre les cruautés des Sauvages.

Il blâma aussi fort sévèrement les efforts qu'on

avoit faits dans deux des Colonies méridionales, 1778.
pour exciter les Nègres & les Esclaves à se soulever contre leurs Maîtres; il dit que, par ces alliances, l'Angleterre s'étoit avilie dans l'estime des étrangers; qu'au lieu d'être d'aucun service, elles avoient, au contraire, produit des défaites & des disgraces; qu'elles n'avoient fait qu'aliéner l'esprit des Américains, & réunir toutes les Colonies contre la Grande-Bretagne; que cette tentative de soulever les Nègres, étoit cause que les Provinces méridionales montroient plus de ressentiment que les septentrionales, & qu'elles avoient été les premières à abjurer le Roi & son Gouvernement; que la Virginie avoit même déclaré que, quand toutes les autres se soumettroient, elle se défendroit jusqu'à la dernière extrémité, parce qu'un Gouverneur Anglais pourroit, à son gré, faire révolter les Esclaves contre les Habitans, ou adopter les lois militaires. Il dit que le seul remède qui restoit pour dissiper la haine & l'horreur que ces mesures inhumaines avoient excitées, étoit que le Parlement en prît connoissance, & que, par le désaveu le plus marqué & le plus solemnel, il convainquît l'univers qu'il n'avoit eu aucune part à des cruautés aussi indignes d'une Nation civilisée, que contraires à la saine politique & à l'humanité; car, ajouta-t-il, il n'est point dans la nature humaine qu'aucun Peuple puisse jamais se fier à des hommes

1778. qui sont cause de toutes leurs souffrances; les Colonies n'auront jamais aucune confiance en des gens capables de conduire une guerre d'une manière si cruelle & si déshonorante, & ne feront point la paix avec eux.

Les Ministres se défendirent le mieux qu'ils purent contre toutes ces attaques, & eurent recours à la plupart de leurs anciens argumens; mais *la pluralité des voix* étoit toujours en leur faveur. La proposition de M. Burk fut rejettée, ainsi que plusieurs autres qu'il fit ensuite.

Le 17 Février, Mylord North proposa son plan de réconciliation, il l'introduisit par un long récit de ses sentimens au sujet de la guerre d'Amérique, depuis le commencement des troubles jusqu'alors. Il commença par assurer la Chambre que de tout tems la paix avoit été son but, qu'ayant eu cet objet en vue, sa conduite & ses mesures n'avoient pas manqué de consistance; mais que les évènemens avoient été malheureux; qu'il n'avoit jamais ignoré qu'une taxe sur l'Amérique ne pouvoit pas produire un revenu avantageux; qu'il y avoit plusieurs sortes de taxes qui n'étoient pas convenables à ce pays-là, & qu'il y en avoit peu qui fussent capables de payer les frais de perception; que, quoique l'acte du timbre, ou l'impôt sur le papier, fût le plus judicieux qu'on eût pu imaginer, cependant, malgré l'estimation considérable à laquelle

on avoit fait monter ces droits, il n'avoit jamais 1778.
été d'avis que leur produit fût un objet de grande importance; qu'en conséquence il n'avoit jamais proposé de taxe sur les Américains; qu'il les avoit trouvés taxés, quand il fut malheureusement appellé au Ministère; que, comme ses principes de politique avoient été d'éviter toute discussion à ce sujet, & de ne pas parler des affaires de l'Amérique en Parlement, il n'avoit point crû qu'il fût de son devoir de révoquer un acte qu'il n'avoit point fait passer; mais qu'il ne s'étoit non plus servi d'aucun moyen particulier pour le faire exécuter; que les mesures que l'on avoit ensuite prises, de permettre à la Compagnie des Indes d'envoyer du thé pour son compte, en Amérique, avec une remise de tous les droits, en Angleterre, étoient de nature à ne point faire supposer qu'elles exciteroient aucune plainte dans les Colonies, & encore moins qu'elles produiroient les conséquences qui s'ensuivirent, puisque c'étoit un soulagement au lieu d'être une oppression. Il attribua ces conséquences en partie aux mécontens, &, en partie, à ceux qui étoient intéressés dans un commerce de contrebande, qui représentèrent ces mesures à la populace comme un monopole, de sorte que le tumulte avoit été excité par des principes tout-à-fait distincts de l'idée de taxe. Il dit que, lorsqu'on avoit employé les moyens coercitifs, ils étoient absolu-

1778. ment néceſſaires ; mais qu'ils avoient produit des effets auxquels perſonne ne pouvoit s'attendre ; qu'auſſi-tôt qu'il en avoit été informé, il avoit propoſé un plan *conciliatoire* avant que l'épée fût tirée, qu'il s'étoit imaginé dans ce tems-là, & qu'il croyoit encore que les conditions propoſées étoient les plus juſtes pour former une union durable entre l'Angleterre & ſes Colonies ; mais que, par une variété de diſcuſſions & de changemens, une propoſition, qui étoit originairement claire & ſimple en elle-même, avoit été rendue obſcure, & que le Congrès avoit pris occaſion de la repréſenter comme un ſtratagême pour ſemer des diviſions & introduire des taxes d'une manière pire encore que la première, & en conſéquence l'avoit rejettée.

Il ajouta que les évènemens de la guerre avoient été bien différens de ce qu'il avoit droit d'attendre : que les grandes forces que le Gouvernement avoit envoyées avec toutes ſortes de proviſions en abondance, avoient produit des effets bien peu proportionnés à ce qu'elles auroient dû faire. Il avoua que ce manque de ſuccès l'avoit extrêmement trompé ; il dit, néanmoins, qu'il n'avoit pas deſſein de condamner la conduite des Généraux ; mais qu'il avoit été trompé ; que le Chevalier Howe, dans les dernières actions & dans tout le cours de la campagne, avoit eu une armée ſupérieure en nombre à celle des Améri-

cains ; que ses troupes étoient aussi meilleures, & qu'il n'avoit manqué de rien ; que le Général Burgoyne, jusqu'à l'affaire de Bennington, avoit eu des forces deux fois aussi nombreuses que le Général Gates ; & que, toutes ces choses considérées, les évènemens avoient été bien différens de son attente ; mais qu'il falloit qu'il formât son plan sur ces évènemens, & non pas sur ce qu'il avoit lieu d'attendre. 1778.

Il proposa donc deux *bills* pour servir de base au plan *conciliatoire* : « Un *bill* pour déclarer les » intentions du Parlement de la Grande-Bretagne, » touchant l'exercice du droit d'imposer des taxes, » dans les Colonies, Provinces & plantations de » Sa Majesté dans l'Amérique septentrionale ; & » un autre pour autoriser Sa Majesté à nommer » des Commissaires, avec des pouvoirs suffisans » pour traiter, consulter & s'accorder sur les » moyens les plus propres à appaiser les désordres » qui régnoient dans certaines Colonies, plantations & provinces de l'Amérique septentrio» nale ».

Mylord North observa ensuite que c'étoit l'intention du Ministère d'employer cinq Commissaires, & de les revêtir de pouvoirs très-étendus. Ils pouroient traiter avec le Congrès, comme si c'étoit un corps légitime, &, par ce moyen, regar-

1778. der ses concessions comme des obligations sur toute l'Amérique. Ils seroient aussi autorisés à traiter avec les Assemblées provinciales, suivant leurs Constitutions actuelles, & avec toutes les personnes qui avoient un commandement civil ou militaire, avec le Général Washington, ou tout autre Officier; ils auroient pouvoir d'ordonner une suspension d'armes, de suspendre l'opération des lois, & d'accorder toutes sortes de pardons d'immunités & de récompenses, de rétablir toutes les Colonies, ou chacune d'elles en particulier, dans la forme de leur ancienne Constitution, avant les troubles.

Il dit que, comme le Congrès avoit autrefois fait des difficultés, parce qu'on ne vouloit point reconnoître les Colonies comme Etats indépendans, si elles prétendoient d'abord à l'indépendance, il n'insisteroit pas qu'elles y renonçassent jusqu'à ce que le traité eût été ratifié par le Roi & le Parlement; que les Commissaires auroient des instructions de demander quelques contributions modérées pour la défense commune de l'Empire, lorsqu'il seroit réuni. Il ajouta que, pour ne laisser aucun prétexte de ne point terminer ces différens, les Commissaires ne devoient pas insister absolument sur ces contributions; mais que si les Américains refusoient une proposition si équitable, ils n'auroient point à se plaindre si, par-là suite, ils

ne recevoient aucuns secours de cette partie de 1778.
l'Empire, dont ils ne vouloient point partager les dépenses.

Il observa qu'on demanderoit, peut-être, pourquoi il n'avoit point fait cette proposition plutôt, si ses sentimens avoient toujours été tels par rapport aux taxes & à la paix? Il répondroit qu'il avoit toujours cru que le moment de la victoire, qu'il avoit eu lieu d'espérer, étoit le tems le plus propre pour faire des concessions; il déclara qu'il n'avoit jamais rien promis sans tenir sa promesse, qu'il avoit toujours communiqué au Parlement ce qu'il avoit appris. J'ai, continua-t-il, annoncé qu'on enverroit une grande armée, & on a effectivement envoyé une armée de plus de soixante mille hommes. J'ai promis une grande flotte, & on a aussi employé une grande flotte. J'ai dit que, l'armée & la flotte seroient pourvues de toutes sortes de provisions & elles ont eu des provisions en abondance. Je puis encore leur en fournir pendant plusieurs années : au reste la Chambre a toujours eu pleine connoissance de toute cette affaire; & si elle a été trompée, c'est qu'elle a bien voulu se tromper elle-même.

Le Ministre conclut enfin un des discours les plus éloquens qu'il eût encore prononcé en déclarant que c'étoit la raison, & non pas la nécessité qui lui faisoit faire ces concessions, & que la Na-

1778. tion étoit encore en état de continuer la guerre pendant bien des années. Nous pouvons lever des hommes, ajouta-t-il, & nous en avons encore de prêts pour le service, la Marine est en bon état, les fonds ne sont guère tombés, & je levrai, en peu de jours, ceux qui sont nécessaires pour les dépenses de l'année, à des intérêts modérés. D'après cela, je soumets ma conduite présente & passée au jugement de la Chambre.

Un morne silence succéda pendant quelque tems à ce long discours. L'étonnement, la consternation, la crainte avoient pris possession de toute l'Assemblée. Quoique le Ministre eût déclaré que les sentimens qu'il venoit d'avouer étoient ceux qu'il avoit toujours eus en tout tems; il est certain que personne ne l'avoit jamais entendu de cette manière, & qu'on l'avoit toujours regardé comme le plus opiniâtre à défendre les droits de la supériorité du Parlement sur les Colonies qu'il vouloit alors résigner, & le plus éloigné des concessions qu'il proposoit de faire.

Ceux qui avoient jusqu'ici soutenu le Ministère, & en particulier les Propriétaires de terres, blâmèrent la conduite de Mylord North dans les termes les plus sévères. Ils dirent qu'il étoit faux qu'on ne les eût pas trompés, & que, depuis trois ans, on les avoit indignement abusés. Ils demandèrent quels étoient les motifs de la guerre, puisque

puisque son objet n'avoit jamais été de taxer les Colonies, & s'il avoit perdu trente mille hommes, dépensé 720,000000 liv., & mis l'Empire sur le bord d'un précipice, uniquement pour s'amuser & essayer le courage des Américains? Si les Membres de l'Opposition avoient voulu se joindre à ce parti, il est certain que la pluralité des voix se seroit trouvée en leur faveur, & que les *bills* n'auroient pas passé. Un célèbre Conseiller, ayant proposé qu'il falloit donner pouvoir aux Commissaires d'assurer le Congrès que les dettes qu'il avoit contractées seroient payées, & qu'on rétabliroit le crédit de son papier, afin de l'engager à rentrer dans le devoir; un des Membres déclara avec véhémence qu'il consentiroit plutôt à donner cours à de faux billets de banque, qu'à rétablir le crédit d'un papier fabriqué pour soutenir une rebellion contre le Roi & son Parlement. 1778.

M. Fox complimenta le Ministre sur sa conversion, & félicita les patriotes d'avoir acquis un auxiliaire si puissant; il dit qu'il étoit bien aise de voir que les propositions de Mylord North ne différoient pas beaucoup de celles qu'avoient faites M. Burke trois ans auparavant, & il pria la Chambre d'observer que, quoique ce Ministre les eût alors rejettées, néanmoins trois ans de guerre l'avoit convaincu de leur utilité. Il applaudit fort à la résolution d'abandonner le droit de taxer les Co-

1778. lonies, parce que cela devoit causer beaucoup de plaisir aux Propriétaires de terres qui ne l'avoient soutenu que pour obtenir cette taxe. Il ajouta qu'il voyoit avec satisfaction que les Communes étoient autorisées à rétablir la chartre de la province de Massachuset, parce que c'étoit une preuve de la sagesse du Ministre, puisque c'étoit lui qui l'en avoit privé. Il déclara qu'il auroit souhaité que ces concessions eussent été faites plutôt, & qu'on eût eu un peu plus de respect pour le Parlement; car il n'étoit pas du tout honnête de dire à une Assemblée qui avoit, depuis tant d'années, placé la plus grande confiance en lui, que si elle avoit été trompée, elle s'étoit trompée elle-même. La Chambre des Communes, continua-t-il, est obligée de placer beaucoup de confiance dans les personnes en place, & le seul moyen d'empêcher qu'elles en abusent, c'est de punir celles qui lui donnent de fausses informations, ou qui conduisent mal ses affaires. La défense du Ministre, s'il avoit été capable d'en établir une réelle, auroit fait honneur à ses talens, en prouvant qu'il pouvoit justifier les mesures les plus insoutenables; mais tous ses argumens & toutes ses erreurs se bornent à un seul point. On peut les renfermer en une seule parole : *ignorance*. Une ignorance totale du sujet. Il espéroit, & il a été trompé. Il attendoit beaucoup, & rien n'est arrivé. — Il s'imaginoit que l'Amérique se soumettroit, & elle a résisté. — Il

croyoit que ses armées l'auroient conquise, & elle 1778.
les a battues avec des forces inférieures. — Il fit des propositions de réconciliation; il pensoit qu'elles réussiroient, mais elles furent rejettées. —Il nomma des Commissaires pour faire la paix; il s'imaginoit que les Commissaires avoient des autorisations; mais il trouva qu'ils n'avoient point fait la paix, & que personne ne croyoit qu'ils fussent autorisés.

Après avoir ainsi tourné le Ministre en ridicule par une scène d'ironie qui dura plus d'une heure, il dit que, comme les propositions présentes étoient plus claires & plus satisfaisantes qu'aucune de celles qu'il eût encore faites, il leur donneroit son appui, & il supposoit qu'elles auroient aussi celui de tous ses amis. Ces propositions, ajouta-t-il, auroient certainement donné pleine satisfaction aux Colonies, & prévenu les calamités que l'Angleterre & l'Amérique ont éprouvées, si elles avoient été offertes à tems; mais s'il se trouvoit que, quelque satisfaisante que soient ces concessions, elles sont faites trop tard, quelle punition seroit assez grande pour ces Ministres qui ajournèrent le Parlement, afin de proposer des conditions de paix, & qui ont négligé de les faire, jusqu'à ce que la France ait conclu un traité avec les Etats indépendans de l'Amérique, après les avoir reconnus comme tels? A ces mots, toute la Chambre fit paroître le plus grand étonnement, & tous les yeux se tournèrent vers Mylord

P 2

1778. North. Je ne parle point sur des conjectures, reprit M. Fox, ce que je viens d'avancer est malheureusement plus certain que les argumens du Ministre, je le tiens de bonne part. Le traité dont j'ai fait mention, fut signé, il y a dix jours, à Paris. On trouvera, sans doute, que ces dispositions pacifiques du Ministère ne doivent leur origine qu'à la connoissance de ce traité qui rendra ses propositions aussi inutiles à la paix qu'elles sont humiliantes pour la Grande-Bretagne.

Mylord North étant à la fin pressé au sujet du traité entre la France & l'Amérique, répondit qu'il n'avoit point de nouvelles sûres là-dessus, qu'il avoit couru un bruit qu'il y avoit un pareil traité sur le tapis, que sa conclusion étoit fort possible & même probable, mais que, comme l'Ambassadeur n'en avoit point encore donné avis, il falloit croire qu'il n'en étoit rien. Là-dessus un des Patriotes s'écria: *est-il possible que, tandis que la Nation paye des sommes si considérables pour l'établissement d'un Corps diplomatique & les représentans de Sa Majesté dans toutes les Cours de l'Europe, un simple Particulier soit mieux instruit d'une affaire de cette importance, que le Ministre de la Grande-Bretagne?*

M. Adair proposa qu'on informât le Comité qui devoit travailler au *bill* pour nommer des Commissaires, qu'il pouvoit pourvoir à la nomination

de ces Commissaires; mais après de longs débats, dans lesquels les Ministres firent les plus grands efforts pour prouver que c'étoit enfreindre les prérogatives de la Couronne, & priver le Roi de ses droits, la proposition fut rejettée. 1778.

M. Powis proposa alors d'insérer une clause dans le bill *conciliatoire* pour révoquer l'acte qui annulle la chartre de la Province de Massachuset. Cette proposition occasionna des argumens sans nombre; mais elle fut à la fin rejettée par cent quatre-vingt-une voix contre cent huit.

M. Powis fit, quelque tems après, une autre proposition pour la révocation de l'acte au sujet du thé, passé en 1767, & elle fut accordée. M. Burke proposa, aussi le même jour, que les dispositions du bill eussent lieu pour les Isles occidentales : ce qui fut accordé.

Le 11 Mars, le comité, pour examiner l'état de la Nation, ayant reprit ses séances, MM. Fox & Luttrell firent plusieurs propositions au sujet de la Marine, qui furent toutes rejettées. Le lendemain, M. Luttrell ne surprit pas peu les Ministres, en proposant « qu'on présentât une adresse au Roi » pour le prier de donner des instructions aux » Commissaires, pour rétablir la paix; qu'en cas » qu'ils trouvassent que la continuation des Mi- » nistres de Sa Majesté, causât des jalousies & des » doutes dans une, ou plusieurs des Colonies ré-

1778. » voltées, de manière à occasionner des délais & » des empêchemens à une réconciliation sincère » entre la Grande-Bretagne & ses Colonies, ils » étoient autorisés à promettre, au nom de Sa Ma- » jesté, qu'on renverroit tel ou tels Ministres de » ses Conseils ».

Les Ministres furent très-piqués de cette proposition, & répondirent avec beaucoup d'aigreur, tandis que plusieurs Membres de l'Opposition la défendirent avec chaleur. D'autres, cependant, furent d'un avis différent, & dirent que, quoiqu'il n'y eût pas lieu d'espérer une réconciliation sous le Ministère actuel, ils regardoient la mesure proposée comme trop humiliante; & que, s'il falloit faire un changement, on devoit le faire avant d'entamer un traité avec les Américains, & ne point laisser cette mesure à la décision de ces derniers. Finalement la proposition fut rejettée.

Tandis que ces choses se passoient dans la Chambre des Communes, les mêmes questions avoient été agitées avec autant de chaleur dans la Chambre des Pairs. Il arriva, à-peu-près dans ce tems-là, une circonstance singulière, & qui fit beaucoup de bruit. Peu-à-près la convention de Saratoga, le Général Gates écrivit une lettre au Comte de Thanet, avec qui il avoit autrefois été fort lié. Le Général Burgoyne en étoit lui-même porteur. Cette lettre, excepté une observation très-courte sur le mauvais

traitement du Général Lee, & quelques complimens à son ami, étoient entiérement sur les affaires publiques. 1778.

M. Gates, après quelques remarques sur le sort de l'armée de Burgoyne, continue ainsi : « Né & » élevé en Angleterre, je ne saurois m'empêcher » d'être sensible aux malheurs dans lesquels mon » pays est plongé par la méchanceté de ce Minis- » tère qui a commencé & continué la plus in- » juste, la plus imprudente & la plus cruelles des » guerres ». Il dit ensuite que le démembrement de l'Empire, la perte du commerce & de l'importance de la Grande-Bretagne parmi les autres Puissances, la ruine du crédit public, ne sont que les commencemens de ces maux qui doivent un jour l'accabler, à moins que quelque main habile, quelque grand homme d'Etat doué de la fermeté, de l'intégrité & de la capacité d'un Chatham, de la sagesse, de la vertu, & de la justice d'un Camden, ne les prévienne. Un homme de ce caractère, ajoutoit-il, aidé & soutenu de gens aussi indépendans par leur fortune qu'intactes dans leur honneur, & qui n'avoient jamais plié le genoux devant *Baal*, pouvoit encore sauver l'Etat. Il soutenoit, cependant, qu'il étoit impossible d'obtenir ce grand objet, à moins de reconnoître l'indépendance de l'Amérique, que les Colons ne vouloient abandonner qu'en perdant la vie. Un

1778. pareil Ministre feroit ce que les grands hommes d'Etat avoient fait avant lui, &, en annullant les résolutions passées pour soutenir un systême que nulle Puissance de la terre ne sauroit établir, il s'efforceroit de conserver la prospérité & l'honneur de cette partie de l'Empire, que les circonstances & la mauvaise administration de ses prédécesseurs auroient laissée sous son Gouvernement. Les Etats-Unis de l'Amérique, dit-il, veulent bien être les amis; mais ils ne se soumettront jamais à être les esclaves de la Mère-Patrie. Ils sont par la consanguinité, par le commerce, le langage & par l'affection, plus attachés à l'Angleterre, qu'à aucune autre Nation du monde. C'est pourquoi ne méprisez pas le bien qui reste encore; retirez sur-le-champ vos flottes & vos armées; cultivez l'amitié & le commerce de l'Amérique. C'est par ces moyens, & par ces moyens seuls, que l'Angleterre peut rester grande & heureuse; recherchez-les avant qu'il soit trop tard, ou vous ne les trouverez plus. Sa lettre finissoit par ces mots : voici, Mylord, les sentimens d'un homme qui ne se réjouit point du sang qu'il y a eu de répandu dans cette fatale contestation, d'un homme qui se glorifie du nom d'Anglais, & qui souhaiteroit voir la paix rétablie sur des fondemens solides entre la Grande-Bretagne & l'Amérique.

Le Comte de Thanet, étoit tellement incom-

modé, quand il reçut cette lettre, qu'il eut même de la peine à informer la Chambre de qui elle venoit, de ce dont elle traitoit, & de demander qu'on la fît lire par le Clerc. Cette proposition fut d'abord fortement opposée par le Ministère, sous prétexte qu'il étoit fort indécent d'entrer en correspondance avec un rebelle, ou de former aucune résolution sur son opinion; mais comme le Comte étoit en droit de la lire lui-même, comme partie de son discours, le Marquis de Rockingham s'offrit de la lire pour lui. 1778.

Le Duc de Richmond, après la lecture de cette lettre, proposa qu'elle fût laissée sur la table pour l'examen des Pairs. Cette proposition excita des débats considérables. D'un côté, il fut dit qu'il étoit suffisant qu'elle vînt de la part d'un Général des Rebelles, en armes contre son Souverain, pour faire rejetter la proposition du Duc; qu'outre cela, ce n'étoit que la lettre d'un particulier à un autre, qui ne contenoit que les opinions d'un simple individu. Le Congrès, ajouta-t-on, sera-t-il tenu de suivre les propositions de M. Gates, ou de ratifier ses conclusions? Mais enfin que dit cette lettre? qu'offre-t-elle? Les mêmes termes qui ont été refusés dans cette Chambre, & blâmés avec sévérité lorsqu'ils furent proposés par un Pair du Royaume; elle contient une assertion que les Américains sont résolus de conserver leur indépen-

1778 dance. La parole du Général Gates est-elle suffisante pour que les serviteurs du Roi accèdent à cette proposition? Faut-il qu'ils retirent les flottes & les armées, & qu'ils jettent la Nation aux pieds des rebelles sur sa simple assertion? Les invectives contre les Ministes sont plutôt dignes de mépris que d'attention; car ceux qui aiment à entendre des injures, n'ont pas besoin de les aller chercher hors de cette Chambre, où elles se débitent avec beaucoup plus de force & d'éloquence que M. Gates ne sauroit les écrire. D'un autre côté, il fut avancé que le Général Gates, à cause de sa situation & de ses derniers succès, étoit un homme de poids, & très-considéré en Amérique; que le seul moyen de connoître les sentimens des Colons, étoit d'entendre de pareilles relations; qu'étant Anglais, & conservant encore de l'affection pour son pays natal, chose qui étoit naturelle à tous les hommes, cette circonstance devoit donner plus de poids à ses avis; qu'il auroit été à souhaiter que de semblables conseils eussent toujours été considérés, au lieu des fausses représentations transmises par des Gouverneurs intéressés & prévenus, qui avoient trompé les Ministres, & qui étoient cause de tous les malheurs de la Nation. La proposition du Duc de Richmond, dirent les Patriotes, est fort à propos dans un tems où le Ministre vient d'annoncer un plan pour rétablir la paix. Il faut, dans ces cir-

conſtances, prendre toutes les informations poſ- 1778.
ſibles. Pourquoi ne pas faire attention à la lettre de M. Gates, puiſqu'on envoie des Commiſſaires en Amérique pour traiter perſonnellement avec lui ? Les reſſorts du Gouvernement ſe ſont juſqu'ici arrêtés, parce qu'on a bouché tous les canaux d'où venoient les informations. Les Miniſtres ont non ſeulement fermé les yeux du Parlement, mais ils ſe ſont efforcés d'empêcher que la lumière de la vérité ne parvînt juſqu'à lui; & refuſer cette propoſition, c'eſt montrer une réſolution déterminée de continuer ce ſyſtême ruineux qui a déjà cauſé des effets ſi funeſtes, de reſter volontairement dans l'erreur. Après pluſieurs argumens de part & d'autre, ſa propoſition fut cependant rejettée.

Le Duc de Richmond en fit enſuite pluſieurs autres qui n'eurent pas plus de ſuccès.

Le Duc de Bolton entreprit enſuite d'examiner l'état de la Marine, & propoſa que l'Intendant de ce département parût devant la Chambre; mais le premier *Lord* de l'Amirauté s'y oppoſa fortement, & dit qu'il ſeroit très-dangereux de faire connoître l'état des forces maritimes, quelque floriſſant qu'il pût être. Il y eut, à ce ſujet, des argumens ſans nombre, mais finalement la propoſition du Duc de Bolton fut rejettée.

CHAPITRE XV.

1778. LE tems arriva enfin où toutes les prédictions des Patriotes devoient s'accomplir. Le 13 Mars, le Marquis de Noailles, Ambassadeur de France à la Cour de Londres, déclara qu'il existoit un traité d'alliance & de commerce entre les Français & les Américains. Ce traité devoit certainement déplaire à l'Angleterre, & tout Français, qui s'efforcera de justifier cette mesure, ne manquera pas d'être accusé de partialité par les Habitans de la Grande-Bretagne. Sans craindre les accusations d'aucune Nation en particulier, je donnerai toujours librement mes opinions, & je les soumettrai avec respect au reste de la terre. L'homme n'étant pas infaillible, elles pourront quelquefois être erronées; mais du moins j'espère qu'on ne m'accusera point d'avoir voulu tromper. Comme Français, je suis, à la vérité, attaché à ma Patrie; mais je connois les devoirs que m'impose le titre d'Historien. Il s'agit donc de considérer si ce fameux traité, qui fit ensuite tant de bruit, & qui occasionna même une guerre sanglante entre les deux Nations, étoit fondé sur la saine politique & sur la droite raison. Sans examiner la justice des principes de politique adoptés chez les Puissances de l'Europe, tout le

monde conviendra que si le Ministère de France 1778.
n'avoit point profité de cette occasion pour rétablir l'équilibre de cette partie du monde, on l'auroit regardé comme faible & incapable. Les grandes richesses de l'Angleterre l'avoient rendue trop formidable, & son orgueil trop odieuse. Toutes les autres Puissances voyoient d'un œil jaloux une Nation qui vouloit seule s'arroger l'empire de la mer, & qui, par le moyen de ses Flottes nombreuses, pouvoit, à son gré, porter la guerre dans toutes les parties du monde. Si l'Amérique succomboit sous ses coups, ou si elle se réunissoit avec elle, la Grande-Bretagne devenoit, pour lors, invincible, &, dans un petit nombre d'années, son ambition n'auroit pas manqué de lui suggérer le dessein de s'emparer de toutes les isles, & peut-être du Mexique & du Pérou. Après avoir montré que la conduite du Ministère Français étoit fondée sur le premier mobile des Cours Européennes, examinons si elle étoit conforme à la justice. Abstraction faite de toute autre considération, la Cour de Versailles avoit-elle droit de faire un traité de commerce avec des Etats indépendans? La réponse paroît simple. Depuis près de quatre ans, l'Amérique avoit résisté aux efforts des Anglais pour l'assujettir. Depuis près de deux ans, elle avoit renoncé au Gouvernement Britannique, & choisi de nouveaux gardiens de ses droits & privilèges. Son

1778. émancipation étoit, à la vérité, de nouvelle date; mais elle n'en étoit pas moins émancipée, les Anglais étoient prêts eux-mêmes à reconnoître son indépendance. Falloit-il donc les laisser traiter avec elle? Quels qu'aient été les motifs de la Cour de Versailles, il est certain qu'elle ne fut coupable d'aucune injustice envers l'Angleterre, & qu'elle avoit autant de droit de conclure un traité de commerce avec les Etats-Unis, qu'avec toute autre Puissance.

Le 17 Février, Mylord North présenta à la Chambre des Communes la déclaration de l'Ambassadeur de France, accompagnée d'un message du Roi d'Angleterre. Par ce message, elles étoient informées de la conduite de la Cour de Versailles, & qu'en conséquence, Sa Majesté avoit envoyé ordre à son Ambassadeur de quitter cette Cour. On leur faisoit voir la justice du Roi envers les Puissances étrangères, & la sincérité avec laquelle il s'étoit toujours efforcé de conserver la tranquillité de l'Europe. Sa Majesté déclaroit que ce ne seroit point elle qu'il faudroit accuser de l'avoir troublée, si elle étoit forcée de venger l'affront fait à l'honneur de sa Couronne, & une attaque si injuste & si peu méritée sur les intérêts essentiels de ses Royaumes, en violation des promesses les plus solemnelles, attaques qui étoient injurieuses à tous les Souverains. Le message finissoit ainsi : le Roi comptant, avec la plus grande confiance, sur le

zèle & l'affection de son Peuple, est déterminé à 1778.
employer toutes les forces de ses Royaumes pour soutenir la puissance & la réputation de la Nation, & il espère qu'elles seront suffisantes pour repousser les attaques & les insultes de ses ennemis.

La substance du rescrit de M. de Noailles étoit à-peu-près ce qui suit : Que la Cour de Versailles avoit signé un traité de commerce & d'alliance avec les Etats-Unis, & que, pour conserver la bonne intelligence qui régnoit entre la France & l'Angleterre, il avoit reçu ordre d'en donner connoissance à la Cour de Londres, & de l'avertir en même tems que les parties contractantes avoient pris beaucoup de précautions de ne stipuler aucun privilège exclusif en faveur de la France; que les Etats-Unis s'étoient réservés la liberté de traiter avec toutes les autres Nations, sur le même pied d'égalité & de réciprocité; que la Cour de France espéroit que ces nouvelles preuves d'une disposition sincère pour la paix, produiroient les mêmes effets du côté de l'Angleterre; que Sa Majesté Britannique, animée des mêmes sentimens, éviteroit tout ce qui pouvoit rompre l'harmonie entre les deux Couronnes, & qu'elle prendroit des mesures efficaces pour empêcher que le commerce entre la France & l'Amérique, ne fût interrompu, & pour faire observer tous les usages généraux, ainsi que les réglemens particuliers qui subsistent entre la

1778. France & la Grande-Bretagne. Il étoit ensuite dit que le Roi, résolu de protéger le commerce légitime de ses Sujets, & de soutenir l'honneur de son pavillon, avoit pris les mesures nécessaires pour effectuer cet objet, de concert avec les Etats-Unis de l'Amérique.

Le Ministre proposa une adresse au Roi, dans laquelle, après avoir répété les principales assertions du message, il témoignoit la plus grande indignation de la conduite de la Cour de France, dont il parle en ces termes : « Cet esprit inquiet & » dangereux, d'ambition & d'agrandissement, qui » a si souvent envahi les droits & menacé la li- » berté de l'Europe ».

Elle conclut par les assurances les plus sincères de secours & d'appui, & en déclarant que Sa Majesté peut compter que ses fidèles Sujets s'empresseront, à l'envi les uns des autres, de lui témoigner leur loyauté, & qu'aucune considération ne les empêchera de prendre la défense publique, & de contribuer avec zèle à toutes les dépenses extraordinaires qui seront nécessaires pour venger l'honneur de sa Couronne, & pour protéger les justes droits de ses Royaumes.

M. Baker proposa un *amendement*, & dit qu'il falloit insérer après ces mots : assurances sincères de secours & d'appui ; « espérant qu'il plaira à Sa » Majesté, de renvoyer de ses Conseils des Mi- » nistres

» nistres en qui son Peuple ne sauroit placer aucune 1778.
» confiance dans la situation critique des affaires
» publiques, ayant déjà éprouvé les effets de leurs
» mesures pernicieuses ».

Ce changement excita de furieux débats. Les Membres de l'Opposition soutinrent qu'il seroit de la plus grande folie de confier la conduite de la guerre la plus difficile, dans laquelle l'Angleterre se fût jamais trouvée, à des gens qui n'avoient point été capables de gouverner la Nation en tems de paix, & qui l'avoient plongée d'un état de bonheur & de prospérité dans toutes les horreurs d'une guerre civile. Ils dirent qu'ils venoient de donner une nouvelle preuve de leur incapacité ou de leur négligence, en ne se procurant point les informations nécessaires touchant les manœuvres de la France; tandis qu'un simple particulier en étoit instruit; que s'ils les savoient, ils n'en étoient que plus coupables puisqu'ils n'avoient pris aucune précaution pour parer un tel évènement; & que les établissemens de l'Empire dans les deux Indes & dans la Méditerranée, se trouvoient exposés aux insultes de l'ennemi. Le sort de la Grande-Bretagne, s'écrièrent-ils, doit-il être confié à des gens de cette espece? Les disgraces & les pertes qu'ils nous ont causées pendant trois ans de guerre avec l'Amérique seule, sont-elles donc des motifs qui doivent nous engager à leur donner la conduite d'une

1778. Si au contraire, ajoutèrent-ils, nous nous soumettons à la nécessité où nous ont conduits notre opiniâtreté & notre folie, en reconnoissant de bonne grace l'indépendance de l'Amérique, avant qu'on nous y force, nous épargnerons des sommes considérables, & nous préviendrons une guerre avec la Maison de Bourbon. Nous empêcherons aussi les connexions, les amitiés, cette communication de sentimens, de mœurs & de langage entre la France & les Etats-Unis, qui doivent être les conséquences inévitables d'une participation aux mêmes dangers. Par ce moyen, l'Amérique sera émancipée de toutes ses liaisons avec la France, excepté de ce qui est la suite d'un traité de commerce & d'une dette publique qu'elle ne tardera point à libérer, & que la continuation de la guerre ne fera qu'augmenter; ce qui l'engagera à contracter de nouvelles obligations envers la Maison de Bourbon & la tiendra même dans un état de dépendance, si elle devient considérable. En adoptant cette mesure, les Etats-Unis, ayant un commerce ouvert avec le reste de la terre, deviendront plus indifférens à leurs relations avec la France; mais ce qui est plus essentiel, ils oublieront insensiblement les injures que nous leur avons faites; le commerce renouvellera notre ancienne correspondance, nous redeviendrons amis; ils enverront encore leurs enfans en Angleterre pour leur éducation; cette ressemblance de religion, de lan-

gage, de coutumes & de mœurs, reprendra son 1778.
influence & nous réunira autant qu'il est possible. Par ce moyen, nous retirerons beaucoup plus d'avantage de l'Amérique que si nous parvenions à la réduire à un état d'esclavage. Enfin après plusieurs altercations de cette nature, *l'amendement* fut rejetté & conséquemment l'adresse fut accordée telle que le Ministre l'avoit d'abord proposée.

Dans la Chambre des Pairs, il n'y eut pas moins de débats au sujet de cette adresse, on proposa un *amendement* qui fut aussi rejetté. Plusieurs des Membres de l'Opposition vouloient qu'on reconnût l'indépendance de l'Amérique; mais ils n'étoient pas tous de cette opinion, Mylords Chatham, Temple, Shelburne & quelques autres, ne pouvoient pas souffrir l'idée d'une séparation. Ils regardoient l'indépendance de l'Amérique comme le plus grand mal politique & comme la ruine de l'Angleterre.

Le comité pour l'enquête de la Nation, ayant repris ses séances, M. Fox mit sur le tapis l'affaire de l'armée du Canada. Son principal objet étoit de montrer que le plan de cette expédition étoit absurde & impraticable, qu'il devoit conséquemment échouer, & que toutes les pertes dont il avoit été cause devoient être attribuées au Ministre du département de l'Amérique, & non pas aux Officiers qui l'avoient conduit. Cette affaire causa des débats

1778. ſans nombre, & tous les grands Orateurs des deux partis firent uſage de leurs talens pour défendre, ou cenſurer Mylord George Germaine. M. Fox montra, ce jour-là, encore plus d'éloquence qu'à l'ordinaire, & ſes amis le foutinrent avec vigueur.

D'un autre côté, les Partiſans du Miniſtre, n'omirent rien pour prouver que le plan de l'expédition du Canada étoit un plan ſage, néceſſaire & praticable. Ils dirent que Mylord George Germaine avoit fait tout ce qui dépendoit d'un habile Miniſtre pour le faire réuſſir; ils ſoutinrent que les ordres du Général Burgoyne, pour s'avancer juſqu'à Albany, n'étoient pas péremptoires. Ils ajoutèrent que, quelqu'abſolues que paroiſſent des inſtructions, elles laiſſent toujours une grande latitude à la diſcrétion des Officiers qui conduiſent les expéditions. Enfin après une variété d'argumens de part & d'autre, toutes les réſolutions que M. Fox avoit propoſées furent rejettées.

Le 5 Mai, le Roi envoya un meſſage aux Communes pour les prier de voter un *Bill* de crédit. cela donna lieu aux Patriotes d'attaquer de nouveau les Miniſtres; ils avoient alors un autre ſujet de plainte; ils ſavoient que la Flotte du Comte d'Eſtaing, compoſée de douze vaiſſeaux de ligne, avoit fait voile de Toulon vers le commencement d'Avril. On ſuppoſoit naturellement que le Comte étoit allé en Amérique, &, comme il n'étoit point

parti d'Escadre des ports de la Grande-Bretagne, 1778.
soit pour l'intercepter, ou pour le combattre à son arrivée, ils craignoient, avec raison, que les forces de terre & de mer, que la Nation avoit dans le Nouveau-Monde, ne tombassent entre les mains des Français & des Américains. Il y avoit, outre cela, plusieurs circonstances qui servoient à aggraver la négligence des Ministres; car les préparatifs nécessaires pour équiper la Flotte de Toulon, avoient été si long-tems à faire, que toutes les Cours de l'Europe n'ignoroient rien à ce sujet. On n'avoit pas même caché en France l'objet de sa destination. Tandis que ces grands armemens se faisoient à Toulon, dirent les Membres de l'Opposition, & qu'ils partoient pour le Nouveau-Monde, l'Amirauté & les Ministres étoient occuppés à Portsmouth, à donner une revue des forces maritimes au Roi. Pour comble de disgrace, ils étoient à la campagne quand la nouvelle du départ du Comte d'Estaing arriva; on ne put les rassembler sur-le-champ, pour tenir Conseil, & pour envoyer des ordres, de sorte que, pendant ce tems-là, le vent, qui étoit bon pour les Indes Occidentales, changea; ils s'opposèrent donc fortement à ce que le message du Roi fût porté au comité des aides; ils dirent que ce seroit le comble de la folie d'accorder une somme illimitée à des Ministres si peu capables de dépenser le revenu

1778. public avec économie ou efficacité; que tant que les affaires seroient commises à de pareilles gens, c'étoit le devoir du Parlement de veiller aux intérêts de la Nation; qu'ils tiendroient continuellement leurs séances, & voteroient de tems en tems, suivant les besoins de l'Etat. Il sera nécessaire, ajoutèrent-ils, que la Chambre soit d'abord informée de ces besoins; que les sommes soient spécifiées, & que l'on mette sur la table des documens authentiques de la manière dont elles sont dépensées, avant que nous accordions la moindre chose à des hommes aussi indignes. Se peut-il trouver une punition assez grande pour des gens qui, afin d'avoir le titre de Ministre, ou, ce qui est encore pis, pour le plus vil des motifs, celui du lucre, entreprennent de conduire les affaires d'une grande Nation dans les circonstances les plus critiques, tandis que leur ignorance & leur paresse les rendent incapables de remplir leur devoir? L'incapacité, continuèrent-ils, est aussi injurieuse que la plus noire trahison. Qu'importe-t-il au public, que ce soit par trahison, ou simplement par stupidité, que, faute d'avoir une Escadre à Gibraltar, on ait permis au Comte d'Estaing de sortir des limites étroites de la Méditerranée, pour porter la ruine & la désolation à nos armées sur le continent de l'Amérique, & de-là, le fer & le feu à nos Isles Occidentales? Les calamités de la Nation en seront-

elles diminuées, lorsqu'elle apprendra que c'est 1772.
seulement à cause de l'imbécillité des Ministres, que nos côtes ont été pillées pendant l'été, que différentes parties du Royaume ont été dans de continuelles alarmes d'une invasion, que son commerce est détruit, & son crédit ruiné? En sera-t-elle plus satisfaite, quand elle saura que c'est par la même cause qu'ils assemblèrent une milice sans armes, & l'envoyèrent ensuite camper sans tentes & sans bagage? A quelque cause que l'on attribue les évènemens dont nous venons de faire mention; il est certain que c'est une conviction parfaite de leur incapacité qui a produit le rescrit de la France, & les insultes que l'on a faites à notre pavillon dans les ports d'Espagne. Il n'y a qu'une pareille persuasion qui ait pu enhardir ces Puissances à nous faire des affronts de cette nature.

Un des Patriotes finit son discours par l'exclamation suivante : « où est donc le feu qui animoit autrefois l'Angleterre? Qu'est devenue cette sagesse qui avoit coutume d'accompagner ses Conseils? Où sont ces terreurs qu'elle inspiroit à ceux qui osoient l'insulter? Hélas! la Grande Bretagne est trahie, la fourberie & la corruption s'efforcent à l'envi d'effectuer sa ruine & sa disgrace ».

Les Ministres se défendirent du mieux qu'ils purent, sur tous les points. Ils dirent qu'on ne

1778. pouvoit point détacher l'Escadre pour suivre le Comte d'Estaing, avant d'être sûr de sa destination; que, si la Flotte avoit fait voile pour l'Amérique, ils espéroient que Mylord Howe seroit capable d'empêcher qu'il frappât aucun coup d'importance; mais qu'au pis-aller, l'Amiral Byron avec son Escadre, arriveroit assez à tems sur la côte, pour venger les insultes qu'on y auroit pu faire. Mylord George Germaine avoua que les apparences étoient contre les Ministres; mais il dit qu'on ne devoit pas juger sur des apparences, & que, si toutes les circonstances étoient connues, les choses auroient, peut-être, un différent aspect. Quant à moi, ajouta-t-il, je suis prêt à subir un examen, & je souhaite qu'on punisse ceux qui sont coupables. A l'arrivée des dépêches, j'ai pris les mesures les plus promptes pour convoquer un Conseil, & j'ai fait la plus grande diligence pour envoyer ses ordres à *Spithead*. Il seroit à souhaiter que les affaires prissent une tournure plus heureuse. On ne doit pas à présent, envier le titre de Ministre, & si quelque personne habile a dessein de servir sa Patrie, & de prendre ma place, je la lui résignerai de bon cœur. Cependant la nécessité des tems prévalut, &, après quelques autres argumens, le bill de crédit fut accordé.

L'arrivée du Général Burgoyne de l'Amérique, excita de nouvelles disputes au sujet de l'expédition

du Canada. Ce Général s'apperçut bientôt qu'il n'étoit plus favori de la Cour. On lui refusa accès auprès du Roi, & il éprouva toutes ces marques de disgrace que les courtisans entendent si bien. Il demanda qu'on fît une enquête de sa conduite; mais les Officiers Généraux dirent que, dans sa situation présente, ils n'en pouvoient pas prendre connoissance, parce qu'il étoit prisonnier sur sa parole. Piqué de ce refus, M. Burgoyne dit qu'il vouloit passer au Conseil de guerre: ce qui lui fut refusé sur les mêmes principes. Il déclara alors qu'il n'avoit plus d'autre ressource que d'avoir recours au Parlement, pour qu'on examinât publiquement sa conduite; mais la proposition que M. Viner fit à ce sujet, fut rejettée. Un des Membres ayant, cependant, proposé, quelque tems après, une adresse au Roi, pour empêcher la prorogation du Parlement, à cause du danger où étoit la Nation, le Général Burgoyne prit occasion de cette circonstance pour faire éclater son ressentiment contre les Ministres. Il censura sans réserve la conduite que l'on avoit tenue depuis la déclaration de la Cour de France. Il dit qu'on avoit négligé d'exciter le courage de la Nation par quelque coup d'éclat. Il sera difficile, ajouta-il, à ceux qui sont les plus versés dans l'Histoire, de nous citer des exemples, où, après une alarme, le courage s'est ranimé par l'inaction. On ne peut attendre de

1778. grands efforts d'un Gouvernement qui fait paroître de la crainte, des appréhensions & de la confusion au commmencement d'une entreprise. Le but de ce discours étoit de prouver que la présence du Parlement étoit nécessaire pour inspirer la confiance du Peuple. Si les Ministres, continua-t-il, se refusent à cette proposition, ils se rendront coupables de s'opposer au vœu de la Nation, à la vertu publique & aux moyens les plus efficaces de sauver leur patrie.

Ce discours attira une réplique fort sévère de la part de Mylord George Germaine. Après avoir donné les raisons ordinaires contre la proposition, il attaqua particulièrement M. Burgoyne. Il est surprenant, dit-il, qu'un homme, qui s'est déjà si bien conduit, vienne ici nous donner des avis ; & que, lorsqu'il est absolument mort à tout emploi civil & militaire, lorsqu'il n'a pas le droit de parler, & encore moins celui de voter dans cette Chambre, il veuille condamner les mesures du Gouvernement. Il tourna ensuite en ridicule la demande que ce Général avoit faite, qu'on instruisît son procès. Il savoit bien, ajouta-t-il, qu'il étoit impossible qu'on le jugeât ; il étoit prisonnier sur sa parole, & conséquemment il ne pouvoit point agir pour lui-même.

M. Burgoyne parut fort indigné de ce discours; il accusa les Ministres de vouloir le priver de ses

droits comme homme, comme citoyen & comme soldat. Il dit que la capitulation n'étoit pas rompue, que le Congrès, sur des jalousies mal fondées, & encore plus sur sa méfiance de la bonne foi du Ministère Britannique, en avoit seulement suspendu l'exécution, jusqu'à ce qu'elle fût formellement ratifiée par le Gouvernement; qu'il n'étoit lié par aucune autre condition que celle de ne point servir en Amérique, & que sa parole ne l'engageoit à rien, sinon à retourner quand le Congrès l'exigeroit. Il ajouta que quelques Membres du Congrès vouloient lui faire promettre de ne pas voter en Parlement contre l'Amérique, lorsqu'il avoit demandé permission de revenir, mais qu'il avoit rejetté cette proposition avec dédain; que dès lors toute l'Assemblée lui avoit dit qu'elle souhaitoit qu'il allât au Parlement, & qu'il s'y acquittât de son devoir, certaine que, par la connoissance qu'il avoit des affaires, il ne manqueroit pas de faire tous ses efforts pour accélérer la paix à des conditions raisonnables. Enfin l'Orateur décida en faveur du Général Burgoyne, & dit qu'il avoit droit de prendre sa place en Parlement; mais la proposition, pour empêcher la prorogation du Parlement, fut rejettée. 1778.

Pendant que les Communes étoient engagées dans ces disputes violentes, la Chambre des Pairs n'étoit pas moins agitée. Entr'autres choses, le Duc

1778. de Richmond proposa qu'on présentât une adresse au Roi pour le prier de retirer des ports & des territoires des Etats-Unis, tous les vaisseaux de guerre & les armées de la Grande-Bretagne, & qu'on en disposât de la meilleure manière possible pour la défense du reste de l'Empire. Il y eut aussi plusieurs propositions pour servir à l'examen de la Marine; mais elles furent toutes rejettées. Cette fameuse enquête de l'état de la Nation, fut enfin terminée dans la Chambre des Pairs, le 7 Avril, & servit à découvrir que, dans tous les départemens du Ministère, il y avoit eu des erreurs & de la négligence; mais elle n'obtint pas l'objet où visoient les Membres de l'Opposition, qui étoit de faire faire un changement dans le Ministère.

Le Duc de Richmond qui mit fin à l'enquête, fit un discours assez long dans lequel, entr'autres choses, il dit que, quoi que le crédit de ce pouvoir, qu'il vouloit diminuer, eût empêché cette enquête d'avoir tout le succès qu'il auroit désiré, cependant il en résultoit de grands avantages. On connoissoit l'état de l'armée, celui de la marine & les dépenses qu'avoit causées la guerre d'Amérique. Après avoir formé des conclusions de tout ce qu'il avoit avancé, il proposa l'adresse suivante au Roi : « Nous pensons qu'il est de notre devoir, » en offrant à Sa Majesté le triste, mais trop véritable tableau de l'état de ses dominations, d'ex-

» primer notre indignation de la conduite de ses 1778.
» Ministres qui en sont les causes ; qui, en abusant de sa confiance, ont obscurci le lustre de sa Couronne ; qui, par leurs mauvais conseils, ont démembré l'Empire, prodigué le trésor public, diminué le crédit de la Nation, fait tort au commerce de ses Royaumes, déshonoré ses armes, & affaibli ses forces maritimes, qui étoient la gloire & le rempart de ses Etats ; qui, en différant d'accommoder les querelles qu'ils avoient excitées parmi ses peuples, ont souffert qu'il se formât une alliance entre ses Sujets, & ses anciens rivaux de la Grande-Bretagne, & qui n'ont pris aucune mesure pour contre-balancer une Union si funeste ; que, dans ces tems de calamités, ils mettent leur dernier espoir en la bonté de Sa Majesté, qu'ils sont persuadés qu'il lui plaira d'examiner les principes politiques qui ont donné lieu à cette révolution, depuis laquelle ils ont le bonheur d'être gouvernés par des Princes de son illustre Famille ; de faire attention à la conduite de ses prédécesseurs, depuis cette époque, qui avoit augmenté la prospérité, la puissance, les dominations & la réputation de sa Couronne & de ses Peuples ; de se rappeller les circonstances de son avènement au Trône, lorsqu'elle prit possession d'un héritage si glorieux, & qu'elle devoit

1778. » conserver dans tout son lustre; que, touchée de » toutes ces considérations, elle voudra bien mettre » fin à un systême, dont les effets ne sont que » trop sévèrement sentis, qui a prévalu à sa Cour, » & qui, s'il est malheureusement continué, achevera la ruine qu'il a déjà commencée, & ne » laissera rien dans l'Empire qui puisse faire hon- » heur à son Gouvernement, & rendre le nom » Anglais respectable, avantage dont les Sujets de » Sa Majesté pouvoient se glorifier avant ce tems » malheureux ».

Ce fut dans les grands débats qu'occasionna cette adresse, que Mylord Chatham tomba au milieu de son discours dans une faiblesse qui fut le prélude de sa mort. Les Membres de l'Opposition, comme nous l'avons déjà avancé, n'étoient pas d'accord entr'eux au sujet d'un point principal, qui étoit de reconnoître l'indépendance de l'Amérique. Entr'autres expressions, le Comte de Chatham fit usage de celles qui suivent : « qui osera deshériter » le Prince de Galles? Nous sommes prêts à tout » risquer, plutôt que de nous soumettre à cette » indignité. Nous croyons que la Grande-Bre- » tagne a encore des ressources, non-seulement » pour triompher de ses ennemis, mais même » pour recouvrer l'Amérique ». Les autres Pairs dirent qu'ils étoient prêts à courir les mêmes risques, mais que toutes ces protestations ne signi-

fioient

fioient rien ; que le démembrement devoit certainement causer des regrets ; mais qu'il seroit aussi inutile de penser à la perte de l'Amérique, qu'à celle de la Normandie : le Duc de Richmond pressa même le Comte de Chatham, avec beaucoup de déférence, d'informer la Chambre des moyens qu'il avoit pour faire renoncer l'Amérique à son indépendance. Ce grand homme avoua franchement qu'il n'en connoissoit pas, mais qu'il croyoit qu'on pourroit en trouver. Là-dessus, le Duc repliqua que, s'il n'en connoissoit pas, personne n'en connoissoit ; & qu'il ne changeroit point d'opinion sur une autorité qui n'étoit pas soutenue par des raisons. Quand on en vint à la division des voix, la pluralité se trouva contre l'adresse. 1778.

Le 3 Juin, le Roi prorogea son Parlement par un discours dans lequel il lui faisoit beaucoup de remerciemens du zèle qu'il avoit témoigné pour soutenir l'honneur de sa Couronne, de l'attention qu'il avoit eue aux vrais intérêts de ses Sujets par les lois justes & humaines qui étoient resultées de ses délibérations. Sa Majesté avoit toujours désiré sincèrement de conserver la tranquillité de l'Europe, Elle réfléchissoit avec satisfaction, qu'elle avoit observé la foi des traités, & respecté le droit des gens. C'étoit la puissance, par qui cette tranquillité seroit troublée, qui devoit être responsable à ses

1778. Sujets, & au reste de la terre, des conséquences funestes de la guerre. La vigueur & la fermeté du Parlement avoient rendu Sa Majesté capable de pourvoir aux évènemens, & elle se fioit que la valeur éprouvée de ses armées, avec l'aide de la divine Providence, pourroit défaire toutes les entreprises de ses ennemis, & les convaincre combien il étoit dangereux de provoquer la Grande-Bretagne. Les Communes furent, comme à l'ordinaire, remerciées des vastes sommes qu'elles avoient accordées pour le service de l'année. Ainsi finit cette fameuse & longue session du Parlement Britannique : session dans laquelle il s'agita plus de questions intéressantes que dans aucune autre, depuis plus d'un siècle.



CHAPITRE XVI.

PENDANT cette guerre de paroles dans l'ancien monde, il s'en faisoit une plus réelle dans le nouveau, mais les affaires étoient fort indécises. Les deux armées avoient passé l'hiver à quelques milles l'une de l'autre, dans la plus grande tranquillité, les Anglais à Philadelphie, & les Américains à *Valley-Forge*; les uns ayant de bons quartiers dans la plus belle ville des Treize-Etats, & les autres, endurant toutes les rigueurs de la saison, dans des barraques. Malgré ces avantages, le voisinage de l'ennemi rendoit le service dur à l'armée Anglaise, pour garder les lignes & les rédoutes qu'elle avoit été obligée de faire. Le Général Howe n'avoit pas oublié l'affaire de Trenton, & il prenoit alors toutes les précautions nécessaires pour qu'elle ne fût point renouvellée de l'autre côté de la Delaware. 1778.

Il s'éleva, à-peu-près dans ce tems-là, une discussion au sujet de l'armée prise à Saratoga, qui ne laissa pas, sans doute, de déranger les mesures du Ministère Britannique. Ces cinq mille hommes de l'armée de M. Burgoyne, qui, suivant les articles de la capitulation, devoient avoir permission de s'embarquer sur les bateaux de transport, qu'il

R 2

1778. plairoit au Général Anglais d'envoyer à Boston ; furent retenus, sous différens prétextes, par ordre du Congrès. S'ils étoient repassés en Europe, on auroit pu envoyer à M. Howe un nombre égal, d'autres soldats ; & ce secours auroit été d'un grand service ; mais, par des mal-entendus, ou plus vraisemblablement par des raisons de politique, il ne leur fut point permis de s'embarquer. Les Généraux Anglais firent proposer au Congrès de changer la place de l'embarquement des troupes, & de permettre qu'ils envoyassent des transports au *Sound*, près de *New-York*, ou à *Rhode-Island*, au lieu de Boston. S'imaginant que cette proposition ne seroit point refusée, ils avoient assemblé vingt-six bateaux à *Rhode-Island* ; mais le Congrès ne voulut point accorder leur demande, & témoigna des soupçons que leur dessein étoit d'éluder les termes de la capitulation, en gardant ces troupes en Amérique. Sur ces entrefaites, plusieurs Officiers s'étant plaints qu'ils n'étoient point logés, ou traités suivant leur rang, M. Burgoyne écrivit une lettre au Général Gates pour l'informer de ces circonstances, & l'avertir que, puisqu'il ne se conformoit point aux articles de la capitulation, elle étoit rompue. Cette lettre ne servit qu'à augmenter les soupçons du Congrès, ou du moins à lui fournir de nouvelles raisons pour suspendre l'embarquement. Il dit que, puisque les Anglais parloient de la sorte,

étant prisonniers, ils n'observeroient point la convention, lorsqu'ils seroient en liberté. 1778.

En pesant les choses dans la balance de la justice, il est certain que les plaintes du Général Burgoyne étoient mal fondées, & que les Américains n'avoient pas manqué aux articles de la capitulation. Suivant la promesse de M. Gates, les Officiers devoient être logés aussi *commodément que les circonstances le permettroient*, & ils l'étoient effectivement. D'ailleurs le Congrès ne manquoit point d'autres raisons pour justifier ses soupçons. Depuis le commencement des troubles, les Généraux de la Grande-Bretagne n'avoient point été trop exacts à tenir leurs promesses. Boston avoit été témoin du manque de foi de M. Gage & du Chevalier Howe; outre cela, les vingt-six transports ne paroissoient pas capables de faire un voyage d'hiver avec tant de troupes à bord, & ils n'étoient pas même approvisionnés pour cela. Le Général Burgoyne, pour écarter ces soupçons, s'étoit offert, ainsi que ses Officiers, à signer tout écrit qui pourroit servir à confirmer la validité de la convention; mais les Américains furent inexorables, & résolurent de suspendre l'embarquement, jusqu'à ce que la Cour de Londres eût ratifié la capitulation.

Pendant le peu de tems que le Général Howe conserva encore le commandement de l'armée, il se fit plusieurs excursions de pillage dans les Jerseys

1778. & sur la Delaware. Dans toutes ces expéditions ; ainsi que dans celles qui furent entreprises à *Rhode-Island*, les Américains souffrirent considérablement : vaisseaux, bateaux, maisons, églises, provisions de toutes espèces, publiques ou particulières, tout devint la proie des flammes que la fureur des Anglais avoit allumées. Plusieurs Officiers attribuèrent néanmoins ces désordres à la licence & à la rage des soldats, & déclarèrent qu'ils étoient tout-à-fait contraires aux ordres qu'ils avoient donnés ; mais ils n'en étoient pas moins responsables de leur inexécution. Il y eut des prisonniers de tués de sang-froid, des habitans paisibles d'enlevés de leurs demeures, afin de les échanger comme prisonniers de guerre ; en un mot, on vit toutes les horreurs d'une guerre civile sous tous les différens aspects. Les ravages que causa autrefois dans l'Amérique méridionale la cupidité de ces Boucaniers insatiables, furent renovellés dans la Septentrionale, par la vengeance & la rage des Anglais.

Cependant le Congrès & le Général Washington n'omettoient rien pour faire les préparatifs d'une campagne vigoureuse, tandis qu'ils annonçoient au Peuple que ce seroit probablement la dernière, & qu'ils espéroient chasser entièrement les ennemis de l'Amérique. M. Washington, après avoir éprouvé la patience de son armée qui avoit passé tout l'hiver dans des barraques, retrancha le bagage

inutile des Officiers & des soldats, ne leur laissa 1778.
que ce qui étoit absolument nécessaire, & fit toutes les réformes possibles, afin de rendre son armée plus agile. Le Congrès, de son côté, excita les jeunes gens riches à lever un corps de Cavalerie légère pour servir à leurs dépens, durant la campagne, leur offrant tous les honneurs & toutes les distinctions nécessaires pour les engager à la discipline de la vie militaire, de sorte qu'on vit se former, en un clin-d'œil, plusieurs Compagnies de volontaires bien équipées, & qui n'avoient rien coûté à l'Etat.

Le Gouverneur Tryon ayant, vers le milieu d'Avril, reçu à *New-York* copie du plan *conciliatoire*, tel qu'il avoit été lu pour la première fois dans la Chambre des Communes, fit usage de tous les moyens possibles pour le faire circuler dans les Colonies.

Lorsque l'Armée Anglaise fut informée des mesures du Ministère Britannique, elle fit paroître le plus grand étonnement, & la plus grande indignation. La résistance que les Anglais avoient éprouvée, les pertes qu'ils avoient faites, & la déclaration d'indépendance, avoient excité l'animosité des soldats. Ils regardoient alors l'Amérique comme un objet de conquête, & ils ne s'attendoient à terminer la Guerre que par la soumission entière des Etats-Unis. Les vingt mille hommes de renfort

1778. qu'on leur avoit promis au commencement de la campagne, ne contribuoient pas peu à augmenter leurs espérances, & à les persuader même de la réussite de l'entreprise. Quelle fut donc leur surprise, lorsqu'au lieu de ces renforts formidables, ils virent paroître un bill des plus humilians? Si les Anglais temoignèrent du mécontentement, on peut juger de la rage & de la consternation des Américains réfugiés qui faisoient alors partie des forces Britanniques. Victimes de leurs opinions politiques, ces malheureux perdoient à la fois, tout espoir de jamais retourner dans leur Patrie, & ce qui ne les chagrinoit peut-être pas moins, tout moyen de pouvoir satisfaire leur ressentiment. Leurs biens alloient devenir la proie de ceux qu'ils avoient été accoutumés de regarder comme les plus vils des hommes, tandis que, dénués de toutes ressources, ils devoient attendre leur subsistance des bontés précaires d'une Nation qui, quoique généreuse, à la vérité, se trouvoit alors trop embarrassée de ses propres dettes pour pouvoir leur être d'un grand service. Les bills ne devoient cependant produire aucun des effets qu'on en espéroit; mais le manque des renforts attendus, & les propositions humiliantes qu'ils contenoient, avoient découragé l'Armée. La manière dont le Gouverneur Tryon avoit fait circuler ces papiers, fut représentée par les Américains comme une tentative insi-

dieuse pour diviser le Peuple & le Congrès. Afin 1778. de témoigner le peu de cas qu'il en faisoit, il les fit imprimer dans toutes les Gazettes. Le Général Washington, en réponse au Gouverneur Tryon, qui lui avoit fait passer plusieurs copies du bill *conciliatoire*, pour être distribuées parmi ses officiers & ses soldats, lui envoya dans la lettre qu'il lui écrivit, une Gazette Américaine, où le bill se trouvoit imprimé, ainsi que les résolutions du Congrès à ce sujet.

Le Gouverneur Trumbull fit réponse, à une lettre qu'il avoit reçue de M. Tryon pour le même objet, que des propositions de paix se faisoient ordinairement de l'autorité suprême d'une Nation à l'autorité suprême de l'autre, & qu'il ne se rappelloit aucun exemple où l'on se fût adressé au Peuple en général. Il y avoit dans cette réponse ces paroles remarquables : « il y a eu un tems où cette dé-
» marche de notre ancienne Mère-Patrie auroit été
» acceptée avec joie & reconnoissance ; mais ce
» tems, Monsieur, est passé sans retour. Les refus
» répétés de nos sincères & humbles requêtes, le
» commencement des hostilités, l'inhumanité qui
» a marqué les progrès de la Guerre, de votre part,
» dans toutes les circonstances, l'insolence que
» vous donne chaque petit avantage, les cruautés
» que vous avez exercées sur les malheureux que
» la fortune de la Guerre a fait tomber entre vos

1778. » mains, font des barrières insurmontables à l'idée » même de jamais faire la paix avec la Grande-» Bretagne, à aucune autre condition que celle de » l'indépendance la plus parfaite & la plus ab-» solue. Toute l'Amérique est, je crois, résolue » de terminer la Guerre à cette condition, avant » de s'allier avec l'Angleterre. Alors cette dernière » nous trouvera, peut-être, des amis aussi affec-» tionnés que nous sommes à présent ennémis » déterminés, & retirera plus d'avantages de cette » amitié que les plus grands zélateurs n'ont droit » d'attendre de la conquête la plus absolue ».

Le Congrès déclara, le 22 Avril, que, quiconque auroit la présomption de faire un traité particulier, ou un accommodement séparé avec les Commissaires de la Grande-Bretagne, il devoit être regardé comme l'ennemi des Etats-Unis, que les Etats ne pouvoient entrer en négociations avec aucun desdits Commissaires, à moins que, pour préliminaire, ils ne retirassent leurs flottes & leurs armées, ou ne reconnussent en termes formels l'indépendance de l'Amérique, & que, comme le dessein de leurs ennemis étoit de les tromper, en leur faisant croire qu'ils n'étoient point en danger, chaque Etat devoit s'efforcer de faire entrer les troupes en campagne le plutôt possible, & qu'il falloit que la milice se tînt toujours prête à agir suivant les circonstances : toutes ces résolutions furent unanimement approuvées.

Le 2 Mai, M. Silas Deane arriva de Paris à la ville d'York où le Congrès tenoit ses séances, depuis la prise de Philadelphie, avec des dépêches qui servoient à confirmer la séparation de l'Amérique avec l'Angleterre. Il étoit parti de France sur une frégate de Roi, de vingt-huit canons, équipée exprès, & apportoit une copie des traités de commerce & d'alliance entre la France & les Etats-Unis. Le premier avoit été signé le 30 Janvier, & le second n'étoit daté que du 6 Février. M. Deane apportoit aussi d'autres nouvelles fort agréables, ainsi que tout ce qui avoit rapport à la négociation de ce dernier traité & à sa conclusion. Les Américains firent paroître, à cette occasion, les plus grandes démonstrations de joie, & le Congrès publia sur le champ une gazette pour annoncer au Peuple cet heureux évènement. Dans cette gazette, il donnoit un sommaire de tout ce qui étoit arrivé, & des articles les plus flatteurs du traité; il louoit l'équité & la générosité du Roi de France, il annonçoit que l'Espagne se joindroit bientôt à cette dernière Puissance, & que leurs forces réunies défendroient la cause de l'Amérique, qu'il comptoit beaucoup sur l'amitié de plusieurs autres Nations, & qu'en général, le reste de l'Europe étoit bien disposé à l'égard des Etats-Unis. 1778.

Le 8, le Chevalier Henri Clinton arriva à Philadelphie pour prendre le commandement de l'Ar-

1778. mée à la place du Général Howe qui retourna en Angleterre, au grand regret des officiers & des ſoldats dont il étoit fort aimé. Au commencement de Juin, les trois Commiſſaires de la Grande-Bretagne, pour rétablir la paix, le Comte de Carliſle, M. Eden & le Gouverneur Johnſtone arrivèrent dans la rivière Delaware. Le Chevalier Clinton joignoit auſſi à la qualité de Général en chef des armées de Sa Majeſté Britannique, celle de Commiſſaire pour la paix. Ces envoyés dépêchèrent ſur le champ le docteur Ferguſon, leur ſecrétaire, porteur des derniers actes du Parlement & d'une copie de leur commiſſion, avec une lettre au Préſident du Congrès; mais le Général Washington ayant refuſé de lui donner un paſſe-port, ils furent obligés d'envoyer leurs dépêches par la poſte.

Les Anglais offroient beaucoup plus dans le bill *conciliatoire*, que les Américains n'avoient demandé au commencement des diſputes; mais il étoit alors trop tard. Les Commiſſaires annonçoient qu'ils étoient prêts à conſentir à une ſuſpenſion d'armes par terre & par mer; à renouveller l'ancienne correſpondance & les bénéfices communs du droit de naturaliſation; à donner au commerce toute la liberté que les intérêts reſpectifs des deux parties demandoient; à accorder qu'on ne tiendroit point d'armée ſur pied dans les différens Etats, ſans le conſentement du Congrès général, ou de leurs Aſſemblées

particulières ; à concourir aux meſures calculées 1778.
pour acquitter les dettes du Congrès, & à augmenter la valeur de ſes billets ; à perpétuer l'union commune par une députation réciproque d'un ou de plusieurs agens qui auroient le privilège de ſiéger & de voter dans le Parlement Britannique, ainſi que ceux de la Grande-Bretagne, d'avoir une place & une voix dans les Aſſemblées des provinces où ils ſeroient députés pour veiller aux intérêts de ceux qui les députeroient ; en un mot à établir le pouvoir des Corps légiſlatifs dans chaque Etat particulier, de fixer ſon revenu, ſes établiſſemens civils & militaires, & à exercer une liberté entière de légiſlation & de gouvernement intérieur, de ſorte que les Colonies Britanniques de l'Amérique ſeptentrionale, agiſſant de concert avec l'Angleterre, en tems de paix & de guerre, ſous un ſouverain commun, jouiroient à perpétuité de tous les privilèges poſſibles qui pouvoient s'accorder ſans démembrer l'Empire & ſans diviſer ſes forces.

Comme dans la lettre que les Commiſſaires avoient écrite au Congrès, ils faiſoient uſage de ces expreſſions en parlant de la France : « l'interpoſition inſidieuſe d'une puiſſance qui, depuis » l'établiſſement des Colonies ne fut guidée que » par des motifs d'inimitié envers elle & l'Angleterre, &, nonobſtant la date prétendue, ou la » forme préſente des offres de la France » ; auſſi-

1778. tôt qu'on en vint à ces mots, la lecture fut interrompue, & un des Membres du Congrès proposa qu'il ne falloit pas en lire davantage, à cause des expressions offensantes à Sa Majesté Très-Chrétienne. Cette proposition qui se fit le 13 Juin, fut ajournée jusqu'au lundi suivant, 15 du même mois, & de-là jusqu'au 16, quand il fut absolument décidé à la pluralité des voix, de ne point continuer la lecture de la lettre des Commissaires, mais d'examiner les autres papiers qui l'accompagnoient.

Le 17, M. Laurens, Président du Congrès, fit la réponse suivante aux Commissaires de la Grande-Bretagne.

« J'ai reçu la lettre de vos Excellences, du 9 » courant, avec les autres papiers, & les ai mis » devant le Congrès. Il n'y a que le désir d'empêcher » une plus grande effusion de sang, qui puisse » avoir engagé les Membres de cette assemblée à » lire un papier qui contenoit des expressions si in- » jurieuses à Sa Majesté Très-Chrétienne, le grand » & bon allié de ces Etats, ou à examiner des » propositions si dérogatoires à l'honneur d'une » Nation indépendante. Les actes du Parlement » Britannique, la commission de votre Souverain, » & votre propre lettre, supposent que le Peuple » de ces Etats est Sujet du Roi de la Grande-Bre- » tagne, & sont fondés sur une idée de dépen- » dance, ce qui est tout-à-fait inadmissible. Je

» suis autorisé, outre cela, d'informer vos Excel- 1778.
» lences que le Congrès est incliné à la paix, mal-
» gré les prétentions injustes qui ont été l'origine
» de cette guerre & la cruelle manière avec laquelle
» elle a été conduite. C'est pourquoi il sera prêt à
» entamer un traité de paix & de commerce qui
» n'est point incompatible avec les traités qui
» subsistent déjà, quand le Roi d'Angleterre mon-
» trera une disposition sincère pour remplir cet
» objet. La preuve la plus solide qu'il puisse donner
» de cette disposition, c'est de reconnoître formel-
» lement l'indépendance de ces Etats, ou de rap-
» peller ses flottes & ses armées ».

Cette réponse avoit été lue auparavant en plein Congrès, & approuvée unanimement. Cette Assemblée approuva aussi la conduite du Général Washington, pour avoir refusé un passe-port au docteur Ferguson. Les Commissaires, n'ayant pas réussi dans l'objet de leur mission avec le Congrès général, prirent le parti de s'adresser au Peuple. Il y eut pour lors une guerre ouverte dans les papiers de nouvelles, dans laquelle plusieurs Ecrivains habiles des deux partis firent briller leurs talens, les Commissaires accusant le Congrès, & celui-ci donnant les raisons de sa conduite.

L'évacuation de Philadelphie, que les Anglais firent avant même que M. Laurens eût rendu réponse aux Commissaires, n'étoit guerre capable de

1778. donner beaucoup de poids à leurs écrits. Les Américains la regardèrent comme le premier pas qui tendoit à leur délivrance. Ils se vantèrent que l'Armée Britannique étoit obligée de se retirer devant eux, & n'osoit point hasarder une seconde campagne en Pensylvanie; ils dirent que les concessions qu'on leur avoit faites étoient le résultat de la foiblesse de leurs ennemis, & non de leur bonne volonté. Le Général Clinton avoit ordonné l'évacuation de Philadelphie, le 18 Juin, à trois heures du matin. Toute l'armée, ses provisions & le bagage avoient passé ce jour-là la Delaware.

Le Général Washington ayant pénétré l'intention des ennemis, avoit détaché M. *Maxwell* avec sa brigade pour renforcer la milice des Jerseys, afin de retarder, autant qu'il étoit possible, la marche de l'Armée Anglaise, jusqu'à ce qu'il pût lui-même faire suivre toutes ses forces. Ce dernier, après avoir rompu les ponts qui se trouvoient sur le passage des ennemis, avoit pris poste dans un terrein assez fort appellé *Mount-Holly;* mais, comme il n'étoit pas en état de s'opposer à leur armée, il fut obligé de se replier.

L'Armée Anglaise rencontra néanmoins bien des difficultés. Les charriots & les chevaux de charge qui l'accompagnoient couvroient une étendue de terrein de près de quatre lieues dans la colonne de marche. Il falloit passer par plusieurs défilés, à travers

vers les bois. Il y avoit un nombre considérable de 1778. ponts à réparer, à cause des ruisseaux & des criques dont le pays est entrecoupé, & du soin qu'avoient pris les Américains de les rendre impraticables. D'ailleurs la chaleur du climat est excessive dans cette saison de l'année. Plusieurs soldats tombèrent morts de fatigue dans les deux Armées.

Quoique cette grande quantité de bagage retardât beaucoup les progrès de l'Armée Anglaise, il paroît qu'il étoit absolument nécessaire de s'en charger. Le Général Clinton connoissoit les difficultés du pays à travers lequel il devoit passer, il savoit que M. Washington ne manqueroit pas de le harrasser dans sa marche; &, s'il se trouvoit inopinément arrêté, le manque de vivres pouvoit avoir des suites funestes. Les Anglais s'avancèrent à petites journées, jusqu'à *Allens - Town*, sans interruption, excepté une escarmouche à *Crosswick*, où les troupes légères avoient repoussé un parti d'Américains occupés à abattre un pont.

L'objet de M. Clinton étoit de passer à *New-York* par la voie de l'isle des Etats. Il devint donc alors nécessaire de déterminer s'il continueroit sa marche en ligne directe, & passeroit le Rariton, ou si, tournant à droite, il prendroit la route de *Freehold*, à Nayesink, pour se rendre à *Sandy-Hook*.

Il avoit appris que le Général Washington avoit

1778. passé la Delaware avec toutes ses forces, & il craignoit que le Général Gates, avec l'armée du Nord, ne s'avançât pour le joindre au Rariton. La difficulté de passer cette rivière avec tant de bagage, en présence d'ennemis si nombreux, le firent résoudre à prendre la route de *Sandy-Hook*.

Le Général Washington avoit d'abord formé le dessein d'attendre les Anglais au passage du Rariton, & de les attaquer au moment où leurs forces seroient divisées, parce qu'alors la milice des Jerseys auroit eu le tems de le joindre. Quand il fut informé que l'Armée Anglaise ne suivoit pas la ligne de marche qu'il s'étoit d'abord imaginé, & qu'elle inclinoit vers la droite, afin de gagner la côte, il changea sur-le-champ de système, & envoya plusieurs détachemens de troupes d'élite aux ordres de M. le Marquis de la Fayette, pour harrasser les Anglais, & lui donner le tems d'avancer avec le gros de l'armée. Lorsque les affaires devinrent plus critiques, & que l'avant-garde Américaine fut à peu de distance de l'arrière-garde Anglaise, il détacha le Général Lee avec une brigade pour lui porter du secours. Lee, comme plus ancien, prit alors le commandement de ce corps avancé qui montoit à près de six mille hommes.

Le 27, le Général Clinton arriva dans le voisinage de *Freehold*. Jugeant, par le nombre de troupes légères qui harrassoit son arrière-garde,

que le corps d'armée de M. Washington ne devoit pas être fort éloigné, il résolut de se débarrasser du bagage, afin de pouvoir agir avec plus de célérité; & de le confier au Général Knyphausen, qui commandoit la première colonne. D'après cet ordre, Knyphausen partit au point du jour, avec les charriots, & marcha vers *Middle - Town*, à environ dix à douze milles dans un pays élevé. La seconde colonne, commandée par le Général en personne, ne quitta *Freehold* que vers les huit heures, afin de couvrir la marche, & de donner le tems aux équipages de s'avancer. 1778.

Le Général Washington avoit donné ordre à Lee de veiller le mouvement des Anglais, & de les suivre de près; mais il paroît qu'il fut mal obéi; & que M. Lee n'attaqua pas avec vigueur. Aussitôt que les Américains s'apperçurent que les Anglais étoient en mouvement, ils envoyèrent des troupes légères pour attaquer leur flanc gauche; mais elles furent repoussées. A peine l'arrière-garde Anglaise étoit-elle descendue dans une vallée d'environ trois milles de longueur, & un de largeur, au-dessous des collines de *Freehold*, que plusieurs détachemens de l'Armée Américaine descendirent aussi dans la plaine, & commencèrent à la canonner. M. Clinton fut, dans ce moment, informé que les Républicains s'avançoient en force sur ses deux flancs pour attaquer son bagage. Comme il

1778. étoit alors engagé dans des défilés qui continuoient pendant l'espace de plusieurs milles, il étoit difficile de remédier au danger.

Le Général Anglais prit ici le seul parti qui lui restoit. Il vit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de conserver son bagage, & de faire rappeller les détachemens qui marchoient à droite & à gauche de sa division, qu'en attaquant le corps qui harrassoit son arrière-garde; car, quoiqu'il n'ignorât pas que le Général Washington s'approchoit à la tête de seize mille hommes, il savoit aussi que ce dernier avoit encore deux défilés considérables à passer avant de pouvoir joindre ce corps avancé. Il prit, néanmoins, toutes les précautions nécessaires pour être préparé à une action générale. Il rappella une Brigade d'Infanterie & un Régiment de Dragons de la division de Knyphausen, & leur ordonna de se poster de manière à couvrir son aîle droite qui étoit la partie la plus faible de son armée. Les Dragons de la Reine replièrent, pendant ce tems-là, quelques Chevaux-légers Américains sur leur infanterie.

Le Chevalier Clinton rangea alors son armée en bataille pour attaquer les Républicains dans la plaine; mais pendant qu'il faisoit ses dispositions, ils firent un mouvement retrograde, & prirent une forte position sur les hauteurs de *Freehold-Court-House*; la situation des Anglais devenoit plus

critique à mesure que le Général Washington s'approchoit. Le Chevalier Clinton ordonna d'attaquer les hauteurs; alors les grenadiers ayant leur gauche appuyée sur le village de *Freehold* & les gardes à leur droite, commencèrent l'attaque avec impétuosité, & rompirent la première ligne des corps avancés; mais la seconde se défendit avec vigueur, & ne fut repoussée qu'après une longue résistance. Les Généraux-Majors Green, Wayne, Knox & la Fayette ralliérent les Républicains avec beaucoup de fermeté, & prirent une troisième position plus avantageuse, couvrant leur front d'un ravin marécageux qui le rendoit inattaquable. M. Clinton détacha l'infanterie légère & les chasseurs, pour tourner leur gauche; mais la trouvant trop bien postée, il rappela ses troupes. L'objet principal, qui étoit de conserver le bagage, étant rempli, il devenoit inutile de courir de nouveaux risques. Dès que les Américains s'apperçurent de la retraite des Anglais, ils envoyèrent sur le champ plusieurs détachemens pour les intercepter. Ils n'étoient plus alors ces ennemis sans expérience qu'on avoit trouvés au commencement de la guerre, ils profitoient de toutes les circonstances favorables, & ne laissoient échapper aucune occasion. Il devint alors nécessaire à M. Clinton de faire de nouveaux mouvemens pour protéger ce corps, après quoi il prit poste sur les collines d'où il avoit délogé les Américains au com- 1778.

1778. mencement de l'action. L'obscurité de la nuit mit fin aux opérations militaires. Le Général Clinton se retira dans le plus grand silence vers les dix heures du soir, laissant ses blessés sur le champ de bataille avec une lettre de recommandation pour le Général Washington. Les Anglais, suivant leur propre relation, eurent trois cens hommes de tués sans compter les blessés; mais le Général Washington dit que ses soldats enterrèrent douze cens Anglais. La perte des Américains ne fut pas si considérable.

Il paroît par la relation du Général Américain, que son intention étoit d'attaquer les Anglais lorsqu'ils quitteroient le voisinage de *Freehold*, & qu'étant averti, à cinq heures du matin, qu'ils étoient en mouvement, il donna ordre à M. Lee d'attaquer l'arrière-garde, l'assurant qu'il feroit toute la diligence possible pour le soutenir; mais qu'après avoir fait cinq milles, il trouva la division de Lee qui se retiroit en désordre sans avoir fait la moindre résistance, excepté un simple détachement qui avoit repoussé les Chevaux-légers.

L'arrière-garde de cette division étoit poursuivie de près; mais il la rallia & arrêta les progrès des ennemis, ce qui lui donna le tems d'établir des batteries, & de recevoir des renforts; l'action resta pour lors en balance. Les Anglais se trouvant ainsi arrêtés de front, tentèrent de tourner sa gauche; mais ils

furent vigoureusement repoussés. Ils firent ensuite 1778. la même tentative sur sa droite où ils n'eurent pas plus de succès, ce qui les obligea de se retirer au-delà du défilé où ils avoient fait la première attaque. Le Général Washington ajoute qu'il emporta tous ses blessés, excepté quatre officiers & quarante soldats. Il donne beaucoup d'éloges à ses troupes & dit que lorsqu'elles furent revenues de leur première surprise, occasionnée par la retraite de Lee, il étoit impossible de surpasser leur courage. La nature du pays rendit une plus longue poursuite inutile, & M. Washington fit marcher son armée vers la rivière du Nord, laissant seulement quelques troupes légères pour observer les mouvemens des Anglais. Ces derniers regrettèrent beaucoup la perte de M. Monkton, Colonel des grenadiers; ce brave homme étoit singulièrement malheureux; il fut blessé dans toutes les actions où il se trouva, & on le laissa une fois pour mort sur le champ de bataille: du côté des Américains, les plus regrettés, furent le Colonel Bonner & le Major Dickenson.

Le Congrès fit des remerciemens à toute l'armée & en particulier au Général Washington. Il affecta même de regarder cette action comme une bataille, & les conséquences qui s'ensuivirent comme une victoire remportée sur la grande Armée Anglaise.

Le Général Clinton gagna le 30 Juin les hau-

1778. teurs de Navesink dans le voisinage de *Sandy-Hook*. La flotte, après avoir été retenue par des calmes dans la Delaware, étoit arrivée, la veille, à cette dernière place. L'hiver précédent, *Sandy-Hook* avoit été déchiré du continent par une violente secousse de la mer, & formoit alors une Isle. Cet accident pouvoit être fatal à l'armée de M. Clinton, si la flotte ne s'y étoit pas trouvée dans ce moment critique. Mylord Howe fit construire un pont de bateaux avec tant de diligence, que toutes les troupes passèrent le 15 Juillet dans cette nouvelle Isle, & furent de-là conduites à *New-York*. Ainsi se termina cette longue retraite de douze jours qui fit beaucoup d'honneur au Général Clinton, puisqu'il remplit son objet sans perdre aucune partie de ses équipages.

Le Général Washington avoit réprimandé fortement M. Lee, lorsqu'il l'avoit rencontré se retirant avec sa division. Cela produisit deux lettres fort piquantes de la part de ce dernier qui fut mis aux arrêts, & une réponse de M. Washington le jour même de la bataille. Lee demanda un conseil de guerre qui fut accordé sur le champ & ouvert le 4 Juillet à Brunswik. Il étoit accusé, « d'avoir désobéi à ses ordres, en n'attaquant pas l'ennemi le » 28 Juin, de manque de conduite, en faisant une » retraite honteuse, inutile & sans ordre & de » manque de respect au Général en chef, en lui

» écrivant les deux lettres dont nous venons de 1778.
» parler ». Le résultat de ce conseil de guerre, fut que le Général Lee fut trouvé coupable, & condamné à être suspendu pendant un an du service des Etats-Unis.

Tandis que l'Armée Anglaise luttoit contre ces difficultés, elle étoit menacée d'un danger bien plus grand, & auquel elle ne s'attendoit pas. Deux jours après que Mylord Howe eut conduit les troupes à *New-York*, il apprit par les navires qui étoient en croisière que la flotte de M. le Comte d'Estaing avoit paru sur la côte de Virginie, le jour même que les troupes avoient passé à *Sandy-Hook*. Si le Général Français avoit rencontré les bateaux de transport, dans la rivière Delaware ou dans leur passage, comme ils n'étoient escortés que par deux vaisseaux de ligne & quelques frégates, il est certain qu'il s'en seroit facilement rendu maître. Le sort de l'armée dépendoit tellement de la sûreté de la flotte que la perte de l'une entraînoit nécessairement celle de l'autre; car les troupes n'auroient point alors pu passer à *New-York*, & se seroient trouvé environnées d'un côté par l'Armée Américaine, & de l'autre par la flotte Française. Dans cette position, incapables de recevoir aucun secours, elles auroient peut-être renouvellé la catastrophe de Saratoga. Le mauvais tems avoit beaucoup retardé le Comte

1778. d'Estaing dans son passage, & c'est à cette circonstance que l'Armée Anglaise doit son salut.

Quoique le danger fût diminué, il n'étoit cependant pas dissipé, car quatre jours après que Mylord Howe eut été informé de l'arrivée de la flotte Française, le Comte d'Estaing parut soudainement à la hauteur de *Sandy-Hook*, en présence de la flotte Anglaise. Son Escadre étoit composée de douze vaisseaux de ligne, dont un de quatre-vingt-dix canons, un de quatre-vingt, six de soixante-quatorze, & quatre de soixante-quatre, outre trois grandes frégates; Mylord Howe avoit à ses ordres, six vaisseaux de soixante-quatre canons, trois de cinquante, & deux de quarante, outre plusieurs frégates & chaloupes. Ses vaisseaux avoient été longtems en mer & n'étoient pas en trop bon état. Il est vrai que Mylord Howe passe pour un des plus habiles marins d'Angleterre, & que la mer est depuis longtems l'élément de la Nation Britannique. Quoique la flotte Anglaise fût inférieure à celle de France, elle avoit néanmoins l'avantage de la position, & il n'étoit guère possible de l'attaquer; elle étoit en possession du port formé par *Sandy-Hook*, dont l'entrée est couverte d'une barre où il n'y a qu'un passage fort étroit pour parvenir à *New-York*; le Comte d'Estaing, dont l'intrépidité est reconnue de toute l'Europe, avoit d'abord

formé le projet de forcer ce paſſage, & d'attaquer 1778.
l'Eſcadre Anglaiſe dans le port. Il s'approcha en conſéquence de *Sandy-Hook*; mais après avoir examiné la ſituation de l'ennemi, il trouva qu'il étoit trop avantageuſement poſté, & qu'en forçant ce paſſage, il couroit riſque de faire échouer ſes plus gros navires. Les officiers Anglais ſont eux-mêmes diviſés à ce ſujet. Les uns diſent qu'il étoit impoſſible que les gros vaiſſeaux puſſent paſſer armés par cet endroit, & les autres ſoutiennent que la choſe étoit poſſible. Si la flotte avoit pu pénétrer au-delà de la barre, il eſt certain que Mylord Howe auroit été en grand danger, & que, malgré ſon habileté, il n'auroit pas été capable de réſiſter aux forces ſupérieures des Français. Quoi qu'il en ſoit, le Comte jugea que l'entrepriſe n'étoit point praticable, & mouilla à environ quatre milles de *Sandy-Hook* dans le voiſinage de la ville de *Shrewsbury*.

Lorſqu'il s'agit de combattre les Français, les Anglais s'enrôlent toujours avec beaucoup d'ardeur; élevés dans les principes qu'un de leurs navires en peut battre deux français, ils s'imaginent courir à une victoire aſſurée. Tous les matelots des tranſports s'offrirent ſur le champ comme volontaires. On en fit paſſer mille ſur la flotte Royale; mais ceux qui commandoient les vaiſſeaux marchands, eurent bien de la peine à en retenir un nombre ſuffiſant pour les garder, tant étoit grand le déſir qu'ils

1778. témoignoient d'avoir une bataille avec les Français. Plusieurs se cachèrent même dans les chaloupes, & tâchèrent de passer avec leurs camarades, malgré les défenses qu'on leur avoit faites. Les maîtres & contre-maîtres des navires marchands prièrent instamment qu'on les employât, & se placèrent aux canons avec les simples matelots; d'autres mirent en mer avec des petits bateaux pour observer les mouvemens des Français, ou rendre différens services. Un de ces maîtres donna un exemple vraiment patriotique & qui mérite d'être transmis à la postérité; il offrit noblement de convertir son vaisseau, qui étoit toute sa fortune, en brulot, & de le conduire lui-même au milieu de la flotte Française, sans exiger aucune récompense ou aucun dédommagement.

Les troupes de terre ne le cédèrent en rien aux matelots; l'infanterie légère & les grenadiers qui étoient à peine reposés de leur fatigue des Jerseys, se disputèrent tellement l'honneur de servir comme soldats de marine à bord des vaisseaux de ligne, qu'on fut obligé de les faire tirer au sort. Il faut, cependant avouer que la popularité de l'Amiral & la grande confiance que l'on avoit en lui, ne contribuèrent pas peu à ce zèle.

La flotte Française étoit occupée, pendant ce tems-là, à embarquer de l'eau & des provisions, & bloquoit en même tems celle d'Angleterre. Elle resta

onze jours dans cette position, pendant lesquels, 1778.
elle prit plusieurs navires qui venoient à *Sandy-Hook*. Il paroissoit dur à des gens qui, depuis plusieurs années, avoient donné des loix à l'Océan, de se voir bloqués dans leurs propres ports. Ils attendoient donc l'arrivée de l'Amiral Byron avec la dernière impatience.

Le Comte d'Estaing, après avoir ravitaillé son Escadre, fit voile pour *Rhode-Island*. Aussi-tôt que les Anglais l'apperçurent lever l'ancre, ils s'imaginèrent qu'il alloit essayer de passer la barre, parce que la marée étoit fort haute ce jour-là. Ils firent donc les préparatifs nécessaires pour le recevoir, & résolurent de se battre en désespérés.

Le départ du Comte fut ce qui put arriver de plus fortuné aux Anglais; car si la flotte de l'Amiral Byron que l'on attendoit de jour en jour, étoit arrivée entière, ou en partie sur ces côtes, pendant que le Général Français s'y trouvoit, elle seroit infailliblement tombée entre ses mains, sans faire de résistance, tant elle avoit souffert du mauvais tems. L'Escadre de Byron avoit, dans le principe, été mal équipée, parce que le premier *Lord* de l'Amirauté, malgré tous ses beaux discours au Parlement, n'avoit pas assez de navires prêts; elle avoit, outre cela, essuyé de grands coups de vent dans la traversée & avoit même été séparée plusieurs fois. Après un passage long & ennuyeux, elle arriva enfin sur dif-

1778. férentes côtes de l'Amérique, dans la plus grande détresse, divisée, démâtée, & autrement endommagée, ayant, outre cela, nombre de malades à bord. Depuis le 21 Juillet jusqu'au 30, plusieurs vaisseaux arrivèrent de différens endroits à *Sandy-Hook*, le *Renown* de cinquante canons, le *Raisonable* de soixante-quatre, le *Centurion* de cinquante, & le *Cornwal* de soixante-quatorze, qui avoit été séparé de l'Amiral Byron. Il est impossible d'exprimer la joie que firent paroître les Anglais à l'arrivée de ces renforts; elle prouve qu'ils étoient pleinement convaincus du danger qu'ils avoient couru. Par un coup de bonne fortune, le *Cornwal* avoit beaucoup moins souffert qu'aucun autre navire.

Le projet de surprendre la Flotte & l'Armée Anglaises dans la Delaware, ou dans les environs de cette rivière, qui avoit été formé à Paris, & concerté entre les Ministres de France & les Députés des Etats-Unis, étoit le plus beau qu'on pût imaginer. En cas de réussite il anéantissoit le pouvoir Britannique dans le Nouveau-Monde, donnoit l'indépendance à l'Amérique, & la paix à l'Europe. Différentes circonstances ayant empêché le premier plan d'avoir son effet, le second étoit de s'emparer de *Rhode-Island.* Pour remplir cet objet, le Général Sullivan avoit assemblé un corps de troupes dans le voisinage de Providence, pour

envahir l'Isle du côté du Nord, tandis que le Comte d'Estaing devoit entrer dans le port de *New-Port*, vers l'extrémité méridionale, détruire les vaisseaux & attaquer les ouvrages qui sont du côté de la mer. Par ce moyen les troupes Anglaises se seroient trouvées entre deux feux. 1778.

Le 29 Juillet, la flotte Française bloqua tous les passages qui sont entre *Rhode-Island*, les autres petites Isles & le Continent, & qui ont des communications plus ou moins navigables avec la terre ferme. La plus grande division mouilla à la hauteur de Brenton, en dehors de la pointe, à environ cinq milles de *New-Port* : deux vaisseaux de ligne remontèrent le passage de Naraganset, & ancrèrent près de l'extrémité septentrionale de l'isle de Conanicut, tandis que quelques frégates entrèrent dans celui de Seconnet, où les Anglais avoient une corvette de Roi, & deux galères, qu'ils firent sauter à leur approche.

Le Général-Major Pigot, qui commandoit à *Rhode-Island*, fit toutes les dispositions nécessaires pour s'opposer aux desseins des Français. Il retira les troupes & l'artillerie de l'isle Conanicut; les postes avancés eurent ordre de se tenir prêts à joindre le corps d'armée au premier signal; il fortifia les ouvrages du côté de la mer, & les matelots des différens bâtimens qui avoient été détruits, furent placés à l'artillerie; on coula dans

1778. différens passages les transports qui ne pouvoient pas éviter d'être pris, afin d'empêcher les approches des vaisseaux Français ; on débarqua l'artillerie & les provisions des frégates, & on les fit remonter aussi haut qu'il étoit possible. Deux baies opposées, l'une à l'Orient & l'autre à l'Occident de *Rhode-Island*, qui semblent faire des efforts pour se joindre, & qui probablement réussiront un jour, forment une espèce d'isthme, par lequel la partie méridionale qui s'avance dans l'Océan, est jointe au reste de l'isle. La ville de *New-Port* est dans la péninsule au commencement de l'isthme, du côté occidental, & vis-à-vis l'isle de Conanicut, l'espace qu'il y a entr'elles formant une baie qui renferme le port. Le passage de la mer au port que l'on appelle le Canal Mitoyen, est étroit & fermé, d'un côté, par la pointe de Brenton, & de l'autre, par celle de Conanicut, qui forment les extrémités méridionales des deux Isles. Une chaîne de collines qui croise l'isthme au-dessus de *New-Port*, & s'étend d'une baie à l'autre, étoit couverte de lignes, de redoutes & d'artillerie, de sorte qu'on pouvoit regarder la péninsule comme un fort séparé du reste de l'Isle, &, lorsqu'elle est protégée par des forces maritimes supérieures, elle est en état de soutenir toute attaque du côté du Nord. Le Comte d'Estaing étant maître de la mer, le cas étoit différent, & il paroissoit difficile de pouvoir résister

aux

aux forces combinées des Français & des Américains. M. Pigot avoit néanmoins reçu un renfort de six bataillons, sa garnison étoit en bon état, & les différens corps de matelots qui servoient l'artillerie, augmentoient considérablement la force de la place. 1778.

Le Général Sullivan conduisoit l'attaque par terre; il avoit assemblé environ dix mille hommes des provinces septentrionales, dont la moitié étoit composée de volontaires de la Nouvelle Angleterre & du Connecticut. Comme les opérations de la flotte Française étoient réglées par celles de l'Armée Américaine, elle resta dans l'inaction jusqu'à ce que le Général Sullivan fût prêt à passer du Continent sur la partie septentrionale de l'Isle. Le 8 Août, elle entra dans le port à petites voiles, canonnant les batteries & la ville, en passant & recevant leur feu, sans qu'il y eût beaucoup de dommage de part ou d'autre. Elle mouilla au-dessus de la ville, entre *Goat-Island* & Conanicut, mais plus près de cette derniere, sur laquelle les Français & les Américains avoient des détachemens depuis quelques jours.

Lorsque les Anglais s'apperçurent que le dessein du Comte d'Estaing étoit d'entrer dans le port, ils mirent le feu à quatre Frégates qui s'y trouvoient, & en coulèrent deux à fond. Aussi-tôt que Mylord

1778. Howe apprit le danger de *Rhode-Island*, il fit sur le champ voile pour lui porter du secours. Son Escadre consistoit alors en un navire de soixante-quatorze, sept de soixante-quatre, & cinq de cinquante, outre plusieurs frégates. Il avoit plus de canons que le Comte d'Estaing, mais ses vaisseaux étoient de moindre force. Il savoit que la flotte Française étoit séparée afin de garder tous les passages, & il espéroit trouver une occasion favorable de l'attaquer avec avantage. Quelque diligence qu'il pût faire, il n'arriva cependant à *Rhode-Island*, que le jour après que le Comte eut pris possession du port. Comme le vent empêchoit alors ce dernier d'en sortir, l'Amiral Anglais eut le tems de communiquer avec le Général Pigot, & le résultat de leurs délibérations fut que, dans la position actuelle, il étoit impossible qu'il pût donner aucun secours essentiel. Le lendemain le vent tourna soudainement au Nord-Est, ce qui changea entièrement les affaires. M. d'Estaing sortit avec toute sa flotte pour combattre les ennemis. Mylord Howe fit tout ce qui dépendoit d'un habile marin pour gagner l'avantage du vent; mais le Comte manœuvra de son côté avec tant d'habileté, qu'il conserva cet avantage. Cette contestation pour le vent, dans laquelle les deux Généraux déployèrent la plus grande connoissance de la tactique & des ma-

nœuvres de la Marine empêcha que l'engagement 1778.
n'eût lieu ce jour-là. Le lendemain Mylord Howe, voyant qu'il ne pouvoit pas le gagner, & que le vent souffloit toujours du même côté, résolut néanmoins de risquer une bataille. Il forma sa ligne de manière à pouvoir être joint par trois brulots que remorquoit un pareil nombre de frégates. Le Comte d'Estaing forma aussi sa ligne, & s'avança pour attaquer; mais lorsque les deux flottes étoient sur le point de commencer le combat, il survint une tempête affreuse qui dura pendant quarante-huit heures. Cet accident prevint non-seulement le combat pour le présent, en séparant les deux Armées navales, mais leur causa même tant de dommage qu'il leur fut impossible de se battre pendant quelque tems.

La Flotte de France souffrit beaucoup plus dans cette tempête que celle d'Angleterre; les gros vaisseaux surtout furent fort endommagés. Dans ce conflit des élémens, il arriva des évènemens extraordinaires. Le Languedoc, de quatre-vingt-dix canons, que montoit le Comte d'Estaing, ayant perdu tous ses mâts, fut rencontré le 13 au soir par le *Renown* de cinquante canons. M. Dawson qui le commandoit, attaqua le Languedoc, ainsi désemparé, avec furie, & lui tira plusieurs bordées de très-près, qui lui causèrent un dommage considérable, &

1778. emportèrent son gouvernail. La nuit & la violence du vent, qui n'étoit pas encore tout-à-fait abattue, l'empêchèrent de continuer le combat. Le Capitaine Anglais dit cependant qu'il regardoit ce navire comme pris, & qu'il manœuvra de manière à ne point s'en écarter pendant la nuit, afin de recommencer l'attaque le lendemain; mais qu'au point du jour il fut chassé par six vaisseaux de ligne, qui, probablement, avoient été attirés de ce côté-là par le bruit du canon, ce qui mit fin à ses espérances, & délivra le Général Français de son mbarras.

Ce qu'il y a de singulier c'est que le même jour & à peu près à la même heure, le Preston, autre navire Anglais de cinquante canons, commandé par le Commodore Hotham, rencontra le Tonnant, de quatre-vingt canons, qui n'avoit plus que son grand mât. Il y eut un combat entr'eux, dont les circonstances sont à peu près les mêmes que celles du Languedoc & du *Renown*; & le lendemain une partie de la flotte Française l'obligea de prendre la fuite.

Le Capitaine Raynor qui commandoit l'*Isis*, de cinquante canons, fut rencontré le 16 Août, par un vaisseau de soixante-quatorze, aux ordres de M. de Broves. Ce Chef d'Escadre donna sur le champ chasse au navire Anglais, l'atteignit, &

lui livra bataille. M. Raynor se battit en désespéré, & soutint un combat si inégal pendant une heure & demie, à portée de pistolet. Le Français fut à la fin obligé de l'abandonner. Raynor, dans la relation qu'il envoya à l'Amiral, fut aussi modeste qu'il avoit été brave dans l'action. Les deux navires souffrirent beaucoup. Le jeune Duc d'Ancaster, mort depuis, servoit à bord de l'*Isis* comme volontaire, & se distingua grandement dans ce combat. 1778.

Quoique la flotte Anglaise n'eût pas tant souffert que celle de Fance, elle avoit néanmoins essuyé beaucoup de dommage. Les vaisseaux dont elle étoit composée entrèrent les uns à *Sandy-Hook*, & les autres à *New-York*, pour s'y faire radouber. Les Français retournèrent le 20 à *Rhode-Island*, mouillèrent jusqu'au 22 à la hauteur du port, & firent ensuite voile pour Boston, afin de s'y réparer. Mylord Howe fit tant de diligence qu'il remit en mer au bout de quelques jours pour suivre la flotte Française.

Le Général Sullivan avoit débarqué pendant ce tems là à l'extrémité septentrionale de *Rhode-Island*, par *Howland's ferry*. Il avoit ouvert la tranchée le 17 sur *Honey-Man's hill*, près des ouvrages des Anglais; commencé à construire des batteries, & à former des lignes d'approche. Le Général

1778. Pigot avoit aussi élevé de nouvelles batteries pour répondre à celles des Américains. Sa plus grande appréhension étoit que le Comte d'Estaing ne débarquât un corps de troupes dans la presqu'Isle, & n'attaquât la ville du côté de la mer; ce qui auroit exposé ses troupes à être prises par derrière tandis qu'elles seroient assaillies par les Américains de front & en flanc. L'arrivée de Mylord Howe, & le départ des Français changèrent la face des affaires.

Les Américains des provinces septentrionales se plaignirent hautement de la retraite du Comte d'Estaing. Ils dirent qu'on les avoit engagés dans une expédition de beaucoup de dépense, de fatigue & de danger, sur des assurances d'une coopération effective de la part de la flotte Française; que sur ces promesses ils avoient commis leurs personnes sur une isle où, sans la protection de forces maritimes, ils pouvoient être enveloppés; que dans cette situation ils avoient d'abord été laissés, pour une vaine poursuite, & ensuite abandonnés au moment où ils avoient completté leurs ouvrages.

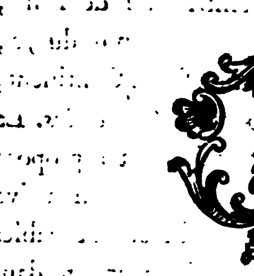
Si le Comte d'Estaing n'eût pas été contrarié par cette tempête, si, comme il avoit lieu de l'espérer, à cause de la supériorité de sa flotte, il eût défait l'Amiral Howe, & qu'il fût ensuite rentré à *Rhode-Island*, après cette victoire, il y auroit été reçu avec enthousiasme.

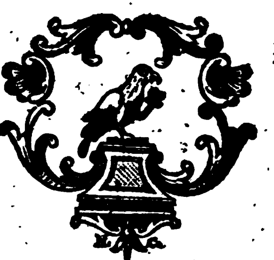
Ces craintes & ces mécontentemens firent que les volontaires de la Nouvelle Angleterre &, du Connecticut, qui composoient la moitié de l'Armée, abandonnèrent le Général Sullivan. Par cette défection, ses forces se trouvèrent inférieures à celles de la garnison. Dans ces circonstances malheureuses, M. Sullivan montra beaucoup de prudence & d'habileté, & fit une retraite qui auroit fait honneur à un Général plus expérimenté. Les troupes qui restèrent avec lui, se conduisirent aussi avec beaucoup de courage. Ayant fait partir son bagage & sa grosse artillerie, le 26 Août, il quitta ses lignes le 29, &, quoiqu'il fût vigoureusement poursuivi & attaqué de toutes parts, par les ennemis, lorsqu'ils en trouvoient l'occasion, il prit si bien ses mesures, qu'il gagna l'extrémité septentrionale de l'Isle, sans avoir essuyé de grandes pertes. La nuit du 30, son Armée passa sans interruption sur le Continent, par la voie de Bristol & d'*Hoylands-Ferries*. La retraite de Sullivan avoit été faite fort à propos; car peu de tems après, le Général Clinton arriva de *New-York*, avec des forces qui étoient capables de détruire son armée, si elle avoit encore été dans l'Isle. 1778.

Le jour que les Américains abandonnèrent *Rhode-Island*, Mylord Howe entra dans la baye de Boston, où il trouva que le Comte d'Estaing étoit

1778. arrivé avant lui; il fut un peu déconcerté, parce qu'il s'imaginoit le devancer & profiter des désastres que lui avoit causés la tempête. Il fit des reconnoissances de sa position; mais il trouva, qu'elle étoit prise avec tant de jugement, & que le Comte étoit si bien couvert dans la rade de *Nantuket* par les batteries qu'il avoit élevées sur les Isles & sur les pointes qui l'environnoient, qu'il ne jugea pas à propos de l'attaquer.

Mylord Howe, voyant qu'il n'y avoit rien à faire à Boston, revint à *New-York*, où il laissa le commandement de la flotte à l'Amiral Gambier & retourna en Europe.





PIÈCES

Qui ont rapport à la CAPITULATION *du Général* BURGOYNE *avec le Général* GATES.



N°. I.

Au Général-Major GATES,

le 13 Octobre 1777.

LE Lieutenant-Général Burgoyne a envie d'envoyer un Officier de l'Etat-Major avec un message au Général-Major Gates, touchant des affaires de la dernière importance aux deux armées. Il désire savoir à quelle heure le Général Gates pourra le recevoir demain matin.

Réponse au Lieutenant-Général BURGOYNE.

Au camp de Saratoga, à 9 heures du soir, le 13 Octobre 1777.

LE Général-Major Gates recevra l'Officier du Lieutenant-Général Burgoyne au poste avancé de l'armée des Etats-Unis demain, à dix heures du matin, d'où il sera conduit au quartier du Général.

N°. I I.

M. KINGSTON délivra le message suivant au Général-Major GATES, le 14 Octobre.

APRÈS deux actions, le Lieutenant-Général Burgoyne est resté quelques jours dans sa position présente, déterminé à tenter une troisième bataille contre quelques forces que vous puissiez amener contre lui.

IL est informé de la supériorité de votre armée en fait de nombre, & des dispositions que vous avez faites pour intercepter ses convois, & rendre sa retraite une scène de carnage des deux côtés. Dans cette situation, il est poussé par des motifs d'humanité, & se croit justifié par des principes établis, & des exemples antérieurs, à épargner le sang de ses braves soldats, à des conditions honorables. Si le Général-Major Gates se trouve disposé à traiter d'après ces principes, le Lieutenant-Général Burgoyne propose une suspension d'armes, pendant le tems nécessaire pour communiquer les articles préliminaires auxquels lui & toute son armée sont résolus de se tenir, dans quelque extrémité qu'ils puissent se trouver.

N°. III.

Propositions de M. GATES, avec les réponses de M. BURGOYNE.

I. LES troupes du Général Burgoyne, étant extrêmement affaiblies par des défaites répétées, par les désertions, les maladies, &c., leurs provisions épuisées, leurs chevaux, tentes & bagage ou pris, ou détruits, leur retraite impossible, & leur camp investi, ne doivent attendre d'autres conditions que celles de se rendre prisonnieres de guerre.

Réponse. L'ARMÉE du Lieutenant-Général Burgoyne, quelque réduite qu'elle puisse être, n'admettra jamais que sa retraite est impossible, tant que les soldats qui la composent auront des armes.

II. LES Officiers & les soldats peuvent garder le bagage qui leur appartient. Les Généraux des Etats-Unis ne permettent jamais que les particuliers soient pillés.

III. LES troupes de Son Excellence le Lieutenant-Général Burgoyne seront conduites par les chemins les plus convenables, à la Nouvelle Angleterre, leurs marches seront faciles, & elles auront abondance de provisions sur la route.

Réponse. CET article est déterminé par la première proposition du Général Burgoyne, qui est ci-jointe.

IV. LES Officiers seront libres sur leur parole, pourront garder leurs épées, & seront traités avec la libéralité ordinaire d'Europe, tant qu'ils continueront, par leur conduite, de la mériter; mais ceux qui seront pris, après avoir manqué à leur parole, comme l'ont déjà fait plusieurs Officiers Anglais, doivent s'attendre à être emprisonnés.

Réponse. COMME il n'y a dans cette armée aucun Officier capable de manquer à sa parole, cet article n'a pas besoin de réponse.

V. TOUTES les provisions de bouche & de guerre, armes, artillerie, charriots, chevaux, &c. seront délivrés à des Commissaires choisis pour cet effet.

Réponse. D'ACCORD, les armes exceptées.

VI. CES articles étant signés, les troupes, sous le commandement de Son Excellence le Lieutenant-Général Burgoyne, seront assemblées dans leur camp, où elles mettront bas les armes, & on les conduira ensuite vers la rivière, pour marcher vers Bennington.

Réponse. CET article est inadmissible; même à la dernière extrémité. Cette armée, plutôt que de consentir à mettre bas les armes dans son camp, est déterminée à fondre sur l'ennemi, & à ne point recevoir de quartier.

VII. LA suspension d'armes continuera jusqu'au coucher du soleil, pour recevoir la réponse du Général Burgoyne.

Signé HORATIO GATES.

Au camp de Saratoga,
le 14 Octobre 1777.

N°. IV.

Le Major KINGSTON *alla trouver l'Aide-Major-Général de M.* GATES *au coucher du soleil, & délivra le message suivant :*

SI le Général Gates n'a pas dessein d'abandonner l'article VI, le traité n'a plus lieu. Tous les soldats de l'armée souffriront plutôt la mort que de se soumettre à cet article. La suspension d'armes finira ce soir.

N°. V.

Propositions du Lieutenant-Général BURGOYNE, *avec les Réponses du Général-Major* GATES.

LES réponses ci-jointes étant données aux propositions du Général-Major Gates, il reste au Lieutenant-Général Burgoyne, & à l'armée sous son commandement, de proposer les articles suivans :

I. LES troupes sortiront de leur camp avec les honneurs de la guerre, & l'artillerie des retranchemens, qui sera laissée à une certaine place assignée.

Réponse. LES troupes sortiront de leur camp avec les honneurs de la guerre & l'artillerie des retranchemens, marcheront jusqu'au bord de la rivière, où le vieux fort étoit situé, & y laisseront leur artillerie & leurs armes.

II. ON accordera aux troupes un passage libre pour la Grande-Bretagne, à condition qu'elles ne serviront plus en Amérique durant les troubles, & on assignera un port pour l'entrée des transports qui viendront les prendre quand le Général Howe l'ordonnera.

Réponse. D'ACCORD ; le port de Boston.

III. S'il y avoit un cartel, par lequel cette armée, ou une partie des troupes qui la composent pussent être échangées, l'article précédent seroit nul, autant que l'échange pourroit avoir lieu.

Réponse. D'ACCORD.

IV. Tous les Officiers retiendront leurs voitures, leurs chevaux, & autre bétail. Le bagage ne sera point visité, sur la parole d'honneur du Lieutenant-Général Burgoyne, qu'il n'y a point d'effets publics. M. Gates prendra conséquemment les mesures nécessaires pour l'observation de cet article.

Réponse. D'ACCORD.

V. Dans la marche, les Officiers ne seront pas séparés de leurs soldats; & dans les quartiers, les Officiers seront logés suivant leur rang, & ne seront point empêchés de faire l'appel, & les autres choses nécessaires à la régularité.

Réponse. D'ACCORD; selon que les circonstances le permettront.

VI. Il y a dans l'armée différens corps composés de matelots, d'ouvriers, de rouliers, de compagnies indépendantes, & d'autres personnes; le Général Burgoyne s'attend que tous ces gens-là, de

quelque pays qu'ils puissent être, seront pleinement compris dans les articles, & traités comme s'ils étoient Anglais.

Réponse. D'ACCORD, pleinement compris.

VII. Tous les Canadiens, & autres gens appartenant à l'établissement du Canada, auront la liberté de retourner chez eux.

Réponse. D'ACCORD.

VIII. On accordera immédiatement des passeports à trois Officiers, qui n'ont pas de plus haut rang que celui de Capitaine, & que le Général Burgoyne nommera pour porter des dépêches aux Chevaliers Howe & Carleton, & en Angleterre, par la voie de *New-York*.

Réponse. D'ACCORD.

IX. Les articles précédens doivent être regardés comme préliminaires pour former un traité, dans le cours duquel il peut en survenir d'autres dignes de la considération des deux partis; c'est pourquoi il est proposé que deux Officiers de chaque Armée confèrent ensemble, & rapportent leurs délibérations à leurs Généraux respectifs.

Réponse. Cette capitulation doit être finie aujourd'hui à deux heures, les troupes sortir de

leur

leur camp à cinq, & être prêtes à marcher demain matin vers Boston.

X. Le Lieutenant-Général Burgoyne enverra son Aide-Major-Général pour recevoir la réponse de M. Gates demain matin à dix heures.

Réponse. D'ACCORD.

Signé HORATIO GATES.

A Saratoga, le 15 Octobre 1777.

N°. VI.

Les huit premiers articles préliminaires des propositions du Lieutenant-Général Burgoyne, & les II, III & IV de celles du Géneral-Major Gates étant agréables, le fondement du traité est hors de dispute; mais les autres articles subordonnés, & les réglemens qui naissent de ces articles préliminaires, demandant de l'explication & de la précision entre les parties, avant qu'un traité définitif puisse être sûrement exécuté, il est nécessaire que le tems, dont le Général Gates fait mention dans sa réponse du 9, soit plus long. Le Lieutenant-Général Burgoyne est d'accord de nommer sur-le-champ deux Officiers qui pourront, avec deux autres, assignés par le Général-Major Gates, proposer, discuter, & régler ces articles subordonnés,

afin que le traité puisse être exécuté dans toutes les formes, le plutôt possible.

Signé JOHN BURGOYNE.

Au camp de Saratoga, le 15 Octobre 1777.

LE Major Kingston est autorisé de fixer la place de rendez-vous pour les Officiers préposés.

FIXÉ par le Major Kingston à l'endroit où étoit la maison de M. Schuyler.

N°. VII.

DANS le courant de la nuit, le Lieutenant-Général Burgoyne a reçu avis qu'une force considérable a été détachée de l'armée du Général-Major Gates pendant le cours des négociations. Le Lieutenant-Général Burgoyne conçoit que cette circonstance, si elle est véritable, est non-seulement une violation de la suspension d'armes, mais même qu'elle est tout-à-fait contraire aux principes sur lesquels le traité est fondé, qui sont une grande supériorité en fait de nombre dans l'armée du Général Gates. C'est pourquoi le Général Burgoyne demande qu'on permette à deux de ses Officiers d'examiner les forces des Américains, afin qu'il puisse être convaincu qu'il n'y a point eu de pareils

détachemens, & que le même principe de supériorité sur lequel le traité est fondé existe toujours.

Le 16 Octobre.

N°. VIII.

Articles de convention entre le Lieutenant-Général BURGOYNE *& le Général-Major* GATES.

I. LES troupes sous le Général Burgoyne doivent sortir de leur camp avec les honneurs de la guerre & l'artillerie des retranchemens, marcher vers le bord de la rivière où étoit le vieux fort, & là mettre bas les armes & laisser leur artillerie. Elles déposeront leurs armes au commandement de leurs propres Officiers.

II. ON accordera à l'armée du Général Burgoyne un passage libre à la Grande Bretagne, à condition que les soldats dont elle est composée ne serviront point en Amérique pendant la guerre; & le port de Boston est nommé pour l'entrée des transports qui doivent venir prendre les troupes quand il plaira au Général Howe de l'ordonner.

III. S'IL y a un cartel par lequel l'armée du Général Burgoyne, ou partie des troupes, puissent être échangées, l'article précedent sera nul, autant que l'échange aura lieu.

IV. L'ARMÉE du Général Burgoyne marchera vers la baie de Massachuset, par le chemin le plus court & le plus aisé, & établira ses quartiers, ou dans Boston, ou aussi près de cette ville qu'il sera possible, afin que l'embarquement des troupes ne soit pas différé, quand les bateaux de transport arriveront.

V. SUR la route, & pendant que les troupes seront dans le pays, on leur fournira des provisions, par l'ordre du Général-Major Gates, sur le pied des rations de sa propre armée, & s'il est possible, les chevaux & autres bestiaux des Officiers auront du fourrage sur le pied ordinaire.

VI. TOUS les Officiers garderont leurs voitures, leurs chevaux de charge, & autre bétail : le bagage ne sera point visité sur la parole d'honneur du Général Burgoyne, qu'il n'y a point d'effet public de caché. Le Général-Major Gates prendra, en conséquence, les mesures nécessaires pour que cet article soit exactement observé. Si l'on avoit besoin de voitures durant la marche pour le transport du bagage des Officiers, les gens du pays en fourniroient, s'il est possible, au taux ordinaire.

VII. PENDANT la marche, & lorsque l'armée sera dans ses quartiers, dans la province de Massa-

chuset, les Officiers, autant que les circonstances le permettront, ne seront pas séparés de leurs soldats. Ils seront logés suivant leur rang, & on ne les empêchera pas de faire l'appel, & les autres choses nécessaires au bon ordre & à la discipline.

VIII. Tous les corps de l'armée du Lieutenant-Général Burgoyne, soit matelots, ouvriers, rouliers, compagnies indépendantes, en un mot, tous ceux qui ont suivi l'armée, de quelque pays qu'ils puissent être, seront pleinement compris dans toute l'étendue du sens des articles précédens, & traités comme Anglais.

IX. Tous les Canadiens, ou toutes les personnes appartenant à l'Etablissement du Canada, soldats, ouvriers, rouliers, compagnies indépendantes, & autres qui ont suivi l'armée, de quelque description qu'ils puissent être, auront permission de s'en retourner chez eux, & seront conduits sur-le-champ, par la voie la plus courte, au premier poste Anglais sur le lac George. On leur fournira des provisions comme aux autres troupes, & ils seront liés par la même condition, de ne point servir en Amérique pendant la guerre présente.

X. On accordera sur-le-champ, des passe-ports à trois Officiers, point au-dessus du rang de Capi-

taine, qui seront nommés par le Lieutenant-Général Burgoyne, pour porter des dépêches aux Chevaliers Howe & Carleton, & aussi en Angleterre, par la voie de *New-York*; & le Général-Major Gates engage la foi publique que ces dépêches ne seront point ouvertes. Ces Officiers pourront partir aussi-tôt qu'ils auront reçu leurs dépêches, voyager par la route la plus courte, & de la manière la plus expéditive.

XI. PENDANT le séjour des troupes dans la province de Massachuset, les Officiers seront sur leur parole d'honneur, & auront droit de porter l'épée.

XII. SI les troupes du Général Burgoyne trouvoient qu'il fût nécessaire d'envoyer chercher leurs habits, ou leur bagage, au Canada, elles auront la permission de le faire, & on leur accordera les passe-ports nécessaires pour cela.

XIII. Ces articles doivent être mutuellement donnés & échangés demain à neuf heures du matin, & les troupes, sous le commandement du Lieutenant-Général Burgoyne, sortir de leurs retranchemens, à trois heurs après midi.

Signé HORATIO GATES.

Au camp de Saratoga,
le 16 Octobre 1777.

(Vraie Copie.)

Pour prévenir tous les doutes qui pourroient s'élever de ce que le Lieutenant-Général Burgoyne n'a pas signé le traité ci-dessus, le Général Gates déclare que sa signature y est aussi pleinement comprise que si elle avoit été spécifiquement mentionnée.

Signé Horatio Gates.

Extrait d'une lettre de Mylord George Germaine, depuis Vicomte Sackville, au Général Carleton, en date du 26 Mars 1777, à Whitehall.

Ordres donnés au Général Burgoyne.

Ma lettre du 22 Août 1776 étoit confiée au soin du Capitaine Le Maître, un de vos Aides-de-camp. Après avoir été trois fois dans le golfe Saint-Laurent, il eut la mortification de trouver qu'il étoit impossible d'aller jusqu'à Quebec ; c'est pourquoi il retourna en Angleterre avec mes dépêches, que je juge cependant à propos de vous envoyer par la première occasion ; quoique cet accident ait empêché qu'elles ne vous parvinssent dans le tems désiré.

Elles vous informeront, que c'étoit dès ce tems là le bon plaisir du Roi, que vous retournassiez à Quebec aussi-tôt que vous auriez chassé les Rebelles du Canada, & que vous prissiez avec vous une

partie de votre armée, suffisante, selon votre jugement, pour défendre cette province; que vous détachassiez le Lieutenant-Général Burgoyne, ou tout autre Officier que vous jugeriez plus à propos, avec le reste des troupes; & que vous ordonnassiez à l'Officier ainsi détaché, de *marcher avec toute la diligence possible* pour joindre le Général Howe; & de se mettre sous son commandement.

Dans le dessein de supprimer la Rebellion le plutôt possible, il est très-nécessaire que la jonction des deux armées se fasse avec la plus grande célérité; c'est pourquoi, comme la sûreté & le bon gouvernement du Canada demandent absolument votre présence dans ce pays-là, c'est *la* détermination du Roi de laisser environ trois mille hommes sous votre commandement, pour la défense & les différens services de cette province, & d'employer le reste de votre armée dans deux expéditions; l'une sous le commandement du Lieutenant-Général Burgoyne, qui doit forcer un passage à Albany; & l'autre sous le commandement du Lieutenant-Colonel St. Léger, qui doit faire une diversion sur la rivière Mohawk.

Comme ce plan ne sauroit être exécuté avec avantage sans l'assistance des Canadiens & des Indiens, Sa Majesté vous recommande très-fortement de joindre aux deux armées un nombre suffisant de ces gens-là; & je suis charmé d'ap-

prendre que votre influence est si grande parmi eux, qu'il n'y a point lieu d'appréhender que vous trouviez de la difficulté à remplir les vues de Sa Majesté.

Afin qu'il n'y ait point de tems perdu pour commencer ces entreprises importantes, le Général Burgoyne a reçu ordre de faire sur-le-champ voile pour Quebec; &, afin que les opérations prémé-ditées puissent être mûrement considérées, & ensuite exécutées de la meilleure manière possible, pour qu'elles réussissent, il a des instructions de se consulter avec vous sur ce sujet, & de former & d'ajuster le plan de la manière que vous jugerez de concert la plus convenable au service de Sa Majesté.

Il faut aussi que je vous informe, qu'aussi-tôt que vous aurez pleinement réglé tout touchant ces expéditions, & le Roi compte sur votre zèle pour que vous fassiez autant de diligence que la nature des choses le permettra, c'est le plaisir de Sa Majesté que vous reteniez pour le service du Canada:

Le huitième régiment, déduisant cent hommes pour l'expédition sur la rivière Mohawk.	460
Compagnies du vingt-neuvième & du trente-&-unième régiment.	896
	1356

De l'autre part.	1356
Compagnies du trente-quatrième, déduisant cent hommes pour l'expédition sur la Mohawk.	348
Onze Compagnies de la Grande-Bretagne.	616
Détachemens des deux Brigades. . . .	300
Détachemens des troupes Allemandes.	650
Royal Highland Emigrans.	500
	3770

Vous concluerez naturellement que cet arrangement pour le Canada, n'a point été fait sans peser mûrement le service qu'il y aura à faire. Sa Majesté a considéré non seulement les différentes garnisons & les différens postes qu'il faudra que vous mainteniez : savoir, Quebec, Chandière, les Paroisses mal affectionnées du Point Levi, de Montréal & les postes entre cette ville & Oswegatche, Trois-Rivières, Saint-Jean, Sele-aux-Noix, la Prairie, Vergère, & quelques autres Villes sur la côte méridionale du Saint-Laurent, vis-à-vis l'Isle de Montréal, avec les postes de communication jusqu'à Saint-Jean; mais elle a aussi jugé que plusieurs opérations qui se feront dans différentes parties de l'Amérique, doivent attirer l'attention des Rebelles aux différentes scènes d'action, & rassurer le Canada contre toutes les attaques du dehors; & qu'il n'y a point de vraisemblance que la

paix qui règne au dedans ſoit interrompue, ou que, ſi elle eſt interrompue, elle tarde à être rétablie par l'influence que vous avez ſur ſes habitans; c'eſt pourquoi elle compte que trois mille hommes ſeront ſuffiſans pour répondre à tous les beſoins.

C'eſt auſſi le bon plaiſir de Sa Majeſté que vous mettiez ſous le commandement du Lieutenant-Général Burgoyne:

Les Grenadiers & l'Infanterie légère de l'armée, excepté le huitième Régiment & le vingt-quatrième, & les corps avancés, ſous le commandement du Brigadier Général Fraſer, ...	1568
La première Brigade, Compagnies du neuvième, du vingt-&-unième & du quarante-ſeptième Régiment, déduiſant cinquante hommes de chaque corps pour le Canada, ...	1194
Seconde Brigade, Compagnies du vingtième, cinquante-troiſième & ſoixante-deuxième Régiment, déduiſant cinquante hommes de chaque corps pour le Canada, ...	1194
Toutes les troupes Allemandes, excepté les Chaſſeurs d'Hainau, & un détachement de ſix cens cinquante hommes.	3217
L'Artillerie, excepté ce qui ſera néceſſaire pour la défenſe du Canada.	7173

avec autant de Canadiens & d'Indiens que vous

jugerez néceſſaires pour le ſervice; & après lui avoir fourni, de la manière la plus complette, de l'artillerie, des proviſions de bouche & de guerre, & les autres articles néceſſaires pour ſon expédition, & l'avoir aſſuré de toute l'aſſiſtance que vous pourrez donner ou procurer, vous lui donnerez ordre de paſſer le lac Champlain; & de-là, par les plus grands efforts des forces qui ſeront ſous ſon commandement, de faire toute diligence vers Albany, & de ſe mettre ſous le commandement du Chevalier Howe.

De la connoiſſance qu'a Sa Majeſté des grands préparatifs que vous fîtes l'année dernière pour vous aſſurer du commandement des lacs, & de l'attention que vous donnâtes à cette partie du ſervice durant l'hiver, elle a lieu de croire que tout ſera prêt pour que le Général Burgoyne paſſe les lacs auſſi-tôt que vous & lui aurez arrangé le plan de l'expédition.

C'eſt auſſi le bon plaiſir du Roi, que vous mettiez ſous le commandement du Colonel Saint-Léger.

Un détachement de cent hommes du huitième Régiment, & un autre du trente-quatrième.	200
Du Régiment du Chevalier John Johnſon de la Nouvelle-York.	133
	333

Ci-contre.	333
Des Chasseurs d'Hainau.	342
	675

avec un nombre suffisant de Canadiens & d'Indiens; &, après lui avoir fourni de l'artillerie, des provisions de bouche & de guerre, & les autres articles nécessaires pour son expédition, & l'avoir assuré de tous les secours qu'il sera en votre pouvoir de donnner ou de procurer, vous devez lui donner ordre de marcher vers la rivière Mohawk, de descendre ensuite vers Albany, & de se mettre sous le commandement du Chevalier Howe.

J'écrirai d'ici au Chevalier Howe par le premier paquebot; mais vous vous efforcerez, nonobstant, de l'informer de cette mesure le plus promptement possible; & vous donnerez des instructions au Lieutenant - Général Burgoyne, & au Lieutenant-Colonel Saint - Léger, de ne point négliger l'occasion de faire la même chose, afin qu'ils puissent recevoir des ordres du Chevalier Howe. Vous les informerez en même tems, que, jusqu'à ce qu'ils reçoivent des ordres du Chevalier Howe, c'est le bon plaisir de Sa Majesté qu'ils agissent suivant les circonstances, & de la manière qu'ils jugeront la plus propre à faire impression sur les rebelles, & à les ramener dans le devoir; mais qu'en s'acquittant de cette commission, *ils ne doivent*

point perdre de vue la jonction qu'ils doivent faire avec le Chevalier Howe, qui est leur principal objet.

En cas que le Lieutenant-Général Burgoyne & le Lieutenant-Colonel Saint-Léger viennent à mourir, ou deviennent, par maladies, incapables d'exécuter ces grands objets, vous nommerez en leurs places l'Officier, ou les Officiers que vous jugerez les plus capables de remplacer ceux que la sagesse de Sa Majesté a choisis pour conduire ces entreprises.

LETTRE du Général BURGOYNE au Chevalier HOWE, envoyée à la Baie de Chesapeak, en date du 6 Août 1777.

Au camp devant le fort Edward.

MONSIEUR,

JE reçus hier le duplicata de votre lettre du 17 Juillet, & j'en observerai exactement le contenu. J'ai rencontré bien des difficultés dans ma marche depuis *Skenesborough*, le pays étant naturellement mauvais, les chemins interrompus, les ponts cassés, & ayant l'ennemi devant moi, qui s'est néanmoins retiré de poste en poste, avec beaucoup de perte tant en tués que blessés & prisonniers. De notre côté, il n'y a que les Provinciaux & les Indiens

qui aient donné ; & ils n'ont point du tout souffert, sinon que quelques-uns d'eux furent blessés. Je suis pleinement satisfait de l'ardeur de l'armée ; & les conséquences qui s'en sont suivies ont justifié ma persévérance, en préférant cette route-ci à la route plus commode par Ticonderoga & le lac Gorge, qui m'auroit occasionné un mouvement rétrograde. La garnison du fort George, en danger d'être entourée par ma marche directe vers la rivière d'Hudson, abandonna le fort, comme je m'y étois attendu, & brûla les vaisseaux destinés pour la défense du lac.

C'est pourquoi le premier embarquement de Ticonderoga, que j'avois fait tenir tout prêt, passa le lac le jour que je pris possession de cette communication importante par terre, & les bateaux qui auroient été nécessaires pour les troupes, si j'avois pris l'autre route, furent employés à transporter les provisions, ce qui accélera nos mouvemens. J'ai, cependant, été forcé, malgré mon impatience, d'employer un tems considérable pour passer l'artillerie, les provisions & les bateaux, sur un terrein de plus de quatorze milles, où la rivière est enterrée, avec un petit nombre de chevaux & de charriots, par rapport aux travaux. Votre Excellence verra aussi la nécessité de fortifier quelques postes dans une communication si longue. J'espère, néanmoins, être bientôt capable d'avancer vers

Saratoga, où l'ennemi est à présent en force, mais faisant des dispositions pour la retraite.

Néanmoins, comme la rivière se perd encore au fort Miller & à *Still-Water*, je ne crois pas qu'il me soit possible de prendre possession d'Albany avant le 22 ou le 23, quand même l'ennemi n'auroit point envie de combattre, & si je trouvois l'occasion de lui donner un nouvel échec. Je n'attendrai certainement pas l'arrivée des tentes & du bagage dans les endroits où je ne puis porter que les provisions nécessaires. Depuis que je suis ici, les Indiens ont été fort utiles. Il ne se passe pas un jour qu'ils n'amènent des prisonniers, même de fort loin au-delà du camp de l'ennemi. J'ai des détachemens de dix-sept Nations différentes; mais on a bien de la peine à les gouverner. En profitant de la terreur qu'ils inspirent, j'ai fait mes efforts pour empêcher leur cruauté, & j'ai, en quelque sorte, réussi. Ils attaquent avec courage, ne balafrent que les morts, & épargnent les habitans. Je crois qu'ils ont balafré le fameux partisan Whitecombe; qui tua B. Gordon l'année dernière.

M. Arnold dit qu'il a dessein de recevoir bataille dans les environs d'Albany. Je n'ai encore rien appris au sujet de l'armée de M. Washington. Saint-Léger est certainement devant le fort Stanwick. Une des raisons qui causent mon impatience de gagner l'embouchure de la Mohawk, est afin de le favo-

tiser. J'espère que les difficultés, qu'il y a à correspondre avec Votre Excellence, diminueront en peu de tems.

Je vous envoyai, il y a quelques jours, un homme de confiance, je souhaite qu'il soit arrivé sain & sauf. Comme c'est mon intention que le Chevalier Clinton lise cette lettre en passant, je ne lui écris pas séparément; il peut compter sur mes souhaits les plus sincères & sur mon attachement.

Je suis, avec tous les sentimens imaginables de respect & d'attachement,

MONSIEUR,

Votre fidèle & obéissant serviteur,

Signé J. BURGOYNE.

LETTRE du Général CLINTON *au Général* BURGOYNE, *en date du* 10 *Août* 1777.

LE Chevalier Howe est parti pour la Chesapeak avec la plus grande partie de son armée. J'ai entendu dire qu'il étoit débarqué; mais je n'en suis pas sûr. L'on m'a laissé ici trop peu de troupes pour que je puisse faire une diversion effective en votre faveur. Je tenterai quelque chose à la fin de l'année. Cela pourra être utile. . . . .

Signé H. CLINTON.

LETTRE du Chevalier HENRI CLINTON *au Général* BURGOYNE, *écrite vers le 10 Septembre 1777, à l'arrivée de la flotte d'Angleterre.*

A New-York.

VOUS connoiſſez ma pauvreté, & vous n'ignorez pas ma bonne volonté. Si vous croyez que deux mille hommes puiſſent vous aſſiſter effectivement, je ferai une tentative ſur les forts Montgomery, &c. environ dans dix jours; mais craignant toujours pour mes flancs, ſi l'ennemi fait un mouvement en force, il faudra que je retourne pour protéger ce poſte important. J'attends tous les jours des renforts. Faites-moi ſavoir ce que vous ſouhaitez.

Signé H. CLINTON.

EXTRAIT d'une lettre du Chevalier HENRI CLINTON, *au Chevalier* HOWE, *en date du 29 Septembre 1777.*

MONSIEUR,

J'ATTENDS vos ordres avec impatience; mais ayant un extrême déſir de tenter quelque choſe qui puiſſe favoriſer les opérations des deux armées, particulièrement de celle du Général Burgoyne, ſi

je ne reçois point de nouvelles de Votre Excellence avant la fin de la semaine prochaine, je ferai probablement une tentative sur le fort Montgomery, si M. Washington n'est pas alors trop près de moi. Je serai capable d'assembler trois mille hommes pour cette expédition, comme elle ne sera pas de longue durée. Si je réussis, je ne crois pas qu'il soit en leur pouvoir de rétablir ce fort, qui fait la principale défense des montagnes, cette année-ci. Si je manque de succès, je me flatte ne point souffrir autre chose que la disgrace d'être obligé d'abandonner mon projet ; & j'aurai au moins la satisfaction d'avoir tenté quelque chose en faveur du Général Burgoyne au premier moment, où il m'a été possible de détacher un homme pour cet objet. Il y a long-tems que j'ai ce mouvement en vue ; mais jusqu'ici, il m'a été impossible de l'entreprendre : même à présent cela a l'air d'une tentative désespérée ; mais les circonstances demandent peut-être de pareils efforts. Je n'ai pas la moindre idée de pouvoir rester maître des montagnes ; mais si je puis détruire le canon, &c. aux forts Montgomery, Clinton, Constitution, Verplanks & Indépendance, la difficulté de transporter ces articles dans cette partie du pays, en rendra la perte presque irréparable aux ennemis.

J'ai encore un autre motif qui m'engage à cette entreprise, c'est la diversion qu'elle peut occa-

sionner en faveur de Votre Excellence, & du Général Burgoyne. Je ne sais, cependant, rien de la situation de ce dernier, n'ayant point reçu de ses nouvelles depuis ses lettres du 5 courant, que j'envoyai dans celle que j'eus l'honneur d'écrire à Votre Excellence le 6.

Signé H. CLINTON.

Le 29 Septembre, le Général CLINTON *reçut la lettre suivante du Général* BURGOYNE, *en réponse à une qu'il lui avoit écrite le* 10 *du même mois; cette lettre de M.* BURGOYNE *est datée du* 22 *Septembre.*

MONSIEUR,

J'AI perdu le vieux chiffre; mais étant certain, par le contenu de votre lettre, que vous avez dessein qu'on l'entende ainsi, je l'ai déchiffrée. Une attaque, ou même la menace d'une attaque, sur le fort Montgomery, sera de la plus grande utilité, parce que cela obligera les ennemis à détacher une grande partie de leurs troupes de ce côté-là, & je les suivrai de près. Faites-la sur-le-champ, mon cher ami.

Signé BURGOYNE.

EXTRAIT d'une lettre du Chevalier CLINTON *au Général* HOWE *en date du 1er Octobre.*

J'ESPÈRE être en mouvement pour les montagnes, vers la fin de la semaine. Les marées ne me permettront pas de le faire plutôt. Je pourrai prendre avec moi trois mille hommes, y compris les Provinciaux.

Signé CLINTON.

N. B. *Le 3 au soir, le Général* CLINTON *se mit en marche; &, le 5, au moment où il étoit prêt à débarquer à Verplank, il reçut la lettre suivante du Général* BURGOYNE, *datée du 28 Septembre 1777.*

MONSIEUR,

LE Capitaine Campbell, porteur de la présente, Officier d'un grand mérite, & en qui vous pouvez placer toute confiance, est chargé du *duplicata* du message que j'envoyai hier à Votre Excellence par un autre Officier. Je vous prie de me faire réponse le plutôt possible par *triplicata*. Croyez-moi avec les sentimens les plus sincères de respect & d'attachement, &c.

N. B. *Ce duplicata arriva avant le premier message.*

Message du Général BURGOYNE.

LE Capitaine Campbell dit qu'il avoit ordre de M. Burgoyne d'informer Son Excellence le Chevalier Clinton qu'il ne lui restoit pas plus de cinq mille hommes; que les conséquences de la bataille du 19 Septembre, avoient été une perte de cinq à six cens hommes; que les ennemis n'étoient qu'à un mille de lui; qu'il ne savoit pas exactement quel étoit leur nombre, mais qu'il croyoit qu'ils avoient douze à quatorze mille hommes: qu'il y avoit, outre cela, un corps considérable derrière lui, & qu'il désiroit recevoir les ordres du Chevalier, savoir, s'il devoit attaquer, ou faire une retraite par les lacs; qu'il n'avoit des provisions que jusqu'au 20 Octobre, & qu'il n'auroit pas abandonné sa communication avec Ticonderoga, s'il ne s'étoit pas attendu à la coopération d'une autre armée à Albany; qu'il souhaitoit avoir une réponse positive de M. Clinton, savoir, s'il pouvoit ouvrir la communication jusqu'à Albany? quand il y seroit? & s'il pouvoit de-là tenir la communication ouverte avec *New-York*? que, s'il ne recevoit pas de ses nouvelles avant le 12, il se retireroit.



Le Capitaine CAMPBELL *fut renvoyé, le 6, avec le Message suivant.*

N'AYANT reçu aucune instruction du Général en chef au sujet de l'armée du Nord, & ignorant même ses intentions touchant les opérations de cette armée, sinon qu'il souhaiteroit qu'elle arrivât à Albany, le Chevalier Clinton ne sauroit présumer de donner des ordres au Général Burgoyne. Le Général Burgoyne ne pouvoit point supposer que M. Clinton eût la moindre idée de pénétrer jusqu'à Albany avec le peu de troupes dont il a fait mention dans sa dernière lettre. Il vient d'entreprendre ce qu'il avoit promis par cette lettre: il s'en faut de beaucoup qu'il soit sûr de succès; mais il espère au moins que ce qu'il fait sera utile au Général Burgoyne; ce Général lui ayant mandé que même la menace d'une attaque lui seroit avantageuse.

MÉMOIRE donné au Chevalier CLINTON *par le Lieutenant-Général* TRYON.

LA rivière d'Hudson est navigable pour un navire de cinquante canons jusqu'à la maison du juge Livingston, à environ cinquante milles au-dessous d'Albany; & de-là pour une frégate jusqu'à quatorze milles de cette ville; & de-là jusqu'à Albany

pour de petits vaisseaux qui ne tirent pas plus de huit pieds d'eau. Il n'y a guère de risque d'être incommodé dans le passage, puisque la rivière a un mille de largeur jusqu'à trente-cinq milles d'Albany, & un demi-mille jusqu'à quatorze milles de cette place. S'il étoit déterminé de faire avancer l'armée, il faudroit se procurer autant de petits vaisseaux & de corvettes qu'il seroit possible. Il n'y a point de fort sur les rives de la rivière d'Hudson au-delà des montagnes.

Le Général CLINTON *envoya, le 8 Octobre, un autre message au Général* BURGOYNE *avec la lettre suivante.*

Au fort Montgomery.

NOUS y voici, & il n'y a à présent que Gates entre nous. Je souhaite sincèrement que le petit succès que nous avons eu puisse faciliter vos opérations. En réponse à votre lettre du 28 Septembre, qui m'a été remise par le Capitaine Campbell, je dirai seulement que je ne saurois présumer d'ordonner, ni même de donner des avis pour des raisons évidentes. Je vous souhaite sincèrement toutes sortes de succès.

Le Capitaine SCOTT *arriva, le 9 Octobre, avec la lettre du Général* BURGOYNE, *dont M.* CAMPBELL *avoit apporté le duplicata.*

Au Lieutenant-Général BURGOYNE,

Au fort Montgomery, le 10 Octobre 1777.

MON CHER GÉNÉRAL,

J'AI reçu vos lettres du 27 & du 28 Septembre. Vous connoissez mon zèle; mais il faut que je vous renvoie à ma lettre du 10 passé; c'est-là où je m'en tiens. Les Rebelles n'ont plus un canon dans les montagnes, & le Chevalier James Wallace, & son Escadre, commandent beaucoup au-delà. Je n'ose présumer d'ordonner, ni même de donner des conseils.

Signé H. CLINTON.

EXTRAIT *d'une lettre du Chevalier* CLINTON *au Général* HOWE, *en date du 15 Octobre.*

J'AI donné ordre qu'on préparât des provisions pour cinq mille hommes dans de petits vaisseaux, afin de pousser jusqu'à Albany, si cela étoit nécessaire & praticable. Je viens aussi d'ordonner aux septième, vingt-sixième, cinquante-deuxième & soixante-troisieme régiment, aux grenadiers, & à

l'infanterie légère, à un détachement du soixante & onzième régiment & aux volontaires d'York, de s'embarquer, sous le commandement du Lieutenant-Général Vaughan, & de remonter la rivière, sous l'escorte du Chevalier Wallace, avec les galères, & d'opérer de la manière qui pourra être la plus utile à l'armée du Général Burgoyne. On vient de me donner avis qu'ils ont passé les chevaux-de-frise, & que le vent est bon.

Signé CLINTON.

ORDRES donnés au Général VAUGHAN.

Remonter la rivière d'Hudson, s'informer de la situation du Général Burgoyne, assister ses opérations, & même le joindre si ce Général le désiroit.

EXTRAIT d'une lettre du Chevalier CLINTON au Général HOWE

LES Capitaines Scott, & Campbell, qui m'avoient été envoyés par le Général Burgoyne, furent mis à terre, Samedi au soir, près de Powkeeppy. Je me flatte qu'ils ont à présent joint ce Général. Ils ont ordre de lui dire, que s'il est décidé, en apprenant le succès que nous avons eu, de pousser pour Albany, nous ferons tous nos efforts pour établir une communication avec lui.

EXTRAIT *d'une lettre du Chevalier* HOWE, *en date du* 8 *Octobre*, *à German-Town.*

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de recevoir hier plusieurs lettres de vous, par l'arrivée de Mylord Howe dans la rivière. L'ennemi est retiré à la crique Peckony. Putnam doit le joindre avec deux brigades. (Mac Dougall, avec sa brigade de *Peek's-Kill*, étoit dans l'action.) Les Colons assemblent à présent toute leur milice pour risquer, à ce qu'ils disent, une troisième bataille, plutôt que de nous laisser la possession de Philadelphie. Que ce soit-là leur intention, ou non, il faut que je vous prie de ne point perdre de tems à faire embarquer le septième, le vingt-sixième & le soixante-troisième régiment, avec deux bataillons d'Anspach; &, aussi-tôt que vous aurez des bateaux de transport pour le dix-septième régiment de dragons, vous aurez la bonté de nous l'envoyer aussi, gardant le détachement de ce régiment, qui fut laissé à *King's-Bridge* quand nous fîmes voile de *New-York*. En attendant, ayez la complaisance de faire embarquer autant des troupes ci-dessus mentionnées que les bateaux de transport que vous avez pourront en contenir; & vous vous adresserez au Chef-d'Es-

cadre pour un convoi, afin qu'elles puissent faire voile au premier bon vent pour la Delaware, sans attendre le reste que je vous ait dit de m'envoyer.

Vous enverrez toutes les recrues, les soldats guéris qui appartiennent aux corps qui sont ici, & ceux qui arrivèrent avec le Général Pattison, par le premier convoi, les vaisseaux dans lesquels ils sont arrivés étant, à ce que je crois, capables de les transporter ici.

Vous aurez aussi la complaisance de donner le commandement des troupes du premier convoi au Chevalier T. Wilson; & le Général Pattison viendra par le même convoi.

Signé W. HOWE.

A German-Town, le 9 Octobre 1777.

MON CHER MONSIEUR,

DANS la croyance que vous aurez peut-être remonté la rivière du Nord, quand cette lettre, & celle que je vous écrivis hier, vous parviendront, je vous prie cependant de ne point perdre de tems à m'envoyer les renforts dont j'ai parlé dans ma premiere, à moins que vous ne soyez à la veille de

faire quelque coup d'importance. Dans ce cas-là vous suivrez votre plan, pourvu que vous jugiez qu'il puisse s'exécuter en peu de jours. Je ne serois pas si pressant, si nous n'avions pas grand besoin de troupes dans la crise présente.

Comme je serai probablement retenu ici durant l'hiver, je vous prie de ne pas me croire déraisonnable, lorsque je désire que vous gardiez votre commandement à *New-York*. C'est une place de si grande importance, que votre présence y sera absolument nécessaire.

Signé W. HOWE.

EXTRAIT d'une lettre du Lieutenant-Général VAUGHAN au Chevalier CLINTON, en date du 19 *Octobre* 1777.

MON CHER GÉNÉRAL,

IL paroît difficile de recevoir des nouvelles de M. Burgoyne. Les Capitaines Scott & Campbell viennent de retourner, n'ayant pu parvenir jusqu'au camp : j'ai encore envoyé un messager ce matin. Putnam passa vis-à-vis de nous hier au soir avec ses troupes, & environ cinquante charriots,

Nous sommes à quarante-cinq milles d'Albany; les pilotes ne voulant rien prendre sur leur compte, s'ils vont plus loin. C'est pourquoi il faut que je reste ici jusqu'à ce que nous recevions des nouvelles du Lieutenant-Général Burgoyne, ou des ordres de vous, comme il ne seroit pas prudent de débarquer, situés comme nous sommes.

Signé VAUGHAN.

P.S. JEAN ROMER nous informa qu'un de ses voisins avoit rencontré un messager du Général Burgoyne, qui lui avoit dit de venir vers la flotte, & de nous apprendre que ce Général étoit à Saratoga entouré de l'armée ennemie; que, le 10, le Général des Rebelles l'avoit attaqué dans ses retranchemens. Nous voyons les sentinelles de Putnam; elles ne sont pas à un demi-mille de nous.

Du 22 Octobre 1777.

MONSIEUR,

DEPUIS que vous êtes parti, j'ai reçu une lettre du Général en chef, par laquelle il me mande qu'il a grand besoin de troupes. C'est pourquoi, comme vous dites qu'il est fort difficile de correspondre avec le Général Burgoyne; que vous

ne pouvez obtenir aucune information certaine de sa situation, & que vous n'avez point d'espérance de pouvoir rien faire en sa faveur, je suis obligé de vous commander de retourner au plus vîte à *New-York*, parce que le Général en chef fait particulièrement mention du septième, vingt-sixième & soixante-troisième régiment.

Signé CLINTON.



ARTICLES de Confédération & d'Union perpétuelle entre les ÉTATS *de New-Hampshire, Massachuset, Rhode-Island & établissemens de Providence, Connecticut, la Nouvelle York, la Nouvelle Jersey, la Pensylvanie, Delaware, Maryland, la Virginie, la Caroline septentrionale, la Caroline méridionale, & la Géorgie.*

ART. I. LES susdits Etats se confédèrent sous le titre d'Etats-Unis d'Amérique.

II. Chaque Etat retient & se réserve sa souveraineté, sa liberté & son indépendance, & aussi tous les pouvoirs, jurisdictions & droits qui ne sont pas expressément délégués aux Etats-Unis assemblés en Congrès par le présent acte de confédération.

III. Lesdits Etats contractent, chacun en leur nom, par le présent acte, un traité d'alliance & d'amitié fermes & constantes avec tous les autres Etats, & chacun d'eux, pour leur défense commune, pour le maintien de leurs libertés, & se secourir les uns les autres contre toutes violences

se

dont on pourroit menacer tous ou chacun d'eux, & à repousser en commun toutes attaques qui pourroient être dirigées contre tous ou chacun d'eux, pour cause de religion, de souveraineté, de commerce, ou sous quelqu'autre prétexte que ce soit.

IV. Pour assurer & perpétuer le mieux possible la correspondance & l'amitié mutuelles parmi le peuple des divers Etats qui composent cette union, les habitans libres de chacun de ces Etats, à l'exception des mendians, des vagabonds & de ceux qui fuient les poursuites de la justice, auront droit à toutes les immunités & privilèges de citoyens libres dans les différens Etats; & le peuple de chaque Etat pourra librement entrer dans chacun des autres Etats & en sortir, y jouira de tous les privilèges de trafic & de commerce, & sera soumis aux mêmes droits, impositions & restrictions que leurs habitans respectifs; mais ces restrictions ne pourront pas s'étendre jusqu'à empêcher des effets importés dans un Etat, d'être transportés dans un autre Etat, dont le propriétaire desdits effets seroit habitant; & aucun Etat ne pourra non plus mettre des impositions, des droits ni des restrictions sur le commerce des effets appartenans aux Etats-Unis, ou à quelqu'un d'eux.

Si quelque personne coupable ou accusée de

trahison, de félonie ou d'autre délit considérable; dans un des Etats, fuit les poursuites de la justice, & est trouvée dans quelqu'autre des Etats-Unis, elle sera, sur la demande du Gouverneur, ou de la Puissance exécutrice de l'Etat dont elle se sera évadée, délivrée & renvoyée audit Etat dans la jurisdiction duquel elle devra être jugée.

Il sera pleinement ajouté foi & croyance dans chacun des Etats, aux regiſtres, actes & procédures judiciaires des Cours & des Magiſtrats de tous les autres Etats.

V. Afin que les intérêts généraux des Etats-Unis soient dirigés & conduits le mieux & le plus convenablement que faire se pourra, il sera nommé annuellement, en la manière que la législature de chacun des Etats l'ordonnera, des Délégués qui s'assembleront en Congrès le premier Lundi du mois de Novembre de chaque année, avec un pouvoir réservé à chacun des Etats, de révoquer ses Délégués, ou quelques-uns d'entr'eux, dans quelque tems de l'année que ce soit, & d'en envoyer d'autres à leurs places pour le reste de l'année.

Aucun Etat ne sera représenté en Congrès par moins de deux, ni par plus de sept Membres; le même sujet ne pourra pas être délégué plus de trois années dans l'espace de six; & un Délégué ne pourra posséder aucun office dépendant des Etats-Unis pour lequel lui, ni aucune autre personne pour

lui, recevroit des appointemens, des profits ou émolumens quelconques.

Chaque État pourvoira aux appointemens de ses délégués pendant la session des États, & pendant qu'ils seront Membres du Comité desdits États.

Chacun des Etats n'aura qu'un suffrage pour la décision des questions dans l'Assemblée des Etats-Unis en Congrès.

La liberté de parler & celle des débats dans le Congrès ne sera pas sujette à l'accusation en crime d'État, ni à être attaquée, de quelque manière que ce soit, dans aucune Cour ou lieu quelconque hors du Congrès, & les Membres du Congrès ne pourront être saisis personnellement ni emprisonnés, durant le tems de leur voyage pour se rendre au Congrès, durant celui de leur retour, ni pendant qu'ils y siégeront, excepté pour trahison, félonie, ou perturbation du repos public.

VI. Aucun État en particulier ne pourra envoyer ni recevoir des ambassades, entamer des négociations, contracter des engagemens, former des alliances, ni conclure des traités avec aucuns Rois, Princes ou États quelconques, sans le consentement des États-Unis assemblés en Congrès.

Aucune personne pourvue d'un emploi quelconque sous l'autorité des États-Unis, soit qu'il y ait des appointemens attachés à l'emploi, soit que ce soit une commission de pure confiance, ne

pourra accepter aucuns présens, émolumens, ni aucuns offices ou titres, de quelque nature qu'ils soient, d'aucun Roi, Prince ou Etat étranger.

Les Etats-Unis assemblés en Congrès, ni aucun Etat en particulier ne pourront conférer aucun titre de noblesse.

Deux ou plusieurs des Etats ne pourront conclure entr'eux aucuns traités, confédérations ou alliances quelconques, sans le consentement des Etats-Unis assemblés en Congrès, & devront, dans ce cas, spécifier exactement les objets pour lesquels ce traité, cette confédération ou cette alliance seront conclus, & combien de tems ils devront durer.

Aucun Etat ne pourra mettre des impôts ou droits qui puissent altérer les clauses des traités conclus par les Etats-Unis assemblés en Congrès, avec aucun Roi, Prince ou Etat, ni contre celles d'aucuns traités déjà proposés par le Congrès aux Cours de France & d'Espagne.

Aucun Etat ne pourra entretenir en tems de paix que le nombre de bâtimens de guerre jugé nécessaire par les Etats-Unis assemblés en Congrès, pour sa défense & celle de son commerce; & aucun Etat n'entretiendra non plus de troupes en tems de paix, que la quantité jugée suffisante par les Etats-Unis assemblés en Congrès, pour fournir des garnisons aux forteresses nécessaires à

la défense; mais chaque Etat entretiendra toujours une milice bien ordonnée & disciplinée, suffisamment armée & équipée; il se pourvoira d'un nombre convenable de pièces d'artillerie de campagne, de tentes & d'une quantité proportionnée d'armes, de munitions & d'équipages de campagne; le tout déposé dans des magasins publics & toujours prêts à servir.

Aucun Etat ne s'engagera dans une guerre sans le consentement des Etats-Unis assemblés en Congrès, à moins d'une invasion actuelle de quelque ennemi, ou d'avis certains qu'il pourroit avoir d'une résolution formée par quelque Nation d'Indiens de l'attaquer, & dans le cas seulement où le péril seroit trop imminent pour ne pas permettre de différer, jusqu'à ce que les Etats-Unis assemblés en Congrès puissent être consultés.

Et aucun Etat ne pourra donner de commissions à des vaisseaux ou autres bâtimens de guerre, ni des lettres de marque ou de représailles, qu'après une déclaration de guerre des Etats-Unis assemblés en Congrès, & alors seulement contre le royaume ou l'Etat, & contre les sujets du royaume ou de l'Etat contre lequel la guerre aura été déclarée, & en se conformant aux règles qui seront établies par les Etats-Unis assemblés en Congrès; dans le cas cependant où les côtes d'un Etat seroient infestées par des pirates, il pourra, mais dans ce

cas seulement, armer des bâtimens de guerre, & les entretenir aussi long-tems que le danger subsistera, ou jusqu'à ce que les Etats-Unis assemblés en Congrès en aient décidé autrement.

VII. Lorsqu'un des Etats levera des troupes de terre pour la défense commune, tous les officiers du grade de Colonel, & au-dessous, seront nommés par la Législature de l'Etat qui les aura levés, ou de la manière que ledit Etat l'ordonnera; & toutes les vacances de ces emplois seront remplies par l'Etat qui aura fait la première nomination.

VIII. Toutes les dépenses de la guerre & toutes celles qui se feront pour la défense commune ou le bien général, & qui seront allouées par les Etats-Unis assemblés en Congrès, seront tirées d'un trésor commun, auquel il sera fourni par les différens Etats, en proportion de la valeur de toutes les terres qui, dans chaque Etat, seront concédées à une personne en particulier, ou qui auront été arpentées & bornées par une personne en particulier (1); & ces terres, ainsi que les bâ-

(1) Lorsque l'on veut obtenir en Amérique une propriété dans les terreins vacans, l'on s'adresse à l'Arpenteur général, qui fait arpenter & borner la partie demandée; après quoi, il faut recourir à la Législature pour avoir la concession; mais comme il peut arriver qu'on néglige de la demander, & que, cependant, on jouisse déjà, l'article ci-dessus prévoit le cas,

timens qui y auront été construits, ou autres améliorations qui y auront été faites, seront estimés de la manière que les Etats-Unis assemblés en Congrès l'ordonneront & le régleront dans la suite des tems. Les taxes pour payer cette contribution seront imposées & levées sous l'autorité & par les ordres des Législatures des différens Etats, dans les tems fixés par les Etats-Unis assemblés en Congrès.

IX. Les Etats-Unis assemblés en Congrès auront seuls & exclusivement le droit & le pouvoir de décider de la paix & de la guerre, excepté dans les cas mentionnés au sixième article, d'envoyer des Ambassadeurs & d'en recevoir, de conclure des traités & des alliances; mais ils ne pourront conclure aucun traité de commerce qui empêche la puissance législatrice des Etats respectifs de mettre sur les étrangers tels impôts ou droits auxquels le peuple du pays sera sujet, ni de défendre l'exportation ou l'importation de telle espèce de marchandises ou de denrées que ce soit.

Les Etats-Unis assemblés en Congrès auront aussi seuls & exclusivement le droit & le pouvoir d'établir les règles, d'après lesquelles on décidera, dans tous les cas, la légitimité des prises sur terre

& soumet toutes les terres, tant concédées que simplement arpentées & bornées, au paiement des impositions.

& sur mer, la manière dont les prises faites par les forces de terre ou de mer au service des Etats-Unis devront être partagées, & l'emploi qui en sera fait; d'accorder des lettres de marque ou de représailles en tems de paix, d'instituer des Tribunaux pour le jugement des pirateries & des félonies commises en haute mer, & d'établir aussi des Cours pour recevoir & juger définitivement les appels dans tous les cas de prises; mais aucun membre du Congrès ne pourra être nommé juge d'aucune desdites Cours.

Les Etats-Unis assemblés en Congrès jugeront aussi en dernier ressort toutes les discussions, querelles & différens déjà subsistans, ou qui pourroient s'élever dans la suite entre deux ou plusieurs Etats, concernant les limites, la jurisdiction ou tout autre objet que ce soit, & cette autorité sera toujours exercée de la manière suivante. Toutes les fois que la Puissance législatrice ou exécutrice, ou bien un Agent légal de quelqu'un des Etats en discussion avec un autre Etat, présentera au Congrès une pétition expositive de la question, & par laquelle on demandera audience, il sera donné, par ordre du Congrès, communication de la pétition à la Puissance législatrice ou exécutrice de l'autre Etat, & il sera assigné un jour aux parties pour comparoître par leurs Agens légitimes, à qui pour lors il sera ordonné de nommer, d'un

commun consentement, des Commissaires ou des juges pour former une Cour, à l'effet d'entendre & de juger la question; mais si ces Agens ne s'accordent pas pour faire ce choix, le Congrès nommera trois personnes de chacun des Etats-Unis, chacune des parties alternativement, en commençant par la partie demanderesse, effacera un nom de cette liste, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à treize Sujets; & sur ce nombre on n'en tirera au sort jamais moins de sept & jamais plus de neuf, selon que le Congrès l'ordonnera. Les Sujets dont les noms auront été ainsi tirés, ou cinq d'entr'eux, seront Commissaires ou juges pour entendre & juger définitivement la discussion, & ce sera toujours la pluralité des juges présens à la cause, qui déterminera le jugement.

Si l'une ou l'autre partie négligeoit de comparoître au jour assigné, sans donner des raisons que le Congrès jugeât valables, ou si étant présente, elle refusoit de prendre la liste des juges & d'y faire son choix, le Congrès procédera toujours à nommer trois personnes de chaque Etat; le secrétaire du Congrès, au lieu & place de la partie absente ou refusante, effacera les noms, & le jugement & la sentence de la Cour nommée, comme il a été dit ci-devant, seront définitifs. Si quelqu'une des parties refuse de se soumettre à l'autorité de cette cour, ou de comparoître ou de se défendre,

ce nonobstant la Cour procédera à prononcer la sentence ou le jugement qui seront également définitifs ; le jugement ou la sentence & toutes les autres procédures seront, dans tous les cas, transmis au Congrès, & déposés parmi ses actes pour la sûreté des parties intereſſées.

Mais tout Commiſſaire, avant de prendre séance pour juger, prêtera, entre les mains de l'un des juges de la Cour suprême ou supérieure de l'Etat, dans l'étendue duquel la cause devra être instruite, le serment « d'entendre & juger la question avec » impartialité, sincérité & attention, & selon ses » lumières, sans faveur, affection, ni espoir de » récompenses ».

Aucun Etat ne pourra non plus, en vertu d'un tel jugement, être privé d'aucune partie de son territoire, au profit des Etats-Unis.

S'il survenoit quelques contestations, pour droit prétendu sur des terres par des particuliers, en vertu de concessions différentes, données par deux ou plusieurs Etats dont les jurisdictions, à l'égard de ces terres, eussent été déjà déterminées, & que lesdites concessions fussent réclamées, comme ayant été faites avant la fixation de jurisdiction ; sur la pétition présentée par l'une ou l'autre des parties au Congrès des Etats-Unis, ces contestations seront jugées, autant que faire se pourra, de la manière ci-devant prescrite pour juger les discus-

ſions de juriſdiction territoriale entre les différens Etats.

Les Etats-Unis, aſſemblés en Congrès, auront auſſi ſeuls, & excluſivement, le droit & le pouvoir de fixer le titre & la valeur des monnoies frappées ſous leur autorité ou ſous celle des Etats reſpectifs; de déterminer les étalons des poids & meſures dans toute l'étendue des Etats-Unis; de régler le commerce & de diriger toute eſpèce d'affaires avec les Indiens qui ne feront Membres d'aucun des Etats, pourvu que le droit légiſlatif de chacun des Etats, dans ſes propres limites, n'en éprouve aucune violation ni infraction; d'établir & de régler les poſtes d'un Etat à un autre, dans toute l'étendue des Etats-Unis, & de percevoir ſur les lettres ou papiers circulant par cette voie, une taxe ſuffiſante pour fournir aux frais de cet établiſſement; de nommer tous les officiers des troupes de terre au ſervice des Etats-Unis, excepté les officiers des régimens; de nommer tous les officiers des forces navales, & de donner les commiſſions à tous les officiers quelconques au ſervice des Etats-Unis; de faire des réglemens pour l'adminiſtration & la diſcipline deſdites forces de terre & de mer, & de diriger & ordonner leurs opérations.

Les Etats-Unis, aſſemblés en Congrès, auront le pouvoir de nommer un Comité qui ſiégera pen-

dant les vacances du Congrès, s'intitulera Comité des Etats, & sera composé d'un Délégué de chaque Etat; & de nommer tels autres Comités & officiers civils qu'ils jugeront nécessaires pour conduire les affaires générales des Etats-Unis sous leurs ordres; de nommer un de leurs Membres pour présider le Congrès, pourvu que personne ne puisse remplir la charge de Président plus d'un an dans l'espace de trois années; de déterminer les sommes d'argent qui devront être levées pour le service des Etats-Unis; d'ordonner la destination de ces sommes, & de les appliquer au paiement des dépenses publiques; d'emprunter de l'argent, ou de mettre en circulation des billets de crédit sur les Etats-Unis, en envoyant tous les six mois aux Etats respectifs un compte des sommes d'argent, ainsi empruntées ou mises en circulation par billets; de faire construire & armer des vaisseaux; de déterminer le nombre des troupes de terre que chaque Etat devra entretenir, & de faire en conséquence à chaque Etat la réquisition pour fournir son contingent, le tout à proportion du nombre des habitans blancs de chaque Etat: ces réquisitions seront obligatoires, & sur leur vu, la Législature de chacun des Etats nommera les officiers de régiment, levera les hommes & les habillera, armera & équipera comme des soldats doivent l'être, aux dépens des Etats-Unis: les officiers &

ſoldats ainſi armés, habillés & équipés marcheront au lieu déſigné, & dans le tems fixé par les Etats-Unis aſſemblés en Congrès : mais ſi les Etats-Unis aſſemblés en Congrès, jugent à propos, d'après la conſidération de certaines circonſtances, que quelqu'un des Etats ne lève point d'hommes, ou en lève moins que ſon contingent, & qu'un autre Etat en lève plus que le ſien, le nombre excédent ſera levé, pourvu d'officiers, habillé, armé & équipé de la même manière que le contingent de cet Etat, à moins que la Légiſlature ne juge qu'un tel excédent ne peut pas être fourni avec sûreté pour lui; auquel cas elle levera, pourvoira d'officiers, armera, habillera & équipera ſeulement la portion de cet excédent, qu'elle jugera pouvoir fournir, ſans expoſer la sûreté de ſon état reſpectif; & les officiers & ſoldats, ainſi armés, habillés & équipés, marcheront au lieu déſigné & dans le tems fixé par les Etat-Unis aſſemblés en Congrès.

Les Etats-Unis aſſemblés en Congrès ne s'engageront jamais dans aucune guerre, ne donneront point de lettres de marque ou de repréſailles en tems de paix, ne concluront aucuns traités ou alliances, ne feront point fabriquer de monnoie, & n'en fixeront point la valeur; ils ne détermineront point les ſommes & les dépenſes néceſſaires pour la défenſe & le bien des Etats Unis, ou d'aucuns d'entr'eux; ils ne mettront point de bil-

lets en circulation, n'emprunteront point d'argent sur le crédit des Etats-Unis, n'ordonneront point de destination ou d'emploi d'argent, ne statueront point sur le nombre de bâtimens de guerre à construire ou à acheter, ni sur la quantité de troupes de terre ou de mer à lever; enfin ils ne nommeront point de Général en chef de terre ou de mer, que la délibération ne passe à l'avis de neuf des Etats : & aucune autre question, de quelque nature qu'elle soit, excepté l'ajournement d'un jour au lendemain, ne sera décidée que par les suffrages de la pluralité des Etats-Unis assemblés en Congrès.

Les Etats Unis assemblés en Congrès pourront s'ajourner au tems qu'ils voudront, dans l'année, & au lieu qu'ils jugeront à propos dans l'étendue des Etats-Unis, pourvu que l'ajournement ne soit jamais pour un tems plus long que six mois; & ils publieront mois par mois le journal de leurs actes & délibérations, à l'exception des parties relatives aux traités, aux alliances ou aux opérations militaires, qu'ils jugeront devoir tenir secrètes : les avis par oui & par non, des Délégués de chaque Etat, sur quelques questions que ce soit, seront inscrits dans le journal, lorsque quelque Délégué le requerra; & il sera délivré aux Délégués d'un des Etats, ou à quelqu'un de ces Délégués en particulier, sur leur réquisition, une

copie dudit journal, à l'exception des parties ci-dessus exceptées, pour être présentée aux Législatures des différens Etats.

X. Le Comité des Etats ou neuf de ses Membres, seront autorisés, pendant les vacances du Congrès, à exercer tel de ses pouvoirs que les Etats-Unis assemblés en Congrès jugeront à propos, du consentement de neuf des Etats, de leur confier; mais il ne sera délégué audit Comité aucun pouvoir, pour l'exercice duquel la voix de neuf Etats soit exigée dans les Etats-Unis assemblés en Congrès par les articles de confédération.

XI. Le Canada, sur sa simple accession à cette confédération, & sa jonction aux mesures des Etats-Unis, sera admis dans cette union, & rendu participant de tous ses avantages; mais il n'y sera admis aucune autre colonie, à moins que cette admission ne soit consentie par neuf Etats.

XII. Tous les billets mis en circulation, tout l'argent emprunté, & toutes les dettes contractées par & sous l'autorité du Congrès, avant l'Assemblée des Etats-Unis en conséquence de la présente confédération, seront réputés & considérés comme une charge desdits Etats, pour le paiement & l'acquittement de laquelle lesdits Etats-Unis

engagent ſolemnellement la foi publique par le préſent acte.

XIII. Chaque Etat ſe ſoumet aux déciſions des Etats-Unis aſſemblés en Congrès, ſur toutes les queſtions dont la connoiſſance leur eſt dévolue par la préſente confédération. Les articles de la préſente confédération ſeront inviolablement obſervés par tous & chacun des Etats, l'union ſera perpétuelle, & il ne pourra être fait dans la ſuite aucun changement à aucun de ces articles, à moins que ce changement ne ſoit conſenti dans un Congrès des Etats-Unis, & confirmé enſuite par les Légiſlatures de chacun des Etats.

Et attendu qu'il a plu au ſouverain modérateur de l'univers de déterminer les Légiſlatures que nous repréſentons reſpectivement en Congrès, à approuver, & à nous donner pouvoir de ratifier les ſuſdits articles de confédération & d'union perpétuelles, ſachez que, nous, Délégués ſouſſignés, en vertu de l'autorité & des pouvoirs à nous donnés à cet effet, nous ratifions & nous confirmons pleinement & entièrement par ces préſentes, au nom & au profit de nos conſtituans reſpectifs, tous & chacun des ſuſdits articles de confédération & d'union perpétuelles, & toutes & chacune des matières & choſes y contenues.

Et de plus, nous obligeons & engageons ſolemnellement

nellement la foi de nos constituans respectifs, qu'ils se soumettront aux décisions des Etats-Unis assemblés en Congrès, sur toutes les questions dont la connaissance leur est dévolue par le présent acte de confédération; que tous les articles en seront inviolablement observés, & que l'union sera perpétuelle.

En foi de quoi nous avons signé ces présentes en Congrès.

Fait à Philadelphie, dans l'Etat de Pensylvanie, le neuf Juillet de l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & dans la troisième année de l'indépendance de l'Amérique.

Les susdits articles de confédération ont été finalement & définitivement ratifiés le premier Mars mil sept cent quatre-vingt-un, l'Etat de Maryland y ayant accédé ledit jour par ses Délégués dans le Congrès, & ayant complетté la confédération.

New-Hampshire. . .	Josiah Bartlett. John Wentwoth, jun.
Massachuset.	John Hancock. Samuels Adams. Elbridge Gerry. Francis Dana. James Lovel. Samuel Holten.
Rhode-Island, &c. . .	William Ellery. Henry Merchant. John Collins.

Connecticut.	Roger Sherman. Samuel Huntington. Olliver Wolcott. Titus Hosmer. Andrew Adams.
Nouvelle-York.	James Duane. Francis Lewis. William Duer. Governor Morris.
Nouvelle-Jersey.	John Witherspoon. Nathaniel Scudder.
Pensylvanie.	Robert Morris. Daniel Roberdeau. Jonatham Bayard Smith. William Clingan. Joseph Reed.
Delaware.	Thomas M'Kean. John Dickinson. Nicholas Vandyke.
Maryland.	John Hanson. Daniel Carroll.
Virginie.	Richard-Henri Lee. John Banister. Thomas Adams. Jhon Harvey. Francis Lightfoot Lee.
Caroline septentrion.	John Penn. Cornelius Harnett. John Williams.

Caroline méridionale.	Henry Laurens Willams Henry Drayton. John Matthews. Richard Hutſon. Thomas Heyvard, jun.
Géorgie.	John Walton. Edward Telfair. Edward Longworthy.

Fin du Tome ſecond.

TABLE DES MATIÈRES

De l'Histoire des Troubles de l'Amérique Anglaise.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

Fin de la Table.

ADDITION ET CORRECTIONS.

PAGE 20, lig. 17, différer avec, *lisez* mécontenter.
— 27, lig. 6, produit, *lisez* produisît.
— 63, lig. 8, sainte politique, *lisez* saine politique.
— 149, lig. 24, Messages, *lisez* Messassages.
— 231, lig. 2, étoient, *lisez* étoit.
— 238, lig. 26, attaques qui étoient, *lisez* attaque qui étoit.
— 120, lig. 21, après le mot, *White-Marsh*, ajoutez en note ce qui suit :

L'Armée Américaine, après la prise de Philadelphie, s'étoit retirée à dix ou à onze lieues de cette place. Cet éloignement laissoit les Anglais maîtres d'une grande étendue de pays : leurs déprédations excitèrent les plaintes du Peuple. Il fut dit qu'il étoit inutile de payer une armée qui n'étoit point en état de protéger les habitans. Le Congrès, craignant la défection, crut qu'il valoit mieux risquer une bataille, que de s'expofer à être abandonné. C'est pourquoi il donna ordre au Général Washington de combattre à tout hasard. Cet ordre étoit certainement fort imprudent, puisque le Général Américain n'avoit pas alors plus de dix mille hommes mal armés & mal vêtus, tandis que les Anglais avoient une armée de quatorze mille hommes extrêmement bien équipée. M. Washington, qui regardoit tous les ordres du Congrès comme des lois, vou-

lut s'acquitter de sa commission, sans cependant trop exposer ses troupes. Il s'imagina d'ailleurs qu'en resserrant les Anglais dans Philadelphie, & en leur coupant les fourrages & les vivres qu'ils tiroient de la campagne, tandis que les forts de *Mud-Island* & *de Red-Bank* empêchoient leur flotte de leur fournir des provisions, ils seroient obligés d'évacuer la place. Il devint donc nécessaire de trouver une position avantageuse. En conséquence, plusieurs Officiers eurent ordre de faire des reconnoissances du pays, & le Brigadier Général du Portail crut que *White-Marsh*, à quatre lieues de Philadelphie, offroit ce que l'on cherchoit. Cet Officier ne jugeoit cependant pas ce poste inataquable; mais comme il étoit en partie couvert de bois, & que ses défauts étoient difficiles à découvrir du déhors, il pensa que les Anglais n'oseroient point l'attaquer, & on a vu qu'ils ne le firent point. Lorsque les Anglais se furent emparés de *Mud-Island*, il devint inutile de rester dans cette position, d'autant plus que l'hiver ne permettoit plus les opérations militaires. Voilà les raisons pour lesquelles le Général Washington s'étoit avancé à *White-Marsh*.





